

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes**

Patrick Cazals

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Patrick CAZALS

CONTES ET LÉGENDES D' OCCITANIE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES D'OCCITANIE

Par
Patrick Cazals

Illustrations de
J. M. Barthélémy

Édition : NATHAN

*Per mos dos fotsilheros Clo e Julie e per
tots aquels que volon viure al país.*

Avant-propos

Malaür ! Contes e legendas d'Occitania en francès... Un escandal, mos amies... Un escandal !

Je les entends déjà crier comme si moi-même je criais avec eux. Oui ! Ces pages sont une trahison, car il n'est de vrais contes et légendes dy Occitanie⁽¹⁾ que ceux, écrits ou parlés, que l'on vous livre en bonne vieille langue d'Oc : celle des troubadours, des Cathares et des vigneron du Carcasses.

Mais avoir aujourd'hui devant moi deux cent cinquante pages pour vous parler de chez nous avec ces mots, les vôtres, les nôtres – ailàs – appris souvent de force à mes aïeux dans leur école, au siècle dernier, voilà qui me gêne et me ravit à la fois...

Me gêne... car tout bien réfléchi, elles devraient être en occitan ces pages, mais serais-je alors compétent ?

Me ravit... car ce livre n'est pas un hasard. C'est un signe des temps...

Il signifie que le païs est bien vivant, que la lenga d'Oc se parle toujours et qu'on l'écoute, que...

Lo que cantét recanta, e canta pas lo rot !

(Celle qui chanta chante à nouveau, et ne chante pas le râle !)

Antonin Perbosc, Lo got occitan

La grande soif de Gargantua



ARGANTUA, ce bon géant que vous connaissez tous, venait de recevoir du roi Fayoles, souverain de Numidie, un cadeau somptueux et, pour une fois, adapté à sa taille : une énorme et immense jument, un phénomène comme on n'en avait jamais vu !

Maître Alcofribas Nasier (plus connu sous le nom de François Rabelais), un amuseur public qui nous conta jadis dans les détails la vie du fils de Gargamelle et de Grandgousier, tient même à nous préciser qu'il fallut trois vaisseaux pour amener par mer et à bon port cette monture alezane.

En voyant la splendide bête piétiner ses terres, le père de Gargantua leva les bras au ciel et sourit aux anges :

— Voilà le seul animal digne et capable d'emmener mon fils à Paris ! s'exclama-t-il devant tous les paysans du Chinonais réunis pour assister à l'arrivée du convoi.

Dès le lendemain, après une légère collation – il ne mangea que huit tupins⁽²⁾ de tripes et but seulement deux tonnelets de trente litres d'un bon vin de Touraine –, Gargantua consentit à se mettre en route, bien calé sur sa jument, accompagné de son précepteur Ponocrates et de son page Eudemon.

Difficile à guider, cette monture ! Gargantua eut beau faire, tirant sur le mors, donnant de grands coups de talon dans les flancs de son coursier, la jument du roi Fayoles prit la direction opposée de celle de la capitale et, aussi têtue qu'une mule occitane, descendit vers le sud sans qu'il fût possible de redresser d'un kilomètre sa trajectoire. On les vit passer, tels ces bolides dans nos grands prix automobiles, à Châteauroux, à Vierzon sur les bords du Cher, à Limoges devant la cathédrale, puis à Brive sur le tour de ville. Ils foulèrent enfin la terre

quercynoise au début de l'après-midi, sous un soleil radieux et brûlant. On n'était pourtant qu'aux derniers jours d'avril, mais déjà les genêts, le colza et la bruyère coloraient la campagne et embaumaient l'air du causse.

À force d'être ainsi mené à un train d'enfer, Gargantua se sentit d'effroyables maux de ventre et, à Gramat, aux portes de la ville, il parvint tant bien que mal à freiner sa monture et à descendre en voltige, au risque de se rompre le cou. Les mauvaises langues racontent que, de nos jours encore, on peut voir les traces de son passage à quelques mètres de l'hippodrome !

Tourmenté par la mauvaise humeur de son ventre, Gargantua l'était aussi et surtout par la soif, une soif semblable à celle de ces pauvres explorateurs perdus au milieu des déserts inondés de soleil. Sur ce causse désolé, notre géant allait-il seulement trouver une mare, un puits ou même une flaque pour y tremper ses lèvres ? Et même s'il en trouvait, ne risquait-il pas de tarir aussitôt les sources de toute la région ? Le vin ? Vous n'y pensez pas ! Grandgousier lui avait intimé l'ordre de ne pas en boire une goutte car il risquait d'avoir le tournis sur sa monture et de se blesser en chutant !

Gargantua scruta longuement l'horizon. Soudain, derrière une forêt – peut-être de châtaigniers –, il vit miroiter au soleil un long ruban étroit. De sa voix de stentor, qui fit trembler les baies encore vertes sur les genévriers, il interrogea son fidèle précepteur :

— Dis-moi, Ponocrates, j'aperçois là-bas une fine bande blanche, bordée d'arbres. De quel fleuve peut-il bien s'agir ?

Ponocrates, qui connaissait la géographie de son pays comme nul autre professeur, reprenait son souffle avec peine après cette chevauchée endiablée. Il réfléchit quelques instants à la question de son élève, retraçant dans sa tête la carte fluviale de la France, puis répondit en haletant :

— Nous devons nous trouver à présent à la hauteur de la rivière Dordogne, au moment où la Cère, un modeste affluent né dans les monts du Cantal, vient grossir son lit.

— Et crois-tu le débit suffisant pour que j'aille m'y désaltérer ? poursuivit le géant, soucieux de ne pas désobliger les habitants de la contrée en asséchant le lit de la rivière.

— Cela devrait aller, avança Ponocrates en faisant une moue dubitative. Vous avez si soif, mon bon maître, qu'il faut prendre quelques risques, mais attention ! modérez-vous.

En quatre enjambées, Gargantua parcourut les seize kilomètres qui le séparaient des rives de la Dordogne. Il renversa au passage, en s'excusant de sa maladresse, deux vaches et dix moutons, une ferme et trois noyers. Tous les paysans lui pardonnèrent sur-le-champ car il fit cela sans aucune méchanceté, et d'ailleurs c'était un tel événement de

voir passer Gargantua chez soi qu'on était prêt à bien des sacrifices.

À cet endroit, en amont de la baronnie de Castel-Nau-Bretonor, la Dordogne était en effet assez large et profonde. Du haut des rochers qui la surplombaient, on la voyait décrire trois méandres qui, dans ce paysage aride, donnaient une note de fraîcheur. Lorsque le ciel était dégagé, on apercevait dans le lointain les monts d'Auvergne aux sommets arrondis.

La Dordogne était alors navigable. On l'utilisait pour descendre, jusqu'à l'Océan, en passant par Libourne, les merrains qui servaient à la fabrication des barriques de vin. Les *gabariers*, qui étaient les mariniers de la Dordogne, circulaient sur de longs bateaux plats tout en chêne, qui pouvaient supporter quinze tonnes de charge ! Arrivés à Libourne, ils débarquaient leur marchandise, se reposaient un jour ou deux, prenaient une pleine cargaison de sel et repartaient en sens inverse, remontant la rivière jusqu'à Souillac.

Ah ! Il fallait les connaître, les courants et les fonds, si l'on ne voulait pas se briser le cou sur les rapides ou s'*engravar*(3) sur les *maigres*(4) !

Lorsque les eaux étaient « marchandes », les pilotes se glissaient à l'avant du bateau et lançaient des ordres brefs mais précis au marinier qui se servait de sa *pâla*(5) comme, de sa lance, un chevalier dans un tournoi. L'écho qui venait frapper les *cébénas*(6) rocheuses de la rive renvoyait les clameurs comme autant d'appels de détresse :

— *Abràça* !...

— *Estréng* !...

— *Siàu* !... *Côcha* !...

(— Rame large !... — Rame serrée ! — Doucement !... Dépêche-toi !...)

Si l'eau était suffisante et les récifs absents sur plusieurs kilomètres, les gabariers entonnaient de leurs voix graves et nostalgiques un chant qui les délassait au cours de leurs longs voyages.

C'est un de ces chants qui parvint à l'immense pavillon d'oreille de Gargantua au moment où le géant prenait toutes les précautions du monde pour s'agenouiller sur la falaise, craignant de la faire s'écrouler sous son poids. Ravi par cette douce plainte et par le bruit du courant, si bienfaisant pour un homme mourant de soif, notre héros ferma les yeux de plaisir et avança ses énormes lèvres cramoisies à la surface de l'eau verte et fraîche. Il but longuement, longuement, tout en écoutant la tendre mélodie des navatiers de la Dordogne :

*Faràì far ùna nàu, tot lo long de mon àigua
Lai domnaì de Burdèu, totaì me vendrà n véire
A part la bèlla Alè, son paire la ne guàrda...*

(Je ferai faire une nef, tout le long de mon eau.
Les dames de Bordeaux, toutes, viendront me voir.
Excepté la belle Alé, son père l'en empêche...)

Soudain, il n'entendit plus rien... Il releva la tête pour constater que l'eau avait baissé d'un bon mètre dans le lit de la rivière. Heureusement, il ne l'avait pas asséchée !

Mais quelle était donc cette brusque douleur, ressentie à la dernière gorgée ? Une truite ou un saumon plus gros que la moyenne ? Vous avez peut-être déjà deviné ! Tout à sa soif, Gargantua n'avait pas vu cinq gabares descendant la Dordogne avec leurs chargements de buissons et leurs mariniers... Les quatre premières barques avaient pu éviter le danger et s'étaient glissées derrière des rochers bordant une petite île. Mais la cinquième ! Aspirée dans la bouche du géant comme par un tourbillon, elle s'était vue gobée par ce boit-sans-soif et déjà les matelots tentaient de se repérer à tâtons dans l'estomac de Gargantua !

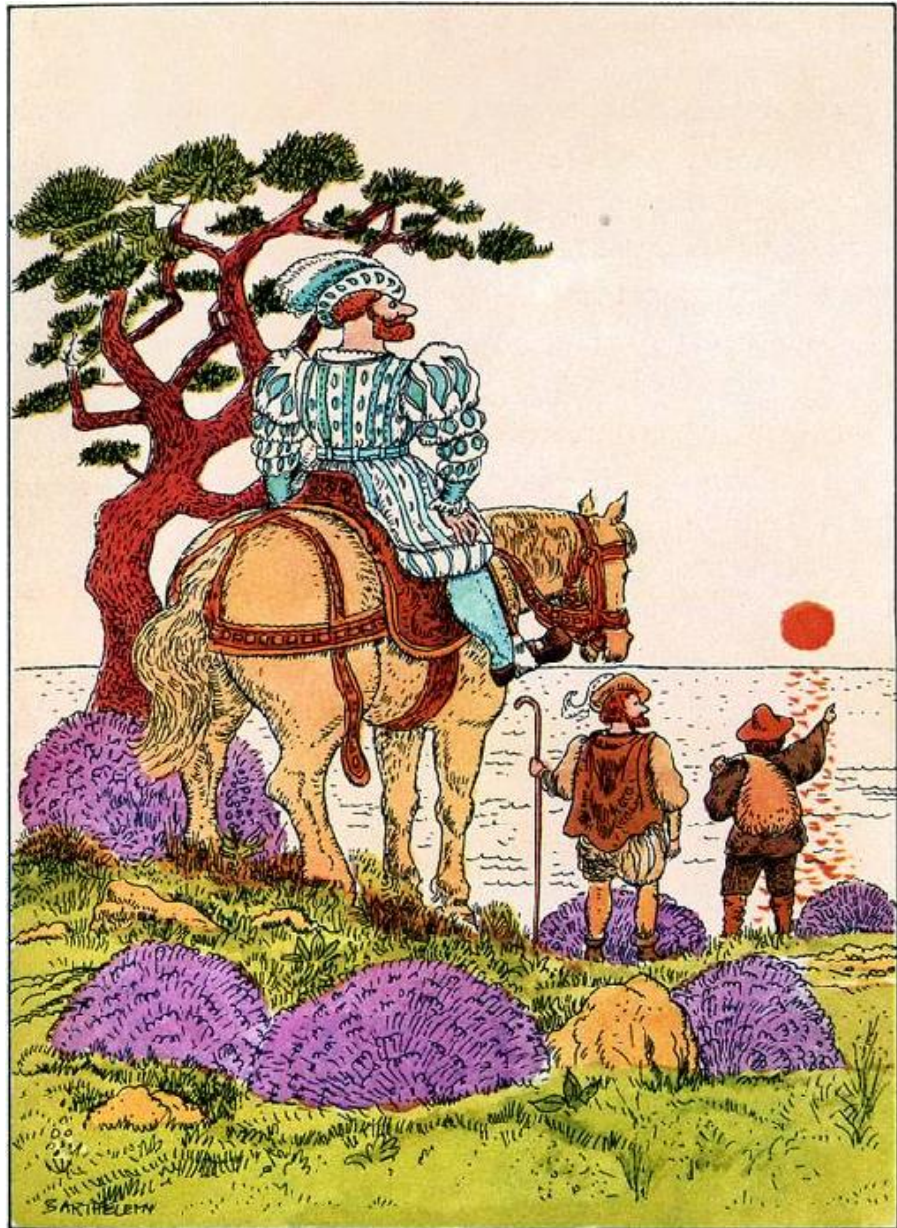
Le géant s'assit quelques instants sur le bord de la falaise, laissant tremper ses pieds dans l'eau pour les rafraîchir, se donna deux ou trois coups de poing sur la poitrine pour tenter de faire circuler ce qui le gênait (cela eut d'ailleurs pour effet de rendre sourd l'un des deux matelots), puis se releva, frais et dispos !

Sa soif apaisée, il réussit même à se mettre en selle dès sa première tentative et reprit sa route, ou plutôt la route suivie par sa jument !

Ils cheminèrent encore trois ou quatre heures environ puis, du sommet d'un mamelon couvert de pins et de lavande, ils découvrirent une vaste étendue d'eau bleutée.

— C'est la mer ! s'écria Ponocrates, le visage aussi radieux que celui d'un enfant découvrant ses jouets un matin de Noël. Moi qui ai toujours rêvé de voir la mer ! Je suis comblé.

Gargantua, les yeux aussi ronds et globuleux que les dômes d'une basilique, contemplait ce splendide panorama et humait en faisant autant de bruit qu'une tornade l'air vif et pur du rivage languedocien de la Méditerranée.



Gargantua arrive au bord de la mer Méditerranée...

Seule des quatre voyageurs, la jument n'était guère sensible à la beauté du paysage. Elle secouait sa crinière d'un côté et de l'autre, descendait de temps à autre faire les cent pas sur la plage de sable fin, cherchant visiblement une trace.

Gargantua avança une hypothèse, démontrant s'il en était besoin sa grande clairvoyance :

— Je crois que ma monture souhaiterait rentrer à son écurie, de l'autre côté de la mer. Alors, elle vient ici pour tenter de retrouver ses traces de l'aller. Tôt ou tard elle se fera une raison et je pourrai ainsi la guider sans qu'elle rechigne ! D'ailleurs, nous allons rester ici une semaine afin de goûter un repos bien mérité.

Un coucher de soleil d'un rouge flamboyant éclairait l'horizon. Gargantua se laissa glisser doucement sur le sable chaud et s'endormit bientôt, bercé par le clapotis des vagues. La nuit serait douce et calme. Eudemon, le gentil page, s'avança alors, une éponge et un balai à la main. Jusqu'au petit matin, il nettoierait la chemise, le pourpoint et les chausses de son maître. Blanc et bleu (telles étaient les deux couleurs des habits de Gargantua), la livrée de voyage était devenue d'un gris uni avec la poussière des chemins, les feuilles des arbres, les vols de sauterelles et de moustiques.

Gargantua et Ponocrates passèrent ainsi sept journées et même deux nuits à discuter sur les profondeurs sous-marines, la formation de la nacre chez les huîtres, le mystère de la Méditerranée, la mer sans marées, les caprices des vents et des courants marins. Il faisait un temps merveilleux et c'étaient de vraies vacances. De Béziers, de Sète, de Perpignan, de Narbonne et de Nîmes, des milliers de vigneron, de pêcheurs, d'éleveurs de cochons vinrent rendre visite à l'illustre géant. Ils lui portèrent en présents des saucissons et des jambons de Lacaune, des loups grillés de l'embouchure de l'Aude et des tonnelets de vin léger et fruité des coteaux de l'Hérault et des Corbières. Gargantua souriait, remerciait, mangeait et buvait à la satisfaction de tous les badauds. Quel spectacle étonnant que cet homme engloutissant une telle quantité de nourriture !

De son côté, la jument du roi Fayoles semblait à présent accepter son nouveau sort. Elle faisait bien une ronde sur la grève, au matin, s'avancant même dans l'eau jusqu'au poitrail, toujours à la recherche de son pays perdu, mais elle avait déjà renoncé à sa litière en paille de Numidie, et on la sentait prête à se soumettre aux rênes de son cavalier.

Le matin fixé pour le départ, Gargantua se sentit un poids sur l'estomac. Il pensa que c'était le regret de quitter cet endroit idyllique qui lui pesait ainsi et, pour ne pas céder à ses élans romantiques qui le feraient sans doute pleurer à chaudes larmes, il préféra n'en souffler mot à son précepteur.

De kilomètre en kilomètre, le mal empira. Sur sa monture, à présent docile, Gargantua ne tenait plus en selle. Son estomac était agité de grands soubresauts et semblait se tendre comme une outre trop pleine. Galopant vers la capitale, l'étrange équipage se trouva de nouveau au milieu du causse quercynois. À bout de forces, Gargantua décida d'arrêter sa jument et de se reposer au moins quelques heures... Il lui lança un « Ho ! Ho ! » si sonore que tous les paysans qui travaillaient la terre dans la vallée se relevèrent, croyant à un coup de tonnerre !

Eudemon se précipita au secours de son maître, l'aida de son mieux à sortir ses immenses pieds des étriers et lui indiqua une colline ombragée où il pourrait se reposer. Les meilleurs médecins et guérisseurs de la contrée furent mandés au chevet du géant par le fidèle Ponocrates et ils arrivèrent sur l'heure avec leurs chapeaux noirs, clystères, potions et onguents, stylets à saignée. Deux chariots, tirés par des bœufs puissants, suivaient l'imposant cortège des ténors de la Faculté. Sur les véhicules, d'énormes barriques ballottaient au gré des cahots du chemin pierreux. Avec cette fameuse eau de Miers-en-Quercy dont elles étaient remplies, une eau connue dans le monde entier pour ses vertus sédatives, capable de guérir toutes les maladies du foie, de l'estomac, de l'appareil digestif et du système nerveux, on arriverait sans doute à soulager Gargantua. Une triple ration de deux cent cinquante litres, renouvelée deux fois par jour, tel fut le traitement prescrit !

La cure dura une semaine. Jour et nuit, on se relayait pour escalader le géant et porter jusqu'à ses lèvres des tonnelets de quinze litres qu'il buvait aussitôt avec soumission. De temps à autre, le malade poussait un énorme soupir qui jetait tous les infirmiers volontaires et doctes praticiens derrière des buissons dans la crainte d'une colère soudaine. Les médecins avaient beau consulter d'épais grimoires, tenir conférence sur conférence, Gargantua souffrait toujours et personne ne se sentait capable de découvrir l'origine du mal !

Un matin, comme l'état général du pauvre géant ne cessait d'empirer, il fallut se décider. Ou il mourrait dans les jours à venir ou l'on tentait de descendre dans ses entrailles pour savoir ce qui le faisait tant souffrir et quel remède pourrait le soulager. On tira à la courte paille parmi les médecins et trois d'entre eux furent désignés par le sort.

Le moment était propice. Gargantua sommeillait, après une nuit de souffrances. Il avait la bouche à demi ouverte.

Arrivés au bord de l'orifice, les médecins spéléologues allumèrent des lanternes, lancèrent des cordes de chanvre dans le larynx et dans l'œsophage et les amarrèrent aux incisives du géant. Les falots accrochés aux ceintures, les épaules chargées de cordes de secours, ils entamèrent enfin leur fantastique descente... Quatre heures plus tard,

ils arrivaient à destination et découvraient alors un spectacle inouï. Une forêt de buissons blancs et vivaces couvraient les parois violines de l'estomac !

La gabare, avalée par mégarde sur la Dordogne lorsque Gargantua avait si soif, s'était renversée sur ce terrain constamment arrosé et nourri de boissons et de mets choisis. Quelques buissons égarés au milieu des merrains avaient poussé comme sur du bon terreau et avaient déjà la taille d'arbrisseaux ! Dans l'obscurité, les deux mariniers rescapés du naufrage élaguaient à la faucille les branches les plus hautes, mais, découragés par l'ampleur de leur tâche et le manque d'oxygène, ils étaient prêts à renoncer à ce labeur épuisant.

Une décision énergique s'imposait. Deux des trois médecins repartirent à toute vitesse afin d'organiser à l'extérieur les secours nécessaires. Le troisième resta dans l'estomac du géant pour soutenir par sa présence les deux gabariers à bout de forces.

Sur les lèvres de Gargantua, une foule de curieux attendait le retour des explorateurs. Dès que les deux docteurs apparurent, ils furent assaillis de questions :

— Qu'a-t-il dans son ventre ? demandaient les uns.

— Est-ce tout noir ou y voit-on comme en plein jour ? interrogeaient les autres.

— Y a-t-il des marées quand il boit ? s'inquiétaient les plus jeunes.

Agacés par ces questions bien inutiles dans la circonstance, les médecins agitèrent bras et mains pour réclamer le silence. Le plus âgé des deux, un notable de la bonne ville de Cahors, prit alors la parole, la voix grave et tremblante d'émotion :

— Si nous ne faisons rien pour le sauver, Gargantua sera mort demain matin ! Dans son estomac, des centaines et des centaines d'arbres ont pris racine et poussent comme des champignons. Il nous faut combattre le mal naissant avant qu'il ne soit trop tard ! Bûcherons du Quercy, c'est à vous que je m'adresse. Munis de vos haches et de vos faucilles, il vous faudra descendre dans cet étrange gouffre, couper la végétation parasite, en charger vos charrettes et multiplier les voyages pour venir à bout de l'invasion malfaisante !

Une immense clameur accueillit ce discours... Chacun voulait sauver Gargantua ! On distribua aussitôt les rôles :

— Benoît, tu guideras les bœufs !

— Jacquot, tu distribueras les hachettes !

— Victor, tu donneras à chacun une lanterne. Et toi, Philémon, tu réciteras des prières pour que nous réussissions !

Une procession grandiose se mit bientôt en marche. Comme des fourmis partant au travail, les Quercynois du causse s'avancèrent en colonnes serrées vers la bouche du malade et s'y engouffrèrent sans sourciller, le cœur chargé d'espoir.

Ils coupèrent, arrachèrent, tirèrent, brisèrent, transportèrent tant et tant que deux jours plus tard, l'estomac de Gargantua était aussi lisse que celui d'un géant nouveau-né. Oh ! Le malheureux poussa bien quelques cris de douleur, versa trois ou quatre larmes de la valeur d'une giboulée, mais il se trouva tellement soulagé, le dernier ratissage achevé !

— Je jure devant vous de ne plus jamais boire d'eau ! s'écria-t-il devant les quatre mille paysans radieux qui venaient de réussir cette fabuleuse opération. Et je vous assure que cela ne me sera pas très pénible.

Un tonnerre d'applaudissements s'éleva jusqu'à ses oreilles qui, hélas, ne perçurent qu'un très léger murmure. À l'horizon, d'autres charrettes s'approchaient, elles aussi chargées d'énormes barriques. Gargantua les vit et soudain épouvanté se cacha les yeux de l'avant-bras :

— Non ! Non ! s'exclama-t-il, j'ai dit que je ne voulais plus boire une goutte d'eau, même si elle vient de Miers.

Un robuste bûcheron qui avait abattu à lui seul plus de travail que cinquante de ses compagnons s'approcha de l'oreille du géant et, mettant ses mains en porte-voix, lui cria à s'en briser les cordes vocales :

— N'ayez crainte ! C'est du bon vin de Cahors que nous vous offrons en cadeau pour guérir plus vite. « Qui est fort ne boit que du vin de Cahors ! » C'est un dicton de par chez nous...

Gargantua sourit, rassuré et ferma les yeux de bonheur... Enfin, il allait pouvoir goûter à nouveau aux bonnes choses. Décidément, le Quercy était une terre accueillante ! Il s'en souviendrait lorsqu'il s'agirait d'écrire le récit de ses exploits...

De cette aventure mémorable de Gargantua en pays d'Oc, est née une tradition à laquelle tous les parents d'enfants quercynois sont attachés : ils interdisent à leurs filles et à leurs fils de boire à même les rivières. Les comprendrez-vous ? On ne sait jamais ce qu'on peut y avaler : un têtard ou une gabare !



Le mois du leberou



TES-VOUS comme moi ? J'adore les proverbes et, sur un carnet à couverture bleutée et cartonnée, je note tous ceux qui viennent à mes oreilles, des quatre coins de ma province ! En français, en occitan, au restaurant, au milieu d'un champ, devant les feux de cheminée ou en jouant aux boules, je n'en laisse s'envoler aucun ! Pour moi, un proverbe, c'est un peu une vérité sortant du puits, donc de ma terre.

Au dernier recensement, j'en suis à près de deux mille et n'ai commencé ma récolte que depuis deux ans. Une bonne moyenne, non ? Je vous le confie à l'oreille : cette nouvelle bible, c'est ma grande fierté. Et la source n'est pas tarie. Ces proverbes, ils portent sur tout : les plantes, les coutûmes, les métiers, la famille, l'argent, les animaux et sur l'éternel sujet, celui que nous envions aux Anglais mais qui est aussi au cœur de toutes nos conversations : le temps.

Tenez ! Pour vous distraire, en voici deux très brefs, natifs du Limousin :

L'aiga de març vau pas un liard
(La pluie de mars ne vaut pas un liard)

Quand la puput chanta
I a pus de fred
(Quand la huppe chante,
il n'y a plus de gelée)

Si je vous parle de la pluie de mars, de la gelée qui durcit les sols et de la huppe (mon oiseau favori), c'est que chaque saison tisse des liens imperceptibles ou visibles entre la nature, les autres et nous-mêmes.

En Limousin, comme partout ailleurs, le mois de décembre est d'abord celui où l'on fête la Noël... Mais à cette même époque, dans nos villages, il faut aussi compter sur le *leberou*. Décembre, tous les proverbes et maximes l'affirment avec force, c'est le mois du *leberou* ou du loup-garou si son nom français est capable de vous faire frémir davantage ! En décembre, les nuits tombent vite, elles sont plus longues, l'ombre des arbres dénudés se fait inquiétante au clair de lune, la pluie ou la neige ajoutent une note de tristesse et de mystère aux paysages assoupis. Alors, le *leberou* est au mieux de sa forme et il entame sa ronde infernale !

Qu'il est étrange, ce loup-garou ! Homme paisible et laborieux pendant le jour, il court déjà les ruelles du village à la nuit tombée ou sillonne les champs de sa course rapide, à quatre pattes, dans sa peau de loup. Ensorcelé pour sept ans, il doit chaque soir sortir de chez lui, ni vu ni connu, aller chercher son sinistre vêtement caché dans le fumier ou sous un bûcher, et s'élancer pour une folle randonnée, car avant l'aube, il aura traversé sept paroisses et sera passé sous leurs sept clochers !

On est loup-garou de père en fils, à la suite d'un châtement qui s'est un jour abattu sur la famille ! Les prétextes à malédiction ne manquent pas. On commet tant de méfaits dans une vie ! Un *leberou* peut aussi gambader de concert avec un autre. Quand ils circulent ainsi par couple, ils ne se contentent plus alors (comme lorsqu'ils sont seuls) de grimper sur votre dos et de se laisser porter deux ou trois cents mètres en espérant surtout vous apeurer. Ils deviennent agressifs, se sentent bientôt affamés et cherchent à mordre, à grignoter ne serait-ce qu'un quignon de pain ! Dans la paroisse de Puy-d'Arnac, au cœur du Limousin, un boulanger en vit deux rôder autour de son four alors qu'au petit matin il pétrissait la pâte pour le pain de la première fournée. Effrayé, il ne dut son salut qu'en leur jetant à la face un plein *paillassou*⁽⁷⁾ de pétrin. Aveuglés, les loups-garous s'enfuirent en hurlant et, d'une année, on ne les revit plus dans les parages !

Des *leberous*, on en a dépisté à Lissac, à Saint-Jal, à Tulle, à Malemort et même à Brive, au marché de la Guierle, où ils osèrent avouer leur condition devant un marchand de bestiaux qui les avait reconnus.

Au village de La Martinie, sur la commune de Ligneyrac, on se souvient encore de la belle Marcoune car – croyez-moi, si vous le voulez – il existe aussi des femmes loups-garous, des *leberounos* ! La Marcoune était une jolie blonde aux yeux verts et aux joues potelées,

héritière fortunée et ardente au travail de la ferme. Combien de jeunes gens voulurent l'épouser ! Si les partis ne manquaient pas, il y avait toujours une mauvaise langue qui, peu de temps avant le mariage, dévoilait le pot aux roses et le prétendant s'enfuyait à toutes jambes. La Marcoune était leberouno ! On racontait partout que son père l'attachait tous les soirs à son lit, mais qu'elle parvenait à s'enfuir, à revêtir une peau et à battre la campagne jusqu'à l'aube en quête d'une proie. Personne ne voulut d'elle, évidemment. Les hommes sont si craintifs ! Elle coiffa Sainte-Catherine puis vieillit seule, le cœur rongé par le chagrin, soumise et honteuse de son triste sort.

Lorsque nous évoquons, en famille, les méfaits, les ruses et les pièges les plus surnois qu'ont pu commettre et inventer les *leberous*, il est toujours deux aventures qui nous viennent à l'esprit. La première a pour complice involontaire une vieille demoiselle qui habitait jadis le village de Thégra, sur le causse de Gramat, près de l'inquiétant gouffre au fond duquel coule la rivière souterraine de Padirac.

La seconde a pour héros un joueur de cabrette(8) de Saint-Vincent-de-Connezac, en Périgord, qui par son courage et son imagination a pu mettre en échec – exploit rare et louable – un *leberou* des plus tenaces !

Je ne peux résister au plaisir de vous conter ces deux histoires car, c'est un peu à cause d'elles si proverbes et dictons ont fait du mois de décembre le mois du *leberou*. Je profiterai d'ailleurs de l'occasion pour vous livrer, entre deux lignes, quelques secrets et recettes de potions magiques pour le cas où vous souhaiteriez un jour entrer dans la grande confrérie des loups-garous !

Commençons donc par celle qui eut pour cadre le village de Thégra et situons avec exactitude les faits, bien qu'ils remontent déjà à près de deux cents ans.

À Souillac, un 1^{er} juin, le jour de la foire de la canaille(9), un éleveur de moutons était venu embaucher ses journaliers. C'était alors la coutume... Pour un an, les propriétaires louaient un ou plusieurs domestiques pour les travaux des champs et le gardiennage des troupeaux. S'il faisait l'affaire, l'ouvrier était gardé l'année suivante. Certains arrivaient même à faire partie de la famille ! Le domestique s'installait dans une des grangettes de la propriété avec femme et enfants, et la vie allait son chemin.

En voyant le brave Éloi, appuyé contre un des platanes du champ de foire, notre éleveur – qui, vous l'avez compris, était de Thégra –, s'était tout de suite avancé vers lui, semblant le reconnaître, visiblement satisfait de le trouver là :

— Eh bien, Éloi ! s'exclama l'éleveur, un sourire amical sur les

lèvres, te voilà revenu par chez nous ! Pourquoi as-tu quitté les ceps de vigne du Languedoc pour nos pauvres cailloux blancs du causse ? Crois-tu que c'est ainsi que se font les bonnes affaires ?

— Sûr que non, Monsieur ! répondit Éloi d'une voix sourde, tortillant timidement entre ses doigts le bord d'une vieille casquette de coutil d'un bleu passé, si usée et rapiécée qu'on aurait pu aussi bien la prendre pour chiffon.

— Alors, pourquoi es-tu là ? s'inquiéta encore le fermier. Cherches-tu de l'embauche ?

— Pour ça oui ! On veut se rapprocher du village, continua Éloi. Notre tante Luce, de Thégra, va plus mal et, qui sait ? elle aura peut-être besoin de notre aide très bientôt.

— Alors, tout va pour le mieux ! Réjouis-toi ! s'exclama le propriétaire en empoignant le bras de l'ouvrier d'un geste affectueux. Tu es mon homme ! J'ai besoin d'un berger costaud et compétent et, avant ton départ, tu n'étais pas loin d'être le meilleur de la région. Tope là !

Souriants, les deux hommes frappèrent vigoureusement les paumes de leur main droite l'une contre l'autre pour sceller leur entente. Pour un an, au moins, Éloi ferait partie de la propriété des Escudié.

Dans la grande ferme aux quatre pigeonnières et aux toits de lauzes, située à la sortie du village de Thégra, la vie était dure. Le lait des chèvres, les fromages, la laine des moutons, tout cela partait chez les riches, dans les vallées, vers Beaulieu et Souillac, ou garnissait tables et armoires des bourgeois de Brive et de Figeac.

Chez les Escudié, ouvriers, femmes et enfants devaient se contenter du croûton de pain noir, de la soupe – le plus souvent un bouillon gras dans lequel avait cuit un os de jambon et parfois, les jours de fête, un morceau de lard salé.

La famille d'Éloi s'habituaient bien tout de même. Les premiers jours, la vieille tante avait été contente de les retrouver, puis son mauvais caractère avait repris le dessus. Elle vivait de nouveau en solitaire, refusant de s'associer aux réunions de famille. Éloi commençait à se demander quel diable l'avait poussé à faire tant de chemin pour venir vivre près d'elle. Un pareil accueil ne méritait pas même une lieue de marche.

Le mois de décembre arriva bien vite. La terre, gelée sur quinze centimètres, se travaillait avec peine et le froid rendait les doigts gourds. Un matin, un garçonnet entra en courant dans l'étable. Il venait du village et se dirigea vers Éloi qui soignait les brebis, atteintes elles aussi par les rigueurs du froid :

— Éloi ! Éloi ! s'écria le jeune garçon... Viens vite ! La mémé est morte il y a une heure.

— Pauvre Luce ! soupira Éloi, à peine étonné par cette nouvelle qu'il

attendait depuis plusieurs semaines. Elle aurait pu souhaiter une dernière visite ! Il ébouriffa en signe de remerciement les cheveux blonds du commissionnaire et s'élança vers le village, appelant au passage sa femme et son fils aîné qui triaient les noix dans une remise voisine.

En soulevant le corps du lit, afin de placer la tante Luce dans un modeste cercueil en sapin, une étrange surprise attendait Éloi et les siens.

— *Lou diable me cramé !* (Le diable me brûle !) s'écria vivement notre berger en se redressant après avoir accompli sa pénible tâche. Regardez sur la couverture !

Avant de s'allonger pour la dernière fois, Luce, la vieille parente qu'on croyait si pauvre, avait savamment disposé sous tout son corps des louis d'or qui dessinaient ainsi sa silhouette. Il y en avait pour une vraie fortune car, en dépit de son âge, elle faisait bonne taille et bon poids ! Avec cet argent si vite gagné, la famille s'acheta une petite grange et beaucoup de terres, abandonna la propriété des Escudié et se remit aussi vaillamment au travail, comme si un tel bonheur ne lui était jamais arrivé.

Au premier anniversaire de la mort de tante Luce, un 5 décembre, Éloi et les siens oublièrent d'aller porter des fleurs au cimetière. Ils oublièrent, car le temps manquait pour tout ; les fermiers le savent bien ! Les bêtes à soigner, les noix à casser, le tabac à trier, les dégâts causés par la pluie et le vent dans la toiture à réparer tant bien que mal... tout cela, c'est du travail, sans doute. Mais, dès ce soir-là, des phénomènes troublants se produisirent à la maison.

Éloi, cet homme si calme à l'ordinaire, si pondéré, ne tenait plus en place. Toutes les trois minutes, il allait regarder la pendule du père Baldy, l'horloger de Souillac, sous son battant de cuivre ciselé et gourmandait son monde en jurant par tous les saints qu'il était grand temps d'aller au lit ! Tous, grands et petits, le regardaient avec étonnement. Quelle mouche l'avait donc piqué ? Qu'avait-il à gesticuler ainsi devant le foyer de la cheminée comme une sorcière sur le départ, prête à rejoindre ses sœurs sur la route du sabbat. Les premiers, les enfants, se levèrent de leurs chaises pailées, souhaitèrent le bonsoir et gagnèrent leur lit, dans la remise située près de l'étable. La femme d'Éloi rangea ensuite son ouvrage – une grande nappe qu'elle brodait avec soin pour le cadeau de noces d'une voisine – demanda à son mari de ne point trop tarder à la rejoindre et moucha les bougies sur la table et près de l'évier. Éloi écouta les portes s'ouvrir et se refermer au-dessus de lui, les craquements de pas sur le parquet, une dernière quinte de toux... et il se précipita à la porte d'entrée pour être dehors en deux enjambées !

Une heure de plus et il manquait son rendez-vous ! Où ? Avec qui ?

Il n'en savait rien, mais il fallait faire vite. Une force mystérieuse le guida vers la grange où des peaux de moutons récemment tués finissaient de sécher sur une corde. Il s'empara de la plus belle et s'en couvrit. Puis, à une vitesse qui l'étonna lui-même, il décampa sans même un regard vers sa ferme, et prit la direction de Gramat.

Vous l'avez compris : le malheur s'abattait sur la famille d'Éloi ! Ah ! pour sûr, plus de problèmes d'argent, mais la défunte Luce avait jeté le pire des sorts sur ses héritiers : ils étaient condamnés de père en fils à la lycanthropie... Il allait leur falloir assumer le rôle difficile et peu enviable de loup-garou ! Partout, en Occitanie, vous trouverez ainsi de pauvres hères sur qui la malédiction s'est un jour précipitée. Dans l'Ariège, au pied des Pyrénées, ils sont *courbassous*, en Gironde *galoups* ou *galipaudes*, en Dordogne *loups-brous*, *loulérous* ou simplement, comme en Quercy et en Limousin, des *leberous*.

Pour se vêtir en loup-garou, ce n'est pas aussi simple que j'ai pu l'écrire tout à l'heure. Ce pauvre Éloi était, vu sa faute, atteint d'un loup-garisme aigu... Avant de se couvrir de cette peau de chien, de loup, de mouton ou même de lièvre – peu importe, le résultat est là –, il faut s'enduire d'un onguent. Mais quel onguent ! Écoutez la recette : mélanger du sang de serpent, de crapaud, de hérisson, de renard et des racines pilées. Ajouter à cela de la semence de lin, des lamelles de psalliot([10](#)), des racines de violette et d'ache. Lorsque vous êtes en possession de la peau et de l'onguent, rendez-vous alors dans le plus grand secret près d'une fontaine, toujours la même, enduisez-vous le corps et revêtez votre défroque.

Vous êtes prêt. Les promenades nocturnes autour des maisons grandes et petites, à travers les ruelles, larges ou étroites, peuvent commencer. L'essentiel, je vous le rappelle, c'est de faire peur. Vous attendez votre proie sous la forme rassurante d'un mouton, par exemple. Le nigaud passe à côté de vous puis se retourne en disant, les yeux ronds et étonnés :

« Tiens ! C'est curieux... Un mouton dans la rue, à cette heure, tout seul... À qui peut-il bien être ? »

À peine a-t-il achevé sa phrase que vous lui sautez aux épaules et vous vous laissez porter ainsi, au hasard de sa panique. Il se secoue... Vous ricanez ! Il vous donne des coups de coude... Vous le mordez ! Quand il demande grâce, prêt à se laisser tomber sur le sol, épuisé, alors vous l'abandonnez aussi soudainement que vous l'avez agressé et vous reprenez la route. Rien ne peut vous arrêter. Vous franchissez les haies, les combes couvertes de genêts avec cette aisance, cette démarche incomparable, dans un bruissement léger qui tient de la course du fauve et du vol de l'oiseau.

Savez-vous que, depuis cinq générations, dans la famille du pauvre Éloi, la malédiction est toujours aussi tenace ? Tante Luce n'a toujours

pas accordé son pardon ! Tenez. Hier encore, me trouvant à Thégra, j'ai rencontré par hasard le plus jeune des enfants : un garçon surnommé Tantou. Il allait au pas de course chercher un paquet de tabac brun pour son père. Eh bien, sa voisine avec qui je discutais sur le pas de sa porte m'a glissé à l'oreille en le regardant passer :

— *Vei lo... Vei lo... Cort coma un lebero !* (Regarde... Regarde... Il court comme un loup-garou !)

Je vous le jure ! Elle a dit cela et a même ajouté :

— Mais c'est en décembre qu'il court le mieux !

Allons ! N'ayez crainte. Rien n'est désespéré ! On parvient parfois, par la ruse et avec deux doigts de courage, à tenir en échec les plus cruels *leberous* partis sur le sentier de la guerre. L'exemple, c'est Pierrot, le joueur de cabrette de Saint-Vincent-de-Connezac qui nous le donne. Ah ! Si tous avaient été aussi malins que lui, les loups-garous d'Occitanie auraient peut-être raccroché leurs peaux et donné en bloc leur démission au diable ! Écoutez plutôt.

C'était au tout début de ce siècle, en 1902 ou 1903, une semaine avant la Noël et il avait déjà neigé par deux fois. Un bien rude hiver en vérité. Au paisible village de Saint-Vincent-de-Connezac, un garçon aux yeux noirs et vifs, au ventre aussi rond qu'un barrico de vin de Bergerac, était meunier de son état. Lorsqu'il n'était pas près de ses meules à tâter la farine, à fermer et ouvrir les vannes ou à se tailler au burin la pierre d'une meule usée, Pierrot Papillaud – c'était son nom – s'adonnait à sa grande passion : la cabrette.

Il en jouait à la perfection et, dans les hameaux alentour, on le réclamait pour animer bals et banquets, repas de noces et baptêmes. Il savait aussi jongler, raconter des histoires drôles et imiter le chant du rossignol : un vrai boute-en-train ! Ce dimanche de décembre était le jour de la fête votive de Saint-Germain-de-Salembre, le village le plus proche de Saint-Vincent, et Pierrot n'avait pas su refuser aux jeunes de la classe qui organisaient les réjouissances et lui avaient demandé ses services.

Parti peu avant dix heures de son moulin, il arriva juste à temps à l'église de Saint-Germain pour chanter le Gloria à la grand-messe. C'était là une tradition qu'il fallait respecter ! De la tribune, au milieu des hommes du village, les musiciens accompagnaient les divers couplets religieux et les connaisseurs jaugeaient déjà, à l'oreille, les qualités des interprètes qui les feraient danser au bal du soir, sur la place. Avec Pierrot, pas de craintes à avoir, il était à la hauteur ! Les bourrées, il les connaissait toutes : *la Crozada, las Docettas, la Périgordine...* et les polkas piquées ! La fameuse *Pinco* que tous accompagnaient en frappant le talon du sabot sur le plancher et en

chantant :

Pinco fait lever la lebre,
Pinco fait lever lo lop
(Pincou fait lever la lièvre,
Pincou fait lever le loup)

Les sons sortaient de la cabrette en une longue plainte continue et Pierre remuait son coude à un rythme régulier, appuyant sur la peau de l'instrument et la libérant au gré de l'inspiration et des mélodies.

Deux heures après minuit venaient de sonner au clocher de l'église de Saint-Germain lorsque les danseurs les plus acharnés s'avouèrent vaincus et décidèrent, las mais heureux, de rentrer chez eux se coucher. Au moulin, Pierrot le savait, le travail du lundi était le plus dur. Les fermiers venaient nombreux faire moudre pour la semaine et il fallait préparer la farine de maïs pour les ménagères. Le musicien redevint meunier et, refusant un dernier verre, prit d'un bon pas le chemin du retour, sa cabrette sous le bras.

Dans cette partie du Périgord, les étangs ne manquaient pas. Ces étendues d'eau glauque et profonde étaient et restent encore, la nuit venue, autant de lieux mystérieux et privilégiés où aiment se donner rendez-vous farfadets, sorciers et *leberous*. Au Crôs de las Nôvas, un carrefour maudit, entouré d'eau comme une presqu'île, il n'était guère conseillé de se hasarder, passé minuit. Des chats noirs y gambadaient en permanence, sous le regard bienveillant du diable et de ses fidèles. Des garous venaient y échanger leurs impressions et se prodiguer des conseils pour mieux affoler les habitants des villages voisins. Pierrot savait tout cela et, à l'occasion, évitait lui aussi d'emprunter l'itinéraire maudit. Mais, ce soir-là, la fatigue aidant, il pensa qu'un tel raccourci le conduirait plus vite dans son lit. Sans réfléchir davantage, il arriva bientôt au Crôs de las Nôvas. Un bruit léger dans les taillis du bord du chemin le fit d'abord sursauter, mais très vite il fut rassuré : un crapaud entamait la traversée du chemin à petits bonds tranquilles et inoffensifs. Sur un bouleau à l'écorce si blanche que son tronc se découpait dans l'obscurité, une chouette poussa deux ou trois chuintements lugubres. Pierrot sentit alors son courage l'abandonner. Il venait, le cœur battant, de se mettre au pas de course lorsqu'il sentit un souffle brûlant lui effleurer le cou. La peur rendait Pierrot aussi léger qu'un funambule sur son fil, et son ventre replet, agité de soubresauts, risquait fort, au bout du compte, de voir sa circonférence diminuer de moitié.

Notre meunier connaissait à présent l'identité de son poursuivant.

Un seul coup d'œil en arrière lui avait suffi. Un *leberou* de belle taille, les yeux brillants comme la braise, sautillait sur ses traces, prêt à lui grimper sur les épaules au premier cri de panique !

Tout en courant à perdre haleine, Pierrot cherchait dans sa tête une solution pour échapper à son agresseur. Comme un bienfait de la Providence, un chêne aux branches basses se présenta sur la droite du chemin. Il se précipita au pied de l'arbre et, avec une agilité de singe qu'il ne se connaissait pas lui-même, il en commença l'ascension, laissant le *leberou* écumant de rage, les griffes de ses pattes de devant fichées comme des flèches dans le bois tendre.

De longues minutes passèrent. À cheval sur une branche maîtresse, le malheureux Pierrot commençait à peine à reprendre ses esprits. À présent il était sain et sauf et même il avait le dessus ! Le *leberou* ne pourrait venir le dénicher tout là-haut, mais, comment faire pour se débarrasser de lui au plus vite ? L'idée qui devait le sauver, lui vint en faisant de sa cabrette un oreiller moelleux pour reposer sa tête lourde d'émotions et de musique. En se dégonflant sous le poids de son crâne, le sac en peau de chèvre dans lequel était fabriqué l'instrument laissa échapper quelques sons assourdis par ses embouts de corne. Pierrot sursauta, réfléchit un instant puis emboucha le bec de l'instrument et le gonfla au maximum de sa capacité. Repérant au-dessous de lui la masse sombre et menaçante du *leberou* passant et repassant sans cesse, le cabrettaire de Saint-Vincent leva soudain son instrument et ce fut la plus folle des bourrées.

Affolé par cette soudaine et bruyante offensive, le *leberou* prit peur, lui dont le rôle était d'épouvanter les humbles et les crédules ! Sans demander son reste, croyant être l'objet de la colère du Ciel, il détala en poussant des hurlements de douleur alors que la cabrette n'avait même pas frôlé ses flancs.

Riant aux éclats et fier de sa victoire, Pierrot descendit de son perchoir et reprit sa route vers Saint-Vincent, la tête haute, préparant déjà avec force gestes et mimiques le récit qu'il ne manquerait pas de faire de son extraordinaire aventure.

Voilà comment, en Périgord, on parvient à déjouer les pièges hivernaux tendus par des leberous !

Mais ne vous y trompez pas ! Rares sont les hommes aussi rusés et courageux que Pierrot, le joueur de cabrette. Alors, quand viendra le mois de décembre, si j'ai un bon conseil à vous donner, restez chez vous, passé les huit heures, sinon !...



Les sequins de Beauvilain



DES faquins comme Beauvilain, il en existe partout autour de vous. Il vous suffit d'ouvrir grands les yeux et vous en découvrirez dans chaque village, dans chaque demeure, aussi vrai que je vous le dis !

Ils sont pauvres, mais envient tout ce qu'ont leurs voisins et l'achètent aussitôt pour ne pas être en reste, même si cela doit les ruiner pour plusieurs années. Ils seraient même prêts à vous reprocher leurs folies ! Ils sont pauvres et envieux, insatisfaits, peuvent à l'occasion faire preuve de lâcheté. Vous devinez qu'alors ils ne sont guère heureux.

À dire vrai, Beauvilain n'était heureux qu'en rêve. Si vous étiez entré à pas de loup dans sa chambre, pendant son sommeil, vous l'auriez vu sourire, rire parfois aux éclats et, avec un peu de chance, entendu lancer à la cantonade des :

— Oh ! Comme je suis content... Ah ! Quelle joie de vivre ainsi... Peut-on être plus heureux ?

Autant de réflexions bien surprenantes pour qui le connaissait un peu.

Lorsque Beauvilain rêvait, que voyait-il donc de si joyeux pour lui changer aussi radicalement le caractère ? Rien que lui-même, mais, par la magie du rêve, devenu le personnage le plus respecté du Périgord, logeant dans un de ces magnifiques châteaux des bords de la Dordogne, aimé par les petites gens comme un prince généreux et loyal. Les paysans de la vallée venaient lui apporter tous les jours comme des présents à un roi, des poules, des lapins, des choux et des salades. Être reçu dans toutes les fêtes, donner lui aussi des réceptions avec du vin à volonté, des feux d'artifice et des jets d'eau, des bals

costumés, voilà ce qui aurait pu faire le bonheur de Beauvilain. Il lui aurait fallu tout le superflu, tous les divertissements que beaucoup d'entre nous croient nécessaires pour être heureux.

Hélas ! quand il se réveillait au petit matin, dans sa pauvre maisonnette de bûcheron, enfouie dans les sous-bois, aux environs d'Excideuil, au cœur du Périgord, Beauvilain devait se rendre à l'évidence. Plus rien de ce qu'il avait rêvé la nuit passée n'existait. Adieu les musiciens en livrée, adieu les gigots et les pâtés truffés qui envahissaient les tables couvertes de belles nappes blanches et brodées, adieu les faveurs et les remerciements des grands de ce monde qu'il avait pu côtoyer quelques heures. Vous vous doutez alors que l'humeur matinale de Beauvilain n'était pas excellente et qu'il valait mieux ne pas lui rappeler, de façon insidieuse, sa bien modeste condition, sous peine de le voir se transformer en bûcheron, à vos dépens. La seule personne qu'il pouvait encore supporter dans ces moments de grande dépression était sa fille, Aude, la plus belle et la plus douce jeune fille de toute la Guyenne, assurément. De longs cheveux blonds, coiffés le plus souvent en tresses soignées, encadraient son visage du plus parfait ovale et d'immenses yeux noisette posaient sur vous un regard tendre et interrogateur.

— Que me voulez-vous donc ? semblait-elle répéter inlassablement à tous ceux qui s'arrêtaient devant elle, médusés par tant de beauté.

Que pouvait-on lui répondre sans paraître fat ou irrévérencieux ? Tous les garçons du bourg d'Excideuil, des adolescents aux plus âgés qui n'avaient toujours pas trouvé l'âme sœur, tous les garçons sans exception étaient amoureux d'Aude, mais tous savaient aussi ce qui les guettait s'ils se déclaraient un jour. Beauvilain profiterait de l'occasion pour leur voler toutes leurs économies et les ferait travailler comme des bêtes de somme pour rapporter le plus d'argent possible à la maison. Voilà leur sort s'ils venaient demander par malheur la main de la jeune fille au bûcheron ! Alors, aucun n'était venu et aucun ne viendrait avant longtemps ! L'amour fait faire bien des choses, mais, en Périgord, on est prudent !

Beauvilain, quant à lui, savait que sa fille, si aimable et si jolie, pourrait être un excellent placement s'il savait mener son affaire en diplomate. Par exemple, tenez ! L'idée de la vendre aux enchères, au plus offrant ? Elle lui était venue en tête bien souvent, mais où le faire et sous quel prétexte ? Le temps des esclaves était bien révolu et toute la ville se serait liguée contre lui pour le faire mettre en prison s'il l'avait accrochée par une corde à l'un des anneaux réservés aux bestiaux sur le foirail d'Excideuil !

Tel était le genre de pensées, mauvaises et mesquines, qui agitaient le cœur de Beauvilain, un cœur où l'amour paternel tenait à n'en pas douter moins de place que les pièces d'or et les arpents de terre.

Comme c'est parfois le cas dans notre pauvre monde, le hasard fit que ces sombres desseins eurent un jour le malheur de se réaliser.

À l'époque où se situe notre histoire, le Périgord était alors aux mains des Sarrasins qui, avec les Normands au IX^e siècle et les touristes venus d'Europe aujourd'hui, lui ont sans doute causé le plus de dommages, pillant et semant le trouble dans les hameaux, de Puy-Saint-Front à Saint-Cyprien. À la tête de la horde de Sarrasins, se trouvait un guerrier redoutable, un homme aux traits durs, qui ne manquait ni de courage ni de noblesse, mais connaissait la toute-puissance de l'or et de l'épée. Ce chef incontesté, mais sans pitié lorsqu'on avait l'audace de lui résister, se nommait Omar. Après une équipée sanglante qui l'avait mené de Mayac jusqu'à Excideuil, le prince et son escorte se perdirent dans les bois où Beauvilain avait l'habitude de travailler.

C'était l'heure du repas frugal de la journée, une tranche de lard rance et un morceau de pain dur, quelques bouchées que Beauvilain consentait à avaler en maugréant, pensant aux mets succulents qui avaient défilé devant ses yeux la nuit passée. Comme à l'accoutumée, Aude vint apporter le déjeuner à son père, sur son lieu de travail. Pliée dans un torchon, accompagnée d'une gourde en terre emplie d'une boisson qui n'avait du vin que la couleur, la maigre pitance réservait toujours à Beauvilain une surprise qui le faisait maugréer davantage. Aude ajoutait une pomme, une poire, quelques cerises, des fraises des bois.

« Des gamineries, tout ça ! » disait-il en jetant les fruits au loin. Aude s'éloignait en essuyant ses yeux embués de larmes avec un coin de son tablier et pourtant, chaque jour, elle recommençait. « Une fois, peut-être, une seule fois il me dira merci ! pensait-elle, et alors je serai si heureuse ! »

Sur le chemin, bordé de ronces et de fougères, Aude se demandait comment les deux figues laiteuses qu'elle avait jointes au repas seraient accueillies. Elle ne put même pas réfléchir à cela. En un instant, dix cavaliers sortirent des fourrés et l'entourèrent. Leurs habits chamarrés, couverts de galons et de franges faites de fils d'or et d'argent, étaient si différents de ceux que la jeune fille avait pu voir jusqu'alors, même aux grandes fêtes royales de Périgueux où son père l'avait menée, encore enfant, qu'elle crut rêver, elle aussi, mais tout éveillée. D'une poigne de fer, le plus âgé des Sarrasins la saisit sous le bras droit, la hissa jusqu'à lui, la plaçant enfin à califourchon sur l'encolure de son cheval. Un des cavaliers qui était resté dans l'ombre pendant toute cette scène s'avança alors et demanda à Aude, en langue d'Oc, avec un fort accent :

— Où demeures-tu et où peut-on voir ton père ?

La jeune fille, à demi morte de peur, balbutia quelques mots et

montra de l'index la direction des sous-bois où travaillait Beauvilain. Omar, car c'était lui, la remercia d'un signe de tête qui pour ses hommes était aussi un ordre. Les cavaliers éperonnèrent leur monture et, se frayant un chemin hasardeux au milieu des fourrés et des chênes, ils filèrent, soulevant au passage un nuage de feuilles mortes et poussant d'étranges hululements.

Beauvilain préparait un feu dans une clairière pour y faire rôtir trois cailles prises au piège au lever du jour, lorsqu'il entendit une cavalcade insolite s'approcher de lui.

Il se retourna d'un bond, croyant à une compagnie de sangliers et de marcassins, mais il resta sans paroles devant l'équipage inhabituel des hommes d'Omar. De plus, que voyait-il, sur un des chevaux ? Aude ! Au milieu de ces sauvages, comme une sorcière ou une fille de rien ! Sans hésiter – il avait parfois de ces élans de courage qu'il ne s'expliquait pas lui-même – il se précipita vers le cheval du Sarrasin, voulant saisir le pied de sa fille pour la forcer à descendre de la monture.

La lanière de cuir d'un fouet s'enroula autour de sa main avant qu'il n'ait pu achever son geste, et, d'un coup sec donné sur la poignée en nerf de bœuf couverte de nacre, le cavalier le jeta à terre, sur un tapis de mousse et d'herbe tendre.

Omar arrêta le soldat d'un ordre bref alors que celui-ci levait déjà le fouet pour frapper à nouveau et, d'une voix ferme, mais sans hostilité, il demanda à Beauvilain :

— Es-tu vraiment le père de cette jeune fille que nous avons trouvée tout à l'heure, sur un sentier ?

— Oui ! Je suis son père, Beauvilain le bûcheron. Qui es-tu et que lui veut-on ? répondit notre homme d'un air soupçonneux, en fronçant les sourcils.

— Je veux te parler ! coupa Omar sans s'expliquer davantage. Il se tourna alors vers ses hommes et donna ses ordres dans sa langue :

— Qu'on le mette sur un cheval et qu'il ne lui soit fait aucun mal. Je pars devant avec lui. Prenez soin de sa fille ! Vous nous rejoindrez d'ici deux heures environ, avec tous les bagages, dans la demeure de ce manant.

On plaça de force le malheureux Beauvilain sur un cheval à la robe noire et lustrée, qui rua par deux fois pour accueillir son nouveau guide. Tous les soldats, rassemblés en cercle autour du bûcheron ricanèrent méchamment. Omar s'empara alors des rênes de la monture de Beauvilain et tous deux s'éloignèrent au trot, disparaissant presque aussitôt derrière des châtaigniers centenaires.

Aude eut beau appeler, crier, pleurer, les soldats demeurèrent inflexibles et la retinrent près d'eux.

Ce qu'Omar et Beauvilain se dirent, ce qu'ils discutèrent âprement,

se faisant des concessions mutuelles pour aboutir au marché le plus équilibré, la pauvre jeune fille devait le comprendre sitôt arrivée devant chez elle, peu de temps avant le coucher du soleil. Un énorme coffre d'ébène, au couvercle garni de rubis et d'incrustations d'argent, était descendu avec difficulté d'une charrette par quatre hommes de la troupe du chef sarrasin. Sur le seuil de la chaumière où ils venaient de s'avancer à présent, Omar et Beauvilain semblaient déjà de vieux amis, échangeant de grandes tapes dans le dos et de larges sourires. Comme des larrons après un mauvais coup, ils baissèrent la voix à l'arrivée d'Aude, et son père rejoignit le groupe de soldats qui se tenait à l'écart comme s'il voulait ne plus avoir à parler avec elle.

Omar, le visage soudain bienveillant, s'approcha à pas lents de la jeune fille et, posant sa main gantée de velours sur son épaule, il lui dit d'une voix hésitante à peu près ceci :

— Aude, puisque tel est ton nom, depuis une heure, tu m'appartiens. Nous venons de décider avec ton père que tu serais ma compagne. J'ai eu envie que tu restes à mes côtés pour toujours dès que je t'ai aperçue, au cœur de la forêt. Pour que ton père vive tranquille le restant de ses jours, mes soldats préparent cent quarante livres de sequins d'or. C'est le prix que je t'accorde et c'est le poids de ton père. En ma compagnie, tu verras tous les pays du monde et bientôt tu ne te souviendras même plus de l'odeur des fraises sauvages des bois d'Excideuil.

En entendant ces paroles de réconfort, Aude éclata pourtant en sanglots. Comment son père avait-il pu céder ainsi à son goût immodéré pour l'argent, au point de la vendre comme une pouliche à la foire ? Comment allait-elle supporter cette vie d'aventures au milieu de barbares vivant de rapines et de pillages ? Autant de questions qu'il lui était déjà inutile de se poser.

Omar rassemblait ses hommes, laissant Beauvilain à genoux devant son coffre rempli de pièces, les deux bras enfouis jusqu'au coude, riant comme un homme privé de raison. Aude ne lui jeta pas même un regard et, le front haut, ses longs cheveux blonds dénoués tombant en cascade dans son dos, elle sauta en selle avec la dextérité d'une vraie amazone. Puisque tel était son destin, elle était prête à l'assumer, au mépris de tout ce qu'on avait pu lui enseigner du vivant de sa mère. Beauvilain venait de lui donner une leçon qu'elle retiendrait. « Tout pour soi », pensait-il... Eh bien, soit ! Même si son égoïsme forcené méritait qu'on le blâmât, elle lui resterait attachée car il avait su choisir aujourd'hui ce qui pouvait le rendre heureux. N'était-ce pas ce qui importait le plus dans la vie ?

Omar poussa le cri de chouette habituel des hordes sarrasines et sa troupe se mit en route pour d'autres contrées.

Resté seul, sans même réaliser peut-être que sa fille Aude venait de

le quitter pour toujours, Beauvilain commença d'abord par compter sa fortune. Par centaines, il mit toutes les pièces d'or dans des petits sacs de toile. Il y en avait sept mille sept cent soixante-dix-sept au total ! Plus d'or dans ce coin perdu de la forêt d'Excideuil que dans toute l'Aquitaine. Puis il chercha une cachette sûre où le plus rusé des brigands ne pourrait trouver son trésor. Il se décida pour un chêne au tronc creusé par la foudre. Il descendit à l'intérieur de l'arbre déposer ses sacs, regardant autour de lui à chaque voyage pour éviter qu'on ne le surprenne, puis recouvrit le tout de branches mortes.

À présent, il pouvait commencer à vivre comme il l'avait toujours rêvé ! Pour devenir un vrai seigneur, respectable et respecté, un château lui était d'abord nécessaire. Il parcourut à dos de mule, en long et en large, tout le Périgord. Il descendit dans les vallées les plus sauvages, monta sur les éperons rocheux les plus escarpés à la recherche du site idéal où il ferait bâtir une vraie forteresse.

Enfin, il le trouva. Roc-en-Adèle serait son domaine, et ce fut là que bientôt trente tailleurs de pierre et vingt charpentiers vinrent édifier la demeure la plus sombre, la plus étrange du pays d'Oc. Ils commencèrent par des centaines et des centaines de mètres de souterrains en labyrinthe, où deux d'entre eux se perdirent un jour, puis bâtirent des murs si épais qu'aucun bruit venant de l'extérieur ne pouvait troubler le silence des immenses salles. Ils terminèrent par quatre grandes tours aux créneaux menaçants.

Au bout de dix ans – un exploit quand on songe aux travaux entrepris – l'énorme château était achevé. On était à l'entrée de l'hiver. Par une nuit noire comme l'encre, Beauvilain transporta son trésor dans une carriole fabriquée par lui-même et tirée par deux chevaux achetés un an auparavant pour n'éveiller aucun soupçon. Il descendit tous les sacs jusqu'à l'endroit le plus inaccessible, à l'extrémité des souterrains, puis il referma l'énorme porte aux trois verrous massifs. Sa fortune était à l'abri !

Beauvilain voulut alors commencer à vivre comme il l'avait rêvé jadis. Il invita tous les princes, tous les barons, tous les jongleurs et danseurs du Périgord pour des fêtes qu'il voulait superbes, inégalables dans leur faste. Hélas ! Personne n'y venait et chaque invité trouvait un bon prétexte pour ne jamais passer la porte de Roc-en-Adèle. Pour les uns, c'était trop loin. Pour d'autres, il devait y faire si froid ! Pour les plus nobles, enfin, comment un inconnu qui, dans son nom portait le titre de vilain, pouvait-il se permettre de croire un instant qu'il était de leur rang ?

Les mois coulaient, longs et monotones. Beauvilain n'était pas envié, n'était pas célèbre. Il était loin de cette vie joyeuse et insouciante qu'il croyait à la portée de tous les fortunés. Il se prenait alors à penser à celle qui, tendre et amicale, lui portait chaque jour un fruit différent

pour son déjeuner, celle qu'il traitait pourtant comme un chien galeux. Où était-elle à présent ? Morte comme un soldat d'Omar, dans quelque embuscade ou au milieu de ses enfants, dans un palais lointain, sous un ciel toujours bleu ? Une grande tristesse lui martelait le cœur.

Un seul geste lui procurait encore du plaisir : ouvrir chaque soir un des sacs de toile, saisir à pleines mains une dizaine de sequins d'or et les y laisser retomber en écoutant les pièces sonner les unes contre les autres. Un jour de bourrasque, comme il y en a deux ou trois fois l'an en Périgord, alors qu'il était impossible de faire un seul pas au-dehors sans risques d'être jeté à terre, Beauvilain voulut aller compter quelques pièces, pour tromper son ennui. Il descendit les trente-trois marches de pierre menant au souterrain, ouvrit avec peine l'énorme porte, baissa la tête pour pénétrer dans l'étroit couloir et entendit soudain un bruit sourd derrière lui... Poussée sans doute par un puissant courant d'air, la porte s'était refermée. Impossible de l'ouvrir de l'intérieur sans la clef qui était restée dans la serrure, de l'autre côté. Beauvilain était prisonnier... à jamais ! Comme il n'avait plus de famille, pas d'amis et qu'il venait de congédier la veille son unique servante, personne ne s'inquiéta du sort de l'ancien bûcheron.

Douze siècles plus tard, en faisant sauter à la dynamite un piton rocheux pour continuer l'autoroute menant de Paris à Bordeaux, on saura peut-être ce qu'il est advenu de Beauvilain, seigneur de Roc-en-Adèle, qui par malheur vendit un jour sa fille Aude au chef des Sarrasins.

Le pou de Turlendu



DANS un pauvre village de Lozère, au-dessus de Mende, au cœur du Gévaudan, ce plateau en pierre granitique sur lequel rôdait la Bête vers 1765, vivait un certain Turlendu. Ce village était sans doute le plus pauvre village à cent lieues à la ronde ! Et si les autres habitants possédaient qui une vache, qui un mouton, qui un poulet, Turlendu, lui, n'avait qu'un pou. Oui ! vous m'avez bien lu : un pou. Ce pou, sans ailes et grand amateur de sang, comme tous les poux, il l'avait attrapé très jeune, à l'école, et depuis s'était plu à le garder et à l'élever.

Un jour, Turlendu fut convoqué à la préfecture pour déclarer son élevage insolite et, le temps de son absence, il lui fallut mettre en garde son pou. À pied, en comptant l'aller, les formalités et le retour, cela ferait quatre grandes journées. Il se rendit chez son plus proche voisin et lui demanda s'il pouvait prendre soin de cet animal encombrant :

— Hé ! Ramounet, peux-tu te charger de mon pou, le temps que j'aille à Mende et que je revienne ?

Ramounet était l'homme le plus serviable de la terre et, de plus, le meilleur ami de Turlendu. Comment aurait-il pu lui refuser un tel service ?

— Laisse-le donc sur la table et pars tranquille ! répondit-il à Turlendu sans même détourner les yeux, continuant à trier les cèpes qu'il venait de ramasser dans le bois voisin.

Turlendu remplit dix imprimés et signa d'une croix vingt déclarations avant de pouvoir reprendre le chemin de son village. Sans même se reposer quelques instants dans son pauvre logis, il frappa chez Ramounet :

— Ohé ! Ramounet, c'est moi, Turlendu. Je viens chercher mon pou. La porte de la maison était à demi ouverte et Turlendu la poussa du pied. Appuyé sur la table, la tête entre les mains, son voisin pleurait à chaudes larmes.

— Diable ! qu'as-tu ? s'écria Turlendu, affolé. Serait-il arrivé malheur à mon pou ?

Ramounet hocha la tête d'un air penaud et tenta de s'expliquer, des sanglots dans la voix :

— La poule est montée sur la chaise... sur la table... Le pou a pris peur... Il est tombé et la poule l'a mangé !

Turlendu entra dans une colère terrible. Ramounet était son ami, mais quand même ! La disparition de son pou était une catastrophe ! Et lui qui venait de la préfecture pour régulariser son élevage ! Il cria et tempêta :

— Tant je me plaindrai, tant je m'égosillerais qu'à la fin, cette poule j'aurai.

Ramounet était un faible et, devant la colère de son ami, il préféra céder. Tant pis pour la poule !

— Écoute, Turlendu ! s'exclama-t-il en se levant de table et en séchant ses pleurs du revers de la main. Je te prie de ne pas te plaindre et de ne pas t'égosiller. Cette poule, tu la prends, elle est à toi, et tu t'en vas...

Turlendu ne se fit pas répéter deux fois les termes de cet étrange marché. Une poule contre un pou, c'était bien la première fois de sa vie qu'il faisait une telle affaire. Mais, pour la préfecture, il fallait tout recommencer ! Qu'à cela ne tienne ! Les amis ne manquaient pas et un second voyage en ville n'était pas pour lui déplaire. Il alla donc chez Antoine, un bourreau de travail, qui vivait au milieu de ses cochons et mangeait d'ailleurs la même pitance qu'eux. Il le trouva au coin du feu, fabriquant une jolie brosse avec les poils d'un sanglier tué récemment lors d'une battue.

— Alors ! s'écria Antoine sur un ton jovial. Comment va ta poule ? (Les nouvelles vont vite dans les villages, et par miracle Antoine savait déjà la mésaventure survenue au pou de Turlendu !)

— C'est d'elle justement que je suis venu te parler, répondit notre malin. Il faut que j'aille à Mende pour les nouveaux papiers et j'aurais besoin que tu me la prennes en pension.

— C'est entendu ! répondit Antoine, coupant court à d'autres explications. En partant, tu peux la laisser au poulailler.

Turlendu prit la route de Mende d'un bon pas, songeant déjà aux douze imprimés qu'il aurait à remplir et aux vingt-deux déclarations qu'il aurait à signer d'une croix. L'habitude venant, il s'acquitta de cette tâche avec beaucoup de sérieux et gagna une demi-journée sur son voyage précédent.

Revenu au village, sa première visite fut pour sa poule. Stupeur ! Elle n'était plus dans le poulailler d'Antoine. Peut-être l'avait-il rentrée dans sa cuisine pour la préserver des visites nocturnes du renard ? Hélas ! Dans la cuisine, il trouva un Antoine éploré, regardant fixement un tas de plumes rassemblées devant lui.

— Qu'est-il encore arrivé ? s'exclama Turlendu, aussi rouge de colère qu'une pomme d'api. Ne va pas me dire que, de ma poule, il ne reste que ces quelques plumes ?

Antoine leva les bras en signe d'impuissance et soupira comme un bœuf au labour :

— Pauvre poule ! parvint-il à murmurer, elle est sortie du poulailler par un trou minuscule dans le grillage et elle a filé tout droit vers l'étable à cochons. Ils l'ont dévorée avant qu'elle ait pu faire ouf !

Les yeux de Turlendu semblèrent lancer des flammes. Il heurta du poing le bahut en noyer et gronda :

— Tant je me plaindrai, tant je m'égosillerais qu'à la fin, ce cochon j'aurai.

Antoine était un bon bougre d'homme et, pour lui, le travail était sacré. Il avait mal gardé la poule qu'on lui avait confiée, alors il devait payer. Rien de plus normal !

— Écoute, Turlendu ! proposa Antoine en prenant un balai pour pousser dans un coin de la cuisine le tas de plumes qui venait de servir de pièce à conviction. Je te demande de ne pas te plaindre et surtout de ne pas t'égosiller ainsi ! Ce cochon qui est devant la porte, tu le prends, il est à toi !

— Ce sera mieux ainsi ! s'exclama Turlendu en prenant aussitôt le chemin de la porte. Le cochon grogna par deux fois lorsque son nouveau maître l'emporta sous le bras, mais ce fut bien là sa seule résistance !

Tout était à refaire... Pour les fonctionnaires de la préfecture, un élevage de cochons n'est ni un élevage de poules ni à plus forte raison un élevage de poux. Les formulaires sont différents et les règles d'hygiène itou. Turlendu devait repartir pour Mende qu'il le veuille ou non ! Son cochon tenu en laisse, comme une truie à la saison des truffes, il partit à la recherche d'un nouveau gardien. Edmée devrait faire l'affaire, songea-t-il en passant devant une ferme voisine de l'église. Elle a la plus belle étable, claire et vaste, et élève d'autres porcins. Elle ne pourrait qu'accepter ! Et, en effet, la vieille Edmée, une bien brave femme, vaillante et généreuse depuis la mort de son mari ne se fit guère prier :

— Pars tranquille, Turlendu, ton cochon sera soigné comme une de mes bêtes. Laisse-le en passant à l'étable et quand tu seras de retour, il aura doublé de volume !

Turlendu ne se fit pas prier et, moins d'une heure plus tard, il était

en route pour Mende. Pour son cochon, il fallut quatorze imprimés et vingt-quatre déclarations sur l'honneur, mais, en habitué, on le fit passer tout de suite au guichet et il gagna ainsi près de trois heures sur son voyage précédent. Les derniers kilomètres avant le panneau annonçant l'entrée du village, il les fit en courant tant il voulait revoir au plus vite son nouveau trésor. Edmée était sur le pas de la porte, le fichu en désordre, la gamelle contenant la pitance des cochons renversée sur le sol, à ses pieds, de désespoir sans doute !

— Eh ! te voilà, mon pauvre, lança-t-elle à Turlendu en le voyant accourir. Sais-tu ce qu'il vient d'arriver à l'instant à ton cochon ? Noiraude, ma seule vache, lui a donné un grand coup de sabot car il s'approchait trop près de son veau. Il en est mort sur le coup ! Je venais lui apporter sa soupe quand je l'ai trouvé, les quatre pattes en l'air. Je suis désolée pour toi, mon pauvre Turlendu !

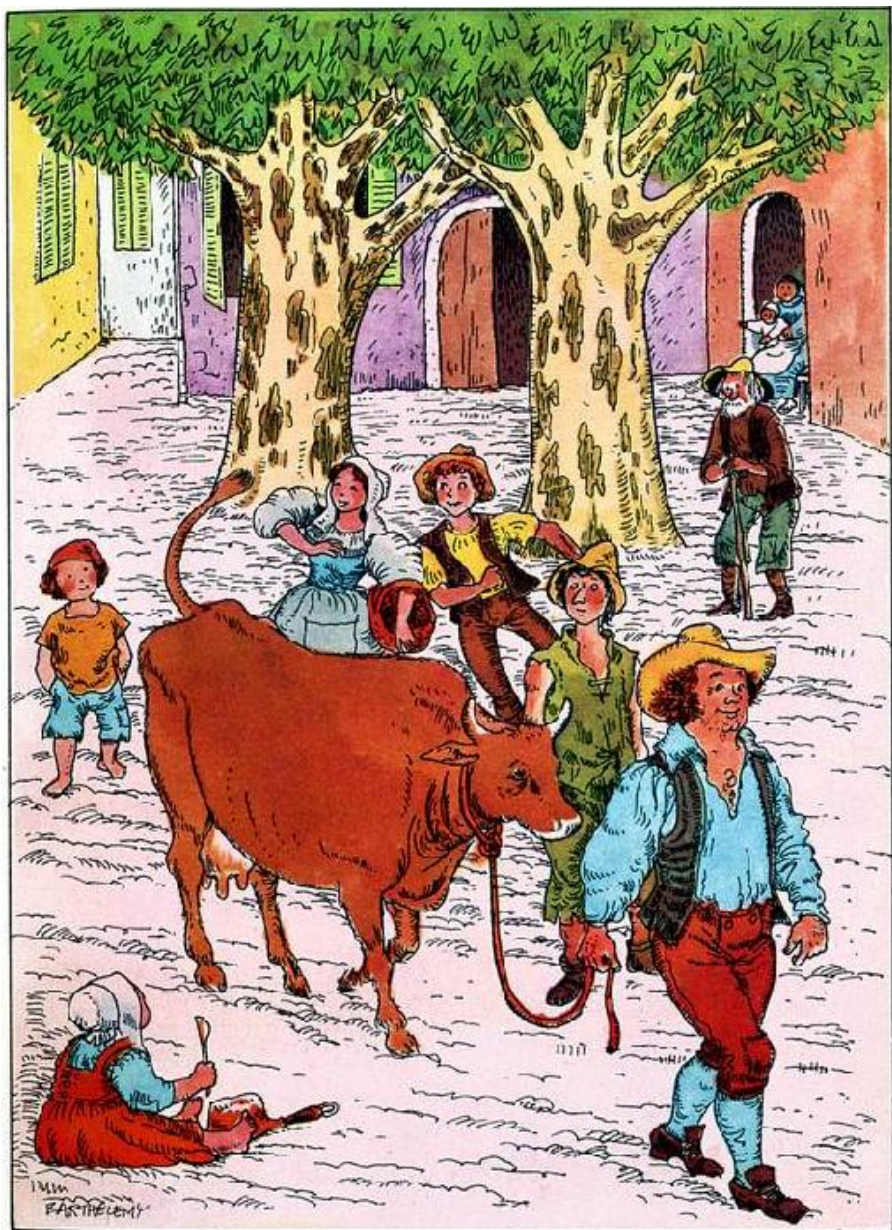
— Comment, désolée ? Mais ça ne se passera pas ainsi ! s'écria Turlendu en brandissant sa canne au-dessus de la tête de la pauvre femme. Je veux un dédommagement d'importance et, ajouta-t-il, tant je me plaindrai, tant je m'égosillerais qu'à la fin, cette vache j'aurai !

— Mais tu veux me ruiner ! répliqua Edmée, stupéfaite par l'aplomb de Turlendu.

— Il n'y a pas de mais ! coupa ce dernier. J'ai des amis très influents à la préfecture et si tu dis non, je te fais un procès.

Impressionnée par les propos de Turlendu et par son air de conquérant, Edmée se résigna :

— C'est bon ! Prends la vache puisque tu la veux, mais tu as bien changé depuis que je te donnais le sein. Tu es devenu un fameux fripon et je refuserais d'être ta nourrice aujourd'hui. Méfie-toi qu'un jour le Bon Dieu ne te rende la monnaie de ta pièce.



Turlendu parade sur la place du village...

Turlendu n'écoutait déjà plus. Il avait détaché la vache de l'étable, lui avait passé un licou et s'en était allé parader sur la place du village avec sa nouvelle compagne. On lui posa bien quelques questions, mais tous le considéraient à présent avec respect. N'était-il pas l'un des deux seuls à posséder une vache ? Quand se posa à nouveau la question du gardiennage pour aller remplir les nouveaux formulaires à la préfecture, il se trouva même cinq habitants pour proposer leurs services. Turlendu fit preuve de la plus extrême prudence. Il choisit le plus sage des prétendants à la fonction, mais, surtout, le seul qui ne possédait pas d'animal afin qu'il n'y ait plus de mauvaise surprise au retour de Mende. Gabriel – c'était le nom de l'heureux élu – n'avait qu'une fille, une charmante adolescente blonde et bouclée qui répondait au prénom d'Alice. Il n'y avait donc aucun risque prévisible.

À la préfecture de Mende, le cas de M. Turlendu avait été soumis au préfet en personne. Un tel éleveur, en Lozère, qui avait commencé deux mois auparavant avec un pou, un seul, et se trouvait à présent propriétaire d'une belle vache donnant douze litres de lait par jour, cela méritait attention. On chuchotait dans les couloirs qu'un dossier circulait même pour une éventuelle médaille du mérite agricole ! Un dossier rouge avec sur la couverture de carton une étiquette bleue à son nom... Les dix-sept imprimés et vingt-huit déclarations sur l'honneur furent tapés à la machine par une secrétaire et au bout d'une demi-journée de marche, poussé par le vent de la gloire, Turlendu apercevait déjà son village, se découpant dans le lointain sur un beau soleil couchant.

On n'est jamais à l'abri du mauvais sort même en prenant les plus grandes précautions. Turlendu avait cru tout faire pour le mieux, mais il avait compté sans l'étourderie de la belle Alice. N'avait-elle pas mené la vache à l'abreuvoir après le manger et non avant ? La pauvre bête avait gonflé, gonflé, et finalement était morte d'indigestion.

— C'en est assez à la fin ! s'écria-t-il, injuriant même ce pauvre Gabriel. On me gâche mon travail ! On me supprime mes revenus. Tant je me plaindrai, tant je m'égosillerais qu'à la fin, la petite Alice j'emploierai.

Devant une telle bétise et une telle colère, le père Gabriel dut se résoudre à se séparer de sa fille. Turlendu était à présent une sorte de seigneur dans le village et il était imprudent d'aller contre sa volonté. Restait cependant à accomplir la démarche habituelle : le voyage à la préfecture pour l'inscription sur les registres du travail de l'employée. Une jeune fille à la maison, pour tous les travaux ménagers, ça ne se paye peut-être pas beaucoup, mais ça se signale aux autorités... et ça mérite vingt imprimés et trente déclarations sur l'honneur ! De retour chez lui, Turlendu demanda à la petite Alice d'entrer dans un sac,

ferma celui-ci d'une bonne grosse ficelle, le chargea sur son dos et s'en alla trouver Edmond, un vieux solitaire qui passait son temps à lire des almanachs et restait dehors toute la nuit pour compter les étoiles.

— Eh ! l'Edmond... c'est moi, Turlendu. Ne pourrais-tu me rendre un service ?

— Bien évidemment, répondit Edmond sans même lever les yeux d'un vieux cahier aux pages rongées par les rats. Je préfère aider les riches parce qu'un jour ils seront pauvres, plutôt que les pauvres car un jour ils risquent d'être riches !

Turlendu ne comprit pas très bien la remarque d'Edmond qui avait l'habitude de lancer des phrases sibyllines dont lui seul connaissait le sens. Il posa son sac au milieu de la pièce et prit la route de Mende, tout heureux de son stratagème. Alice était dans un sac et Edmond ne pouvait le savoir donc, logiquement, il était exclu qu'un malheur puisse arriver à la jeune fille !

À la préfecture, le directeur de cabinet reçut Turlendu et le félicita pour sa promotion sociale. Il lui glissa à l'oreille qu'il serait un excellent candidat pour les prochaines élections municipales et Turlendu, sans donner une réponse affirmative, laissa entendre que oui... peut-être-si on le lui demandait... bref il serait certainement candidat !

Une voiture à cocarde tricolore et un chauffeur à casquette lui furent aussitôt délégués, et c'est dans cet équipage digne de son rang qu'il s'en revint au village. Quel étonnement sur son passage pour tous les Gabalitains(11) ! Turlendu était au comble du bonheur. Sitôt arrivé, il se rendit pourtant chez Edmond avec un léger serrement au cœur. Et si Alice avait disparu ? Non ! Son sac était bien au milieu de la grande pièce, tel qu'il l'avait laissé.

— Rien à signaler ? demanda-t-il au vieux solitaire, d'un ton protecteur, sans même lui souhaiter le bonjour. Tout s'est bien passé ?

— Rien n'a bougé, tout est parfait ! répliqua Edmond, toujours plongé dans ses livres et ses cahiers. Tiens ! ajouta-t-il en souriant, j'ai trouvé ça pour toi, dans les pages roses du dictionnaire : *Homo homini lupus*(12)... c'est du latin !

Turlendu n'écoula même pas la traduction de la maxime. Il avait déjà mis le sac sur son dos et pris la direction de la porte. Mais un homme de sa condition se devait de ne plus porter de tels fardeaux ! Au premier coin de rue, Turlendu posa le sac à terre et dit à la jeune Alice à travers la toile :

— Marche donc, à présent ! Je suis fatigué de te porter.

Il coupa la corde tenant le sac fermé avec son couteau et, oh ! surprise ! un énorme loup noir et furieux lui sauta au visage et lui emporta le nez !

Edmond, le philosophe, avait voulu jouer un bon tour à notre

vaniteux. Il avait échangé la malheureuse Alice contre un loup capturé le matin même par un berger, un de ces grands loups du Gévaudan qui avait eu le malheur de se blesser une patte dans un piège. Mais la bête avait repris des forces dans ce sac et courait vers les bois comme si elle n'avait jamais rien eu...

Vous souhaitez savoir sans doute ce qu'il advint de ce benêt de Turlendu ? Eh bien, depuis, il se promène dans le village et arrête tous les passants en répétant le même couplet :

*D'un petit pou à une petite poule
d'une petite poule à un petit porc
d'un petit porc à une vache
d'une vache à une jeune fille
d'une jeune fille à un gros loup
qui m'a emporté le nez...*

On ne l'écoute même plus, le malheureux ! Et dire qu'il était l'ami de tous quand il avait son pou et son nez !



Au pays des coujous



'IL vous arrive un jour d'être bousculé d'un coup d'épaule, dans une rue piétonne et fleurie de Brive-la-Gaillarde, ne vous retournez surtout pas en apostrophant l'auteur de cette maladresse d'un *Coujou* ! sonore et vengeur.

Il pourrait vous arriver les pires ennuis et il ne faudrait alors vous en prendre qu'à vous-même.

Quelques mots d'explication s'imposent, je le concède.

Coujou, tel est le diminutif du terme limousin *couje* et une *couje*, en français de l'Île-de-France (celui que nous, Occitans, avons été un jour contraints de parler et d'écrire), c'est une courge ou une citrouille, à votre choix... Voilà, avouez-le, un légume assez méprisable pour les non-initiés ! Son gros ventre rond, jaune ou vert, son air embarrassé et inutile n'incitent guère à l'indulgence.

Si j'ose, en dépit de ces réserves esthétiques, vous parler de la courge ou *coujou*, c'est que dans tout le nord de l'Occitanie, elle est le sobriquet désignant les habitants de Brive. Ah ! vous pouvez me croire. Limougeauds, Périgourdins et Quercynois s'en donnent à cœur joie d'appeler leurs voisins de la cité gaillarde des *coujous*... Quant aux ennemis de toujours, les Tullistes, qui résident à une trentaine de kilomètres, vers l'Auvergne, et cent mètres plus haut – quel privilège ! – ils renchérissent et assurent que ceux qui naissent dans la plaine de Brives⁽¹³⁾, sur ce sol de grès argileux, ont l'esprit lourd et, dans les veines, du jus de citrouille !

Les Brivistes ont l'habitude de cette injure. Selon leur humeur, ils haussent les épaules de mépris ou ils répliquent, vifs comme l'éclair, avec force gestes et paroles !

En fait, les rieurs sont seulement ignorants, comme souvent. La cité

est fière de sa courge et personne, en dehors de ses habitants, n'en sait rien. Le croiriez-vous ? Les édiles ont longtemps hésité : ne fallait-il pas rajouter, pour lui rendre justice, un exemplaire de ce légume au blason de la ville, sous la couronne baronniale, au milieu des gerbes d'or ? Aucun élu, hélas, n'a su prendre un jour la décision ! Cela aurait coupé pourtant bien des mauvaises langues.

Il est temps de vous mettre, vous aussi, dans le secret et de vous conter comment la courge est devenue le saint patron de Brives-la-Gaillarde.

Tout a commencé au XII^e siècle, en l'an 1183 exactement. Les Plantagenêts étaient alors les maîtres du Limousin. Henri Court Mantel, le fils rebelle du roi d'Angleterre Henri II et le propre frère de Richard Cœur de Lion, voulait s'emparer de la ville de Brives pour contrer les projets de son père. Il chargea le vicomte de Turenne, son allié, de cette tâche difficile. On était au mois de mars et les pluies, nombreuses et abondantes, avaient gonflé la Corrèze, rivière qui ceinturait alors la cité. La vallée était transformée en un lac d'eau boueuse et pour accéder aux murs de la ville, il était moins dangereux de s'aventurer en barque qu'à cheval.

Avant de lancer leur première attaque, les Turennois durent attendre plus de deux semaines. La lassitude gagna les rangs des assiégeants comme des assiégés. Rien n'est plus démoralisant en effet que de s'observer ainsi, à distance, sans rien entreprendre.

Lorsque le beau temps revint enfin sur le Bas-Limousin, les Brivois se dirent que leur dernière heure était venue. Supérieurs en armes et en nombre, il suffisait aux hommes du vicomte de monter à l'assaut en rangs serrés pour emporter la place. Pourtant, mal préparée, freinée par de larges flaques qui subsistaient encore et par le sol glissant, la première attaque échoua. Les Brivois, qui s'étaient résignés, reprirent alors courage. Il ne s'agissait pas pour eux de lutter par la force, mais la ruse les sauverait peut-être s'ils parvenaient à mettre au point un stratagème pouvant décourager pour de bon de si maladroits assaillants.

Dans les potagers de la ville que l'on appelait alors des horts, dans les fossés, sous les fortifications, là où les eaux souillées se déversaient et donnaient à la terre une fertilité inhabituelle, sur l'île de Guierle, en eaux basses, les courges poussaient en abondance.

Un des consuls de la ville, alors qu'il méditait gravement, à la veillée, sur les moyens de repousser l'ennemi, contemplant la flamme vacillante de son chalel(14) en terre, se leva soudain de son siège comme s'il venait d'être frappé par une révélation :

« Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ! » s'écria-t-il, au grand émoi de sa femme, croyant que la faim le rendait fou après tant de jours de jeûne.

« Cette lampe, elle éclaire grâce à l'huile obtenue avec des graines de courge broyées ! continua-t-il, les yeux brillants d'excitation. Voilà de quoi nous sauver ! »

Il courut aussitôt réveiller les autres consuls et un conseil de guerre se tint jusqu'à l'aube, dans le plus grand secret. Dresser un tel plan n'était pas chose aisée et la moindre indiscretion pouvait tout faire échouer.

Dans la journée, une animation inaccoutumée gagna les ruelles tortueuses de la cité. Les habitants semblaient de sortie, comme les jours de foire ou au cœur de l'été. Sur la place de la cathédrale, les hommes valides empilaient les citrouilles que femmes et enfants leur apportaient sans arrêt depuis le matin. Des audacieux parvinrent même à récupérer, sous une volée de flèches ennemies, les légumes qui avaient poussé dans les fossés ! Une gigantesque meule, actionnée par trois gaillards aux muscles d'acier, broyait sans répit les courges jetées dans sa cuve en faisant un bruit monotone de crécelle. Par un bec d'étain, des litres et des litres d'une huile jaunâtre et épaisse se déversaient dans des jarres ventrues qu'on ne cessait de remplacer tant le débit était rapide. Un membre de chaque famille venait ensuite remplir à ces jarres de petites cruches en terre. Tous exécutaient scrupuleusement les consignes des consuls, mais le mystère restait entier. On en saurait davantage au coucher du soleil, « ils » l'avaient promis !

Dans le camp des Turennois, seigneurs et capitaines, les traits tirés, conscients de la gravité de leur premier échec, préparaient une nouvelle attaque qui se devait d'être victorieuse. Le soir venu, les guetteurs de la troupe d'Henri Court Mantel prirent leur tour de ronde. Le froid était vif, les chouettes poussaient leurs appels lugubres et, sur l'horizon chargé de nuages noirs et lourds de pluie, les contours de la ville se découpaient en ombres massives. Brives semblait déjà dormir.

Soudain, aux quatre coins des fortifications, des lueurs fugitives scintillèrent. Ce furent ensuite cent lumières puis mille qui s'allumèrent comme autant de brasiers naissants. Des clameurs parvenaient même jusqu'aux tentes des assiégés. Que pouvaient donc faire à pareille heure ces diables de Brivois et pourquoi étaient-ils si joyeux ? se demandèrent guetteurs et soldats. Ne sont-ils donc plus affamés, apeurés comme ils l'étaient hier encore ? Le capitaine des gardes n'hésita plus : il fallait informer le vicomte en personne de ces incroyables réjouissances.

— Envoyez un messenger à la porte nord et tenez-moi au courant de ce qui se prépare ! lui ordonna le seigneur de Turenne. Pourquoi nos ennemis chantent-ils victoire aussi vite ? ajouta-t-il, pensif et visiblement agacé par cet incident. Interrogés, ses alliés anglais qu'il

recevait à dîner sous sa tente n'avancèrent aucune réponse.

Moins d'une heure plus tard, l'informateur était de retour.

— Parle vite, s'écria le vicomte en voyant l'air dépité de son garde. T'auraient-ils donc jeté un sort que tu restes ainsi, les yeux baissés, penaud et muet ?

— Non ! non, Messire, balbutia le pauvre messenger, encore mal remis de sa folle course nocturne... Mais... mais... vous ne devinerez jamais ce qu'ils font alors qu'ils devraient être déjà à demi morts de faim...

— Eh bien ! Je t'écoute, coupa son maître, contenant avec peine sa colère...

— C'est inouï ! continua le soldat. Ils fêtent leurs saints car ils trouvent le siège un peu long et commencent à s'ennuyer. Ils chanteront et danseront tous les soirs, pour se distraire. Ils me l'ont assuré !

Le châtelain de Turenne fronça les sourcils de surprise et assena un coup de poing sonore sur l'immense table d'hôte.

— Comment cela ? s'exclama-t-il, se dressant de son siège, le visage congestionné de fureur. Une fête après tant de jours de crainte, de pluie et de froid ? Leurs réserves seraient-elles inépuisables ?

Le messenger fit un geste d'impuissance. Il ne savait rien de plus. Le vicomte hocha la tête et marmonna deux ou trois jurons pour lui-même, puis il prit sa décision, aussi brusque qu'inattendue :

— Puisque c'est ainsi, inutile de prendre racine dans cette vallée aussi glaciale que l'enfer est brûlant ! Dès demain, nous aurons regagné nos terres de Turenne... Ces Brivois sont des sorciers et nous ne sommes pas de taille !

La parole du prince, aussi coléreux que crédule, fut tenue. Dès le lendemain, tentes, étendards, machines de guerre n'étaient plus pour les assiégés que mirages et cauchemars. L'horizon avait repris ses teintes vertes et tendres. Prés et peupliers ondoyaient doucement, agités par une brise légère.

La cité était libre, à nouveau. Brives venait d'être sauvée de l'affront et du pillage par l'huile de courge ! Les graines avaient accompli un miracle. Avec l'huile, recueillie dans les cruches en terre, chaque famille avait allumé des lampions et, un de ceux-ci dans chaque main, femmes, enfants et vieillards s'étaient promenés dans les rues en criant et riant alors que la faim tenaillait les ventres.

Il y avait une chance sur cent pour que les alliés d'Henri Court Mantel se laissent prendre à ce piège ! Les Brivois avaient fait confiance à leurs consuls et ils étaient vainqueurs faute de combattants adverses !

Voilà comment se forge une légende et comment, de Brivois on devient *coujou*.

Rassurez-vous : depuis 1183, la courge en a fait bien d'autres ! Dès l'été 1500, elle reprendra du service et volera au secours de ses compatriotes, sous sa forme originelle de légume, cette fois.

Les deux rivaux de toujours, Malemort et Turenne s'étaient ligués pour tenter une attaque surprise de la ville par la porte secondaire du Salan. C'était là le secteur le plus fragile des fortifications et en cette saison le fossé était pratiquement à sec.

Les assaillants étaient parvenus jusqu'au pied des remparts sans éveiller l'inquiétude des guetteurs. Habillés comme des pèlerins en marche vers Roc-Amadour et comme de paisibles travailleurs se rendant aux champs, ils rejetèrent soudain leurs vêtements d'emprunt, amenèrent des échelles et un bélier cachés pendant la nuit sous des buissons voisins et se lancèrent avec rage à l'assaut des remparts de la ville.

Appelée en hâte, la milice, composée de bourgeois de la cité, réussit tant bien que mal à contenir la première vague d'attaquants grâce à deux ou trois volées de flèches et de lances bien ajustées. Le second assaut se préparait déjà et s'annonçait plus sérieux. Le tocsin sonnait, jetant l'émoi parmi les habitants qui vaquaient à leurs différentes besognes. Des créneaux de la porte du Salan, des soldats réclamaient renforts et munitions. Un consul (encore un !) s'écria soudain, toujours aussi bien inspiré que son collègue de l'an de grâce 1183 :

— Les courges ! Les courges ! Ce sont là de fameux projectiles. Qu'on rassemble toute la dernière récolte au plus vite !

Ladite récolte avait été particulièrement abondante. En quelques minutes elle fut pourtant réunie sur les remparts, hissée à la force du poignet par des dizaines de volontaires.

Dès que les premiers soldats ennemis mirent à nouveau le pied sur les échelles et se lancèrent, bélier à l'appui, contre la porte du Salan, l'arme secrète favorite des Brivois entra en action. Lancées avec dextérité par les défenseurs, citrouilles et courges tombèrent en avalanche sur les audacieux assiégeants. Les légumes les plus mûrs étaient soigneusement choisis et jetés les premiers. Comme des poires tombant de l'arbre l'automne venu, ils éclataient sur les crânes des Turennois grim pant aux échelles. Le jus des citrouilles inondait le visage et les épaules des plus téméraires qui perdaient alors pied ou même s'étouffaient en avalant des graines. Dévalant de leur perchoir, ils entraînaient leurs suivants et tous se retrouvaient au sol, bras et jambes brisés. Les archers et les porteurs du bélier recevaient pour leur part les plus gros projectiles qui, ayant pris de la vitesse, assommaient à coup sûr ceux qui ne pouvaient se garer à temps. La cause fut vite entendue ! Les assaillants, trempés jusqu'aux os ou meurtris, se replièrent en désordre, surpris d'une telle résistance.

Pendant trente ans, les Brivois purent vivre tranquilles. Aucun de leurs voisins ne tenta la moindre incursion sur leurs terres. Cette cuisante leçon de courges avait porté ses... fruits à cent lieues à la ronde.

Une dernière fois, le légume providentiel intervint dans la vie publique pour rétablir l'ordre et la sérénité. Ce fut pendant la Terreur, en 1793.

Sur le pont Cardinal, afin de repousser les représentants du Comité de Salut public qui, venus de Tulle, voulaient également procéder dans Brives à quelques exécutions capitales, les femmes de la ville se présentèrent en bon ordre, les bras chargés de centaines de courges. Un seul lancer suffit ! Le pont fut dégagé comme sur un coup de baguette magique, et les représentants du tribunal révolutionnaire prirent leurs jambes à leur cou, renonçant à leurs funestes projets et soucieux de préserver leur vie, eux qui la supprimaient aux autres avec tant de légèreté.

Pour ces services rendus gracieusement, une stèle ou même un monument était la moindre des récompenses. Des généraux s'en sont vu ériger à leur gloire pour moins que cela !

Eh bien, ce monument, je vous le jure, il exista ! Du début du XVI^e siècle jusqu'en 1840. Il fut même le signe de reconnaissance de la cité pour les voyageurs qui descendaient la côte du Fadat ou celle de Chèvreucujols et les oiseaux migrateurs en partance pour les pays chauds !

La flèche gothique de la collégiale risquait de s'effondrer. On préféra la démolir et il fallut reconstruire un abri pour les cloches de l'église Saint-Martin. L'architecte eut alors un éclair de génie. Il fit édifier un dôme à quatre pans qui, irrésistiblement, évoquait pour tous, initiés ou non, la forme d'une courge. Pour qu'il n'y ait plus aucun doute possible quant au symbole représenté, les moines de la collégiale firent peindre l'édifice en jaune vif ! Reconnaissable à sa courge, la cité était aussi tout entière sous la protection du clocher-légume. Lorsque pluies et vent vinrent à bout du dôme, quatre cents ans plus tard, le 12 septembre 1840, les Brivois restèrent trois jours et trois nuits enfermés chez eux, s'attendant à la fin du monde car un tel présage n'augurait rien de bon. Mais ce n'était qu'une fausse alerte, puisque nous sommes encore là pour vous conter cet épisode.

Les poètes locaux, vous l'imaginez aisément, ne pouvaient laisser passer une pareille chance. Ils se lancèrent dans des odes, épîtres, épodes, quatrains, couplets du meilleur effet. Mais c'est à un historien – un champion du discours de banquet – qu'il revient en droit de faire le panégyrique du légume. Écoutez plutôt Louis de Nussac :

« Oui, proclamons-le bien haut : la courge est la reine de Brives. Notre terroir plantureux en produit à merveille. Qu'ils sont menus et

tristes, les autres feuillages, à côté du sien ! Sa feuille large, abondante, vivace, d'un vert d'espérance, s'étend avec l'ampleur et la sérénité d'un manteau royal. De nos plantes utiles, sa fleur, un calice d'or, est la plus belle, la plus grande, la plus fière. Elle se montre toute martiale : mi-close, émergeant d'un gros bouton luisant, c'est la glorieuse grenade de nos soldats ! Son fruit corpulent et majestueux respire cependant la prospérité pacifique : il a le riche embonpoint, la réjouissante mine d'un bon vivant content de lui et des autres. Sa vue fait aimer la vie. Il est l'honneur de ses confrères, fruits ou légumes. Pour lui, les meilleurs rayons du plus chaud soleil épuisent leur richesse. Sa chair, bien mûre, bien dorée, s'offre à la fois abondante et fine ; ah ! son air appétissant, son invite généreuse ! Tout, chez elle, se fait or. Une tranche réduite en crème donnerait de l'appétit à nos mânes en ranimant leurs cendres. Mais les graines ! Le Bon Dieu, nous le croyons, de ses grands bras providentiels, en lança sur le pays une volée par les airs en mode de bénédiction !... »

Voilà une belle leçon de lyrisme, assez unique, ma foi ! Mais, j'y songe seulement à présent ! J'aurais dû vous poser cette question dès le début car des goûts et des couleurs, comme dit le proverbe. Tant pis, faisons-le maintenant : Aimez-vous les courges ?



Le passeur du pas de la Case



INSTALLÉ devant chez lui, à deux mètres seulement de la longue file de voitures des vacanciers s'étirant jusqu'à la sortie des Cabannes en direction de l'Espagne, assis sur le banc de famille repeint en vert jardin dès les premiers jours de juillet, indifférent au bruit et à l'odeur âcre des vapeurs d'essence, le père Autié roulait une cigarette. Ses doigts longs et fins tapotaient et étalaient le tabac brun et sec sorti de la blague de cuir, puis, d'un mouvement précis des pouces et des index, il l'enserrait dans une fine feuille de papier gommé qu'il effleurait d'un rapide coup de langue sur l'un des bords pour assurer un bon collement. Seul, de temps à autre, un bref hochement de tête disait sa colère sourde devant l'invasion de son village ariégeois par des centaines de milliers de citadins dont il ne ferait jamais qu'apercevoir les visages, derrière les vitres de leurs véhicules.

Lorsque Manou, une de mes grand-mères qui avait pour unique passion la greffe des roses, promettait que nous irions nous asseoir sur le banc du père Autié sitôt le dîner achevé, l'impatience me gagnait dès la première cuillerée de soupe. Passé la barrière du chemin de fer qui donnait sur la voie où filait en trombe le rapide Paris-La Tour-de-Carol, le doute me gagnait. Et si le père Autié n'était pas là ce soir ? S'il était parti pour une de ses longues courses dans la montagne, quelque part sur les crêtes entre le Puymaurens et Envalira ? Je me connaissais : si le père Autié n'était pas là, je refuserais d'écouter les autres – ceux de sa famille et les miens – et je me contenterais de compter les voitures de passage jusqu'à ce que mes yeux se ferment de fatigue.

Le père Autié était douanier et, sur trente kilomètres de frontières entre la France, l'Andorre et l'Espagne, il connaissait par leur surnom chaque rocher, retrouvait les enfants perdus des familles d'izards dans les combes les plus étroites, débusquait dans leurs caches les contrebandiers les plus rusés. Ce savoir étrange me fascinait. Pour moi, le père Autié était comme un capitaine de mousquetaires au service du roi, un corsaire plein de fougue sillonnant les mers du Sud. Son domaine à lui, c'était la montagne et ses pirates, les contrebandiers.

Avant de me conter une de ses aventures au cours de laquelle il jouerait à coup sûr un rôle discret, mais déterminant, le père Autié enlevait sa casquette aux couleurs passées. Il se grattait alors consciencieusement le dessus du crâne, puis se lançait dans son monologue avec une tranquille assurance.

Ce soir-là, le père Autié fit tous ces gestes et leva même vers moi ses yeux clairs et ardents dans lesquels je sentis, à ma grande joie, une complicité et beaucoup d'affection :

« Je t'en ai bien trop souvent conté, commença-t-il d'une voix chargée de reproches qu'il s'adressait en fait à lui-même, des histoires de gendarmes et de voleurs. J'ai peur de t'ennuyer à la fin. Les ballots de cigarettes qu'on porte la nuit, sur son dos, en pleine neige, pendant des kilomètres, les chevaux peints en noir qui changent de robe sous l'orage, ce n'est pas pour les garçons de ton âge. Tiens ! Je connais une curieuse histoire qui te plaira, même s'il n'y est guère question des exploits de ces diabolins qui galopent dans la bruyère dès qu'ils nous voient.

C'était par une nuit d'hiver. Le brouillard, glacé, épais comme jamais peut-être, s'était levé très vite. Edmond, un jeune contrebandier d'Auzat, encore mal aguerri, avait décidé, accompagné par trois passeurs plus anciens dans le métier, de livrer en Espagne quatre ballots de cigarettes pesant vingt kilos chacun. Ils devaient sauter de l'autre côté après le viaduc des Bordes, près du pas de la Case. Ils avançaient péniblement, en file indienne pour ne pas se perdre. Puis, Edmond s'était baissé pour rattacher une lanière à ses guêtres. Il mit dix secondes, au plus... mais pfutt ! quand il releva la tête, ses collègues lui avaient déjà faussé compagnie. Il les entendit s'éloigner – ils sont pourtant discrets les bougres quand on leur donne la chasse ! – il n'osa pas les appeler (c'est interdit par le manuel du contrebandier) et il se retrouva seul, perdu dans le froid et dans la nuit. Une première larme coulait déjà au coin de son œil droit, pardi ; mais n'était-il pas un homme à présent ? Alors, reniflant, son ballot sur l'épaule, tâtant du pied le sol devant lui pour éviter de tomber dans une crevasse, Edmond reprit la route, tout droit, se livrant au hasard et au diable.

Au bout de deux heures de marche, alors que les forces commençaient à lui manquer et que le vent se mettait de la partie sans balayer pour autant le rideau de brume, il aperçut une ombre massive sur sa droite. C'était une de ces cabanes que construisent les bergers quand ils passent l'été et l'automne dans les alpages. Celle-là avait presque tout le confort : une cheminée et un stock de belles bûches, une bouteille de vieux marc qui réchauffait le ventre à chaque gorgée et, dans un saloir, un bon morceau de jambon du pays qui avait bien vieilli. Edmond s'installa et bientôt, en regardant les flammes danser dans l'âtre, il se demanda s'il rêvait. Il poussa cependant deux soupirs d'infortune, pour la forme, puis s'enroula dans une couverture de grosse laine qu'il avait trouvée dans un placard, rangée avec soin. Ses yeux venaient de se clore lorsque deux grands coups ébranlèrent la porte qu'il avait pris soin de coincer avec une branche de chêne. De sa voix, qu'il avait encore fluette et dont il essaya vainement de dissimuler les tremblements – la peur, bien sûr ! la peur – il s'écria :

— Qui donc frappe ainsi ? Je n'ouvre à personne !

Un silence s'installa puis un ordre étrange parvint de derrière la porte :

— Ouvre-moi ! Dieu sait si j'ai froid... Mon museau est gelé. Laisse-moi au moins me chauffer le bout des pattes !

— Mais qui es-tu ? s'exclama Edmond, toi qui parles, tu as un museau et des pattes ?

— Ne crains rien ! reprit la même voix caverneuse. Je suis seulement l'ours brun et si tu n'ouvres pas, je vais me transformer en glaçon blanc.

— Me crois-tu si naïf ? bougonna Edmond. Si je te laisse entrer, c'en est fini de moi : tu me mangeras.

L'ours se fit alors suppliant :

— Je te le jure ! Je ne toucherai pas à un seul de tes cheveux. Veux-tu me faire geler sur place à la fin ? ajouta-t-il, un sanglot dans la voix.

Notre jeune passeur eut pitié. Il avait le cœur tendre en dépit de son vilain métier. Il se leva, heurta du pied la branche plantée dans le sol et appuyée contre la porte. Celle-ci s'ouvrit, laissant s'engouffrer dans la cabane un courant d'air glacé qui raviva le feu, et un grand ours brun fit son entrée, saluant et se dandinant sur ses pattes de derrière. Sans mot dire, il s'allongea devant l'âtre et s'endormit aussitôt... Edmond surveillait encore d'un œil méfiant cette imposante masse de poils et de chair qui poussait pourtant de temps à autre de profonds soupirs comme un chérubin endormi, lorsque, de nouveau, on frappa à la porte. Cette fois, les coups étaient moins violents – à l'aide d'un bâton peut-être – mais tout aussi décidés :

— Pan ! Pan ! Pan ! Ouvrez donc... Ouvrez donc...

Certes le jeune homme trembla, mais beaucoup moins que la première fois ! N'avait-il pas un ours à la maison qui pourrait le défendre s'il était attaqué ?

— Qui ose me déranger ainsi ? s'écria-t-il, feignant l'indignation.

Une curieuse voix, haletante et rocailleuse, lui répondit :

— C'est moi ! Le loup... En passant par hasard devant chez vous, j'ai vu un panache de fumée sortant de la cheminée. Alors, j'ai pensé que vous ne me refuseriez pas une petite place au coin du feu. Je grelotte comme un pauvre diable.

— Pas question ! s'exclama Edmond qui d'ailleurs avait plus peur des loups que des ours. Vous seriez capable de me dévorer.

— Mais non ! voyons, protesta la bête. Nous avons bien changé dans la confrérie ! Nous ne mangeons plus les humains. Tout cela n'était que légende pour impressionner les enfants désobéissants ! Si vous me voyiez ! Je tremble comme une feuille, de la gueule aux pattes.

Une longue minute s'écoula. Au-dehors, le vent soufflait toujours aussi fort et le froid devait pincer, mordre, pétrifier peut-être le pauvre animal. Edmond eut pitié. Il ouvrit au loup et celui-ci le remercia d'un clin d'œil avant d'aller s'allonger près de l'ours, prenant grand soin de ne pas réveiller son compagnon d'infortune.

En hôte accueillant, Edmond venait de mettre une énorme bûche dans le foyer lorsqu'un grattement prolongé se fit entendre.

— Mais ils me prennent tous pour un frère hospitalier, grommela le jeune homme, s'approchant du fenestrou pour tenter d'apercevoir le nouvel arrivant.

— Qui est là ? s'écria-t-il, furieux.

— Je suis la pauvre mandrette (le renard) ! murmura une voix pitoyable. J'ai trop couru dans le froid et voudrais me chauffer un peu avant de descendre dans la vallée visiter mes élevages de pintades et de canards.

— C'est bon ! répondit, agacé, notre contrebandier. Nous faisons un peu le même travail. Je ne peux rien te refuser. Mais, sitôt à l'intérieur, ne vas-tu pas me manger ? reprit-il d'une voix ironique.

— Comment le pourrais-je ? soupira la mandrette. Je n'ai même plus la force de claquer des crocs.

Et la mandrette s'en alla rejoindre l'ours et le loup sur le sol battu, devant la cheminée. Edmond compta jusqu'à cinq. Elle était déjà endormie ! Le passeur n'en avait pas fini pourtant avec ses visites ! La porte à peine refermée, le temps de s'accroupir devant les longues flammes jaunes et rouges pour se réchauffer les paumes des mains, et trois petits coups de patte résonnèrent contre la vitre du fenestrou.

— Qui est là, par tous les diables ? jura notre hôtelier d'occasion.

— Je suis le lièvre ! Ouvrez-moi la porte ou je meurs de froid, à l'instant.

— Impossible, car tu me mangerais ! répliqua Edmond qui commençait enfin à prendre la situation avec humour.

— Comment pouvez-vous vous moquer ainsi d'un malheureux ! fit le lièvre, vexé par les railleries du jeune homme. Si j'étais un ours ou un loup, vous verriez !

— Alors, viens les rejoindre. Ils t'attendent auprès du feu, mais pas un bruit, ils se reposent ! chuchota Edmond aux longues oreilles du lièvre, après avoir ouvert le fenestrou.

Et le lièvre s'en vint lui aussi s'asseoir au coin du feu, regarda fixement de ses yeux ronds les flammes qui montaient dans la cheminée en dessinant des arabesques et, fasciné par la lumière et la chaleur, s'endormit presque aussitôt.

De longues minutes passèrent... Dans la modeste cabane de berger, on n'entendait plus que soupirs et ronflements de dormeurs. Plus un visiteur ne se présenta. Seul, Edmond restait éveillé et tournait en rond dans la pièce, se demandant pour quelles bonnes ou mauvaises raisons ces maudits animaux s'étaient donné rendez-vous dans son refuge et ce qu'il ferait d'eux si, au réveil, la faim leur tenaillait le ventre.

Les prévisions d'Edmond se révélèrent exactes. Le premier, le loup grogna, étira ses pattes de devant et lança de sa voix étrange :

— Dieu que j'ai faim ! Où est notre hôte ?

Le jeune homme ne répondit pas, mais trembla dans son coin.

L'ours leva le museau à son tour, souleva péniblement les paupières et gronda :

— Faut-il mourir de faim, ici ? Où est notre hôte ?

Le jeune homme craignit qu'ils ne l'entendent tant ses os tremblaient et tant ses dents claquaient.

Le renard se leva d'un bond, renifla et souhaita une solution rapide à ses crampes d'estomac :

— À manger dans deux minutes ou je fais un malheur ! Où est notre hôte ?

Seul le lièvre ne dit rien, mais n'était-ce pas plus prudent ? Héroïque, Edmond s'avança et prit la parole, prêt à se sacrifier, comme le moussaillon de la chanson :

— Je n'ai rien à vous offrir. Je l'avoue : j'ai mangé le dernier morceau de jambon qui restait ici juste avant votre arrivée. Faites de moi ce qu'il vous plaira.

Ours, loup et renard partirent d'un énorme éclat de rire.

— Mais il n'est pas question de te partager en quatre ! s'exclama le loup d'un ton protecteur. C'est nous qui sommes tes obligés ! Tiens ! Je connais un agneau ravissant, gros et gras, à point. Je cours te le chercher.

— Et moi, dit l'ours, tout aussi bienveillant, j'ai aperçu en venant

par ici un veau superbe, élevé sous la mère. Il est dans une métairie, à moins d'un kilomètre. Attendez-moi, je reviens !

— Il ne manquera à notre festin qu'une paire de poulets dodus ! s'écria le renard. C'est comme si vous les aviez dans votre assiette ! À tout de suite.

Voyant les bonnes dispositions de ses camarades quadrupèdes, le lièvre prit sa part dans la composition du menu :

— Que diriez-vous d'un chou bien pommé, tout beau, tout frais ? Il vaut un détour, je vous l'assure. Ne commencez pas sans moi, promis ?

Ils partirent l'un après l'autre et revinrent tous ensemble moins d'une heure après :

— Brr, fit l'ours, quel froid ! Et il déposa le veau mort au milieu de la pièce et courut se chauffer devant la cheminée.

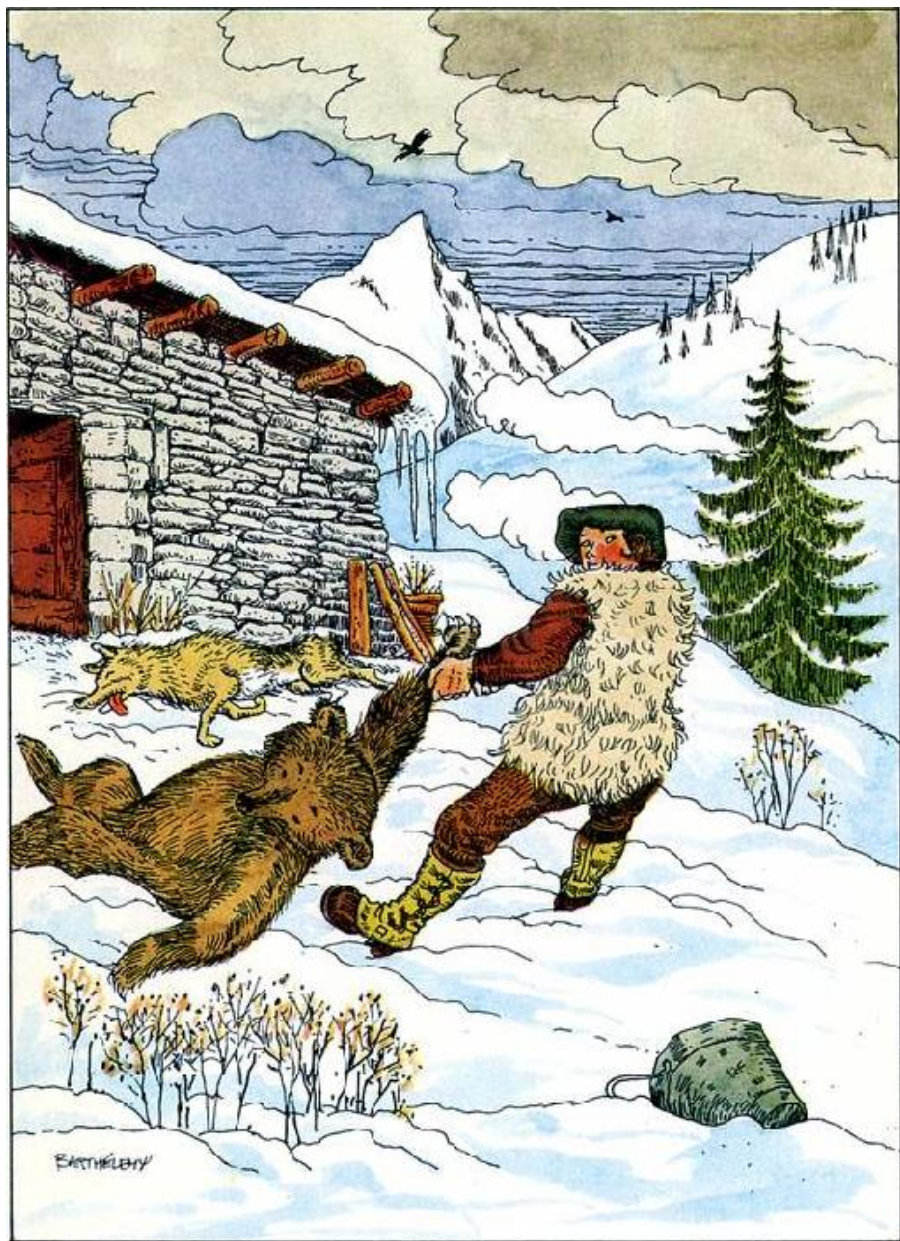
— Brr, brr, fit le loup, quel froid, mes amis ! Il déposa son agneau mort au milieu de la pièce et courut se chauffer.

— Brrr, brrr, fit le renard. C'est un froid de loup ! De la neige pour demain ! Il déposa ses poulets et courut se chauffer.

— Brrrr, brrrr, fit le lièvre. Si ce n'était pour vous, je ne serais pas sorti. Il posa par terre un énorme chou et courut se chauffer.

De dos, se rôtissant les pattes à la bonne chaleur du feu de bois, les quatre animaux formaient une touchante famille. Noé lui-même en aurait été attendri. Edmond, quant à lui, réfléchissait. Il lui fallait profiter de l'occasion ! Maintenant ou jamais. S'il se débarrassait de ses convives, il pourrait vivre jusqu'au printemps sur ses réserves : un veau, un agneau, deux poulets, un lièvre, un chou, du bois. Il abandonnerait son ballot de cigarettes dans la cabane et rentrerait à Auzat en disant qu'il était parti à l'improviste voir un cousin éloigné, du côté de Narbonne. Ses camarades n'oseraient guère lui demander des comptes ; ils l'avaient presque abandonné, pas vrai ? Et, sitôt rentré, plus d'histoires ! Il se ferait douanier car, vraiment, il avait eu trop peur cette fois.

À pas comptés, Edmond s'approcha du tas de bûches rangées près de la porte et saisit à deux mains la plus grosse, la plus rugueuse. Sans faire le plus petit bruit – les animaux ont l'ouïe très fine, tu le sais – il s'avança derrière l'ours et, rapide comme l'éclair, lui assena un violent coup de massue sur la tête. L'ours tomba à terre, évanoui. Profitant de la surprise causée par la chute soudaine du plantigrade, il fit de même avec le loup et celui-ci perdit aussi connaissance. Compère renard, le plus rusé de tous, essaya bien sûr de parlementer, mais Edmond était lancé. Rien n'aurait pu l'arrêter. Il tapa une fois encore et le renard tomba, assommé. Le lièvre, le moins robuste de tous et parce que c'était décidé ainsi, mourut de ce mauvais traitement.



Edmond sort du refuge en tirant par la patte les animaux qu'il vient d'assommer...

Sans attendre le réveil et le courroux des bêtes, notre passeur ouvrit la porte toute grande et tirant l'ours par les pattes de devant l'amena sur le seuil. Il fit de même pour le loup et pour le renard et referma d'un geste vif la porte derrière lui, laissant les malheureux dans le froid, à demi morts. Sans souffler une seconde après tant d'exercice, il se baissa, ramassa un poulet et s'en alla le plumer devant la cheminée. Le festin, ce serait pour lui tout seul !

Ranimés par le vent glacial, l'ours, le loup et le renard revinrent à la vie. Edmond les entendit se lamenter au-dehors :

— Pauvre de moi ! gémissait l'ours, j'ai reçu un tel coup sur la nuque que ça me fait patic, patac dans tout le crâne.

— Et moi ! pleurait le loup, des reins jusqu'aux crocs, ça me fait patic, patac partout !

— À côté de moi, sanglotait le renard, vous êtes aussi frais, forts et dispos que des Hercules. Même sur mes moustaches, ça fait patic, patac !

Puis Edmond ne les entendit plus. Ils étaient repartis vers leurs forêts, sans même avoir l'envie de se venger.

Le père Autié prit le temps d'allumer le bout de cigarette qu'il avait gardé éteint, au coin des lèvres, pendant tout son récit. Il toussota deux ou trois fois, ôta sa casquette et la remit selon le rite, puis il me regarda en souriant :

« Tu n'y crois pas à tout ça, mais tu voudrais bien tout de même savoir ce qu'il est arrivé à ce malin d'Edmond, n'est-ce pas ? »

Je fis un timide signe d'assentiment. Aussitôt, il poursuivit :

« Rassure-toi, il a fait comme il avait dit. Il a attendu le printemps, bien au chaud dans sa cabane, puis il est rentré à Auzat. Au village, on ne lui a posé aucune question. Ses compagnons de contrebande, il ne les revit même plus. Les pauvres avaient joué de malchance et ils étaient morts de froid, dans une tempête de neige, sur le versant espagnol. Alors, comme on devient moine, lui se fit douanier. Je le vois souvent, tu sais, et c'est lui qui m'a raconté son histoire, un soir où il avait un peu trop bu. Mais il ne faut pas lui dire en souriant que les animaux comprennent tout et qu'il ne leur manque que la parole. Il serait capable de te donner un coup de canne et tu as pu voir qu'il avait la main lourde ! Voilà !

Cric, crac,

Moun counté es acabat... »

Il se faisait tard. En rentrant nous coucher, ma main dans celle de

ma grand-mère, je ne pus m'empêcher de lever la tête vers le Quié, une curieuse montagne d'où l'on extrayait le marbre et qui changeait de couleur avec le temps. Elle était éclairée par un puissant clair de lune et, sur le versant le plus escarpé, je crus voir une colonne de quatre hommes, un gros ballot sur le dos, grimpant comme s'ils étaient poursuivis par des ours ou des loups. Mais nous étions si loin du pas de la Case et si près pourtant !



Saint Psalmet, le loup et les bœufs



DE certains Noëls de notre enfance, nous nous souvenons comme s'ils venaient de se célébrer dans les derniers jours du mois passé. Sans forcer ma mémoire – à notre âge c'était pour vous comme pour moi les jouets offerts qui faisaient date – je revois encore dans son papier d'emballage froissé le théâtre de marionnettes à fronton rouge et or qui m'a donné pour toujours le goût du spectacle.

J'ai rangé en revanche dans un tiroir dont j'ai volontairement égaré la clef tous ces Noëls où les jouets de mes sœurs et de mon frère me semblaient plus beaux que les miens et ceux où, le travail à l'école n'ayant été guère brillant, le Courbassou(15) remplaçait le Père Noël et ne se laissait attendrir qu'au matin même du 25 décembre, se précipitant alors au magasin de jouets le plus proche pour endiguer une marée montante de larmes.

Sans entrer dans l'une ou l'autre de ces catégories, il est un Noël, ni merveilleux ni maudit, que je ne suis pas prêt d'oublier. C'est celui que j'ai passé, vers ma huitième année à Nazareth. Oui ! Vous avez bien lu : Nazareth car, si étrange que cela puisse vous paraître, il existe par chez nous, en Bas-Limousin, un Nazareth, un Cana, un Jérusalem, un Jaffa !

Voilà autant de villages et de sites que les croisés et les chevaliers de Malte, au retour de leurs voyages en Terre sainte, baptisèrent ainsi car ils leur trouvaient d'étonnantes similitudes avec ceux qu'ils venaient de rencontrer sur les pentes des monts de Judée.

Jouez-vous encore les saints Thomas ?

Prenez donc une carte routière, celle qui porte le n° 75 pour être précis ! Vous y êtes ? Cana se trouve dans la commune de Brive, Nazareth quatre kilomètres avant Turenne, sur la même route que

l'hôpital Saint-Jean-Jaffa, et Jérusalem n'est autre qu'un quartier de Brive qui porte aussi le nom de Salem, l'ancienne orthographe de la capitale actuelle de l'État d'Israël.

Il vous faut encore d'autres preuves pour admettre que notre terre est elle aussi terre sainte ? Alors sachez que selon la légende, c'est au village de Brugeilles, sur la commune de Beynat, que la Sainte Vierge a édifié de ses propres mains un dolmen appelé la Chapelle des Fées et qu'au milieu des rochers du Saillant-Vieux, dans la commune d'Allasac, Jésus a fait jaillir d'un coup de baguette de noisetier la fontaine qui porte le nom de Font du Christ.

La seule critique qu'on ne peut éviter, vous allez nous la faire, mais nous la connaissons déjà ! il nous manque un Bethléem. Heureusement ! Car alors les cars de touristes ne manqueraient pas sur nos vicinaux et cela, nous n'en voulons à aucun prix.

À huit ans, je venais donc passer la Noël à Nazareth. Jadis, un Noël limousin était aussi émouvant qu'un Noël provençal, même sans crèche ni santons. Le mois de l'Avent était alors mois de carême et chaque soir, les enfants du village faisaient le tour des maisons, chantant des *nadalets*⁽¹⁶⁾ pour les voisins et amis. Partout, ils étaient attendus. À la fin de leur couplet, les portes s'ouvraient et pour étrennes, ils recevaient une pomme, quatre noix, une poignée de châtaignes :

— Pan, Pan, Pan..., lançaient les voix timides et aiguës des gamins qui frappaient de leurs poings contre les portes.

— *Qui tuste alai ?* répondait la fermière où son mari.

— *Dreubatz me, si vous plai ?* chantait alors le plus âgé.

*Enirem a Bethléem,
En diligença ;
Aqui troubarem, pastour,
Lou Dieu d'amour.
Vivat lou maistre e la maistressa !
E l'aimable coumpanha !
Que Dieu voys faissa bouna festa
Bouna festa de Nadal
E renvouyatz-nous la proufesta
La proufesta, si vous plai ?*

(Vous m'ouvrez, s'il vous plaît ? Nous irons à Bethléem en diligence ; et là nous y trouverons, gentil pâtre, le Dieu d'amour. Vivent le maître

et la maîtresse ! Et l'aimable compagnie. Que Dieu vous fasse bonne fête, bonne fête de Noël.

Et renvoyez-nous l'offrande, l'offrande s'il vous plaît ?)

Si par hasard vous refusiez d'ouvrir la porte, les coups redoublaient et les injures pleuvaient. Malheur aux avarés et aux grincheux !

*Que lou diable vous emporta
Dinz la serba de chaz lou Pial
E que las grenouilhas vous minjon
De la testa aus arpials !*

(Que le diable vous emporte jusqu'au marais de Pial, le coiffeur, et que les grenouilles vous mangent de la tête aux pieds !)

Treize jours avant le 25 décembre et ce, chaque soir, à neuf heures précises, le sacristain allait de son pas traînant sonner *las madinas*⁽¹⁷⁾ tirant comme un forcené sur la corde à nœuds qui pendait sous le porche de l'église. De belle taille et en bronze massif, les cloches l'entraînaient dans leur mouvement de balancier, et les pieds du malheureux décollaient du sol d'un bon mètre !

Le grand soir venu, on se rassemblait dans la maison la plus accueillante du village. Les vieux s'asseyaient sur les *cantous*⁽¹⁸⁾ dans la cheminée ou sur les *barjoieras*, des chaises basses en paille, aux dossiers allongés. Les plus jeunes s'installaient en arc de cercle devant le foyer, sur des bancs, parfois à même le sol fait de galets ou de dalles en pierre disjointes. On attendait ainsi la messe de minuit. Les femmes prenaient leur tricot ou filaient la quenouille, les enfants pelaient des châtaignes et les aïeux tressaient avec de fines languettes d'osier de jolis paniers à œufs. Bientôt, récits et légendes venaient aux lèvres des anciens. Ils les racontaient chacun à leur manière, sur le ton comique, sur le ton tragique, avec gaieté ou nostalgie. C'est ce soir-là, ce Noël de ma huitième année, que j'entendis le vieux Joseph, le fermier de mon oncle, nous retracer de sa voix forte et rocailleuse les aventures de saint Psalmet l'Écossais. Je le revois encore lorsque, après avoir bourré sa pipe en terre de tabac brun et s'être essuyé le nez bruyamment dans un morceau de toile écrue faisant fonction de mouchoir, il scruta intensément les flammes sautillant dans l'âtre, comme s'il y cherchait l'inspiration, puis se lança dans son monologue,

en acteur de théâtre talentueux, faisant taire de sa seule voix les plus polissons d'entre nous.

« Vous connaissez tous le mont Gargan ? » demanda-t-il tout d'abord, déjà certain de la réponse. Un murmure joyeux et complice parcourut l'auditoire. Qui ne connaissait le mont Gargan en Limousin !

« Pour ceux qui ne le sauraient pas encore, ce n'est pas donné à tout le monde de voyager, poursuivit le père Joseph en plaisantant, le mont Gargan mesure exactement sept cent trente et un mètres et se trouve entre Treignac et Eymoutiers. À ses pieds commence la forêt la plus sombre, la plus profonde du Limousin, celle de Grigeas où sangliers et loup se bousculaient jadis dans les taillis comme les Parisiens le font aujourd'hui aux portillons du métro. Par là-bas coulent aussi de charmants ruisseaux où je me souviens qu'il y a dix ans encore, les écrevisses menaient une ronde folle au milieu du cresson. À présent les braconniers ne les laissent même pas atteindre leur taille adulte. Mais je m'égare ! » s'exclama notre conteur, tapotant le fourneau de sa pipe éteinte contre le barreau de sa chaise pour en faire tomber les brins de tabac calcinés avant de tenter un nouvel allumage.

« Au cœur de cette forêt de Grigeas, arriva un jour un bien curieux personnage », continua Joseph, tandis que des volutes régulières s'échappaient enfin de sa pipe. « Il portait une longue barbe blanche et lorsque ses yeux, aussi bleus que des pervenches se posaient sur vous, vous étiez pris d'admiration et de crainte, comme s'il vous avait hypnotisé. En trois semaines les histoires les plus extraordinaires circulèrent sur son compte. Des villages situés à la lisière de la forêt, les commères venaient passer les après-midi à le regarder les genoux en terre, le visage tourné vers la cime des arbres, priant le Bon Dieu et chantant les psaumes de la Bible comme personne ne l'avait encore jamais fait par ici ! On chuchota bientôt qu'il était né dans la lointaine Écosse et que Notre-Seigneur lui avait demandé un jour de venir prêcher en Limousin. On savait même à présent son nom : saint Psalmet. C'était plutôt un surnom, d'ailleurs ! À force de psalmodier tout le jour...

Même un saint homme a parfois l'estomac qui le tourmente, s'il ne lui donne que des prières pour seule nourriture. Saint Psalmet n'était pas saint Jean-Baptiste qui, perdu au milieu du désert, savait se contenter de grillons verts trouvés dans le sable ! Notre saint écossais n'était pas un gros mangeur, mais il ne voyait pas pourquoi il se serait laissé mourir de faim. Pour avoir de quoi manger, vous le savez, il n'y a guère d'autre solution que de travailler et de gagner de l'argent pour s'acheter le minimum, une miche de pain et un morceau de lard salé, par exemple.

C'est ce que fit saint Psalmet. Il partagea sa journée entre ses prières

le matin et un emploi d'aide-maçon de midi jusqu'au coucher du soleil à la ville voisine, c'est-à-dire Eymoutiers. Pour faire les quelques kilomètres qui séparent le bois de Grigeas du bourg et afin de ne pas trop perdre de temps sur la route – un saint a toujours un programme très chargé – Psalmet s'acheta bientôt un âne ; une belle bête, encore jeune, et qui allait bon train, ce qui est rare ! Un matin, alors qu'il s'était un peu trop éloigné de sa cabane, allant prier au sommet du mont Gargan pour être plus près de Dieu et laissant son âne attaché à un piquet, un loup aux dents bien aiguisées profita de l'aubaine et mangea le pauvre bourricot... À son retour, saint Psalmet ne trouva que les os et un bout de queue !

Vous connaissez la réputation que se sont faite les Écossais ? On les dit deux fois plus avares que des Auvergnats, ce qui n'est pas peu dire ! Furieux de s'être ainsi laissé voler, saint Psalmet s'en alla trouver le loup dans sa tanière et le tança vertement :

— Pour qui te prends-tu donc ? gronda-t-il en brandissant un lourd gourdin au-dessus de sa tête, en signe de colère. Ôter ainsi aux travailleurs l'unique moyen d'aller gagner leur pain ! Que dirais-tu si je te coupais les quatre pattes et que tu sois incapable de courir la forêt pour attraper tes lapereaux ?

Impressionné par ce sermon et le courage de cet homme qui ne craignait pas de venir le trouver chez lui pour lui demander des comptes, le loup se colla contre le rocher, baissa les yeux et les poils de son échine se hérissèrent de peur.

— Tu n'as pas hésité à manger mon âne, continua saint Psalmet sur le même ton. Eh bien ! Ce sera toi à présent qui me conduiras à Eymoutiers et m'en ramèneras, chaque jour. Tu commenceras dès demain et tâche d'être à l'heure ! Je pars d'habitude lorsque le soleil est à la verticale dans le ciel.

Le lendemain, le loup se garda bien de manquer l'heure du rendez-vous. Les oreilles basses, la queue entre les jambes, il fit le trajet au petit trot et entra dans Eymoutiers alors qu'une heure sonnait à l'horloge de la vieille église. À l'ombre, appuyé contre le mur que les maçons édifiaient, il attendit sagement que son maître eût terminé l'ouvrage, jusqu'au coucher du soleil puis il le raccompagna. Les passants découvraient avec effroi qu'en plein centre de la ville, un animal ressemblant fort à un loup montait la garde devant un chantier ! La méfiance s'installa alors chez les habitants. On suivit saint Psalmet jusqu'à sa demeure dans la forêt de Grigeas. On l'épia pour voir s'il ne se livrait pas à des cérémonies secrètes... On le soupçonna de commerce avec le diable. Hélas ! non, rien de tout cela... Pas le plus petit indice...

Les langues se défièrent et les bruits les plus divers coururent la ville : saint Psalmet domptait les animaux féroces ! Saint Psalmet

guérissait la fièvre, soignait les morsures de serpent, imposait les mains sur les plaies et celles-ci se refermaient toutes seules ! Saint Psalmet était un vrai saint, capable d'accomplir des miracles, et n'était-ce pas ce qu'on attendait de lui ! Il fut bientôt inutile à notre saint immigré de se rendre à Eymoutiers pour gagner sa vie. De partout, en venant le consulter, on lui apportait des présents en nature : poulets, œufs, fruits, cidre. Fidèle à ses origines écossaises, saint Psalmet ne refusait rien. Son garde-manger ressemblait à la caverne d'Ali Baba.

Il vécut encore trente ans. Sa barbe grandissait et son loup était devenu son meilleur ami. Quand il mourut, tous les habitants d'Eymoutiers se rendirent aux obsèques en procession. On l'enterra à la lisière de la forêt, dans un pré couvert de colchiques, et deux ou trois siècles s'écoulèrent, apportant l'oubli.

Grigeas se peupla, devint même un village, avec une dizaine de fermes. Sur les terres alentour, là où l'on faisait paître les vaches, les paysans constatèrent au fil des ans un étrange phénomène. Sans doute, les terres n'étaient pas les meilleures pour le pâturage : certaines ne donnaient pas grand-chose et le bétail ne s'y plaisait guère, mais une autre, au contraire, dont le sol ne différait en rien, rendait les vaches belles et grasses, avec toujours bon pied bon œil ! Il y avait là un mystère... Le premier dimanche du mois de juin, après la messe, tous les habitants de Grigeas, armés de pelles et de pioches, se rendirent sur ce terrain et entreprirent de le retourner pouce par pouce. Après six heures de durs efforts, lorsqu'ils atteignirent le centre, ils mirent au jour un sarcophage contenant le corps d'un homme à longue barbe blanche, vêtu d'une chasuble dorée, le visage aussi reposé et rose que s'il venait d'être mis en terre la veille au soir.

On réunit aussitôt un conseil présidé par le curé du village. Un aïeul se rappela que, oui, jadis un saint avait vécu par ici, qu'il était Écossais et se nommait Psalmet.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre jusqu'à Eymoutiers. Chaque bourg voulait avoir le saint comme patron. On le réclamait jusqu'à Chamberet ! L'évêque de Limoges dut trancher : saint Psalmet irait à Eymoutiers et l'église de la ville lui serait consacrée.

À Grigeas, une délégation fut désignée. Le corps du saint serait transporté sur une charrette tirée par deux grands bœufs qui avaient l'habitude de travailler ensemble. Le matin du 13 juin, jour fixé pour le départ du cortège, les deux bœufs se laissèrent mettre le joug, comme à l'accoutumée, mais une fois attelés, ils refusèrent obstinément de poser une patte devant l'autre ! Les bœufs étaient rares

au village et il n'y en avait que deux autres, très jeunes, qui n'avaient jamais connu le joug. En désespoir de cause, on les attela tout de même et, ô miracle ! ils prirent le chemin d'Eymoutiers sans qu'on eut besoin de les guider d'un seul coup d'aiguillon ! Arrivés sur le parvis de l'église, ils plièrent les jarrets et mirent les genoux en terre. C'était bien là que saint Psalmet devait être enterré et c'est bien pour cela qu'il y est encore !

Depuis cette époque, tous les éleveurs limousins ont pris pour habitude de donner un nom à leurs bœufs le jour où saint Psalmet fit son entrée dans l'église d'Eymoutiers, c'est-à-dire le 13 juin. »

Le père Joseph termina là son récit et allongea aussitôt le bras pour saisir le verre de vin blanc qu'on lui avait servi pendant qu'il parlait. Il le vida d'un trait et fit claquer sa langue, provoquant les rires de ses auditeurs, restés sous le charme de sa voix.

Au-dehors, les cloches entamaient leur tintement joyeux. Dans une demi-heure, la première messe ! Les uns se levèrent pour se rendre à l'étable et donner aux bœufs et à l'âne la traditionnelle poignée de foin qui rappelait celle de la crèche. Les autres allumèrent les grosses lanternes qui serviraient tout à l'heure, sur le chemin de l'église. La maîtresse de maison alla jeter un coup d'œil dans la souillarde pour voir si le boudin qu'on servirait après les messes, accompagné de châtaignes, n'avait pas disparu, volé par le chat du voisin ou quelque gourmand de passage.

Tout semblait prêt à présent pour la Nativité, mais chacun aurait ce soir, dans la petite chapelle de Nazareth, une pensée particulière pour ce saint méconnu : Psalmet l'Écossais, devenu par la grâce d'un loup et de deux bœufs, Psalmet le Limousin.



Bonjournal et le Drac



ROUVER entre les cailloux des chemins ou sur les talus qui les bordent un mouchoir, une pièce de monnaie, une montre, parfois même une bague sertie de diamants, cela vous est sans doute arrivé ou vous arrivera un jour. Nul n'est épargné par la chance ! Étonné de l'aubaine, on se baisse, on ramasse l'objet, on le soupèse, on s'interroge :

— Qui donc a bien pu perdre cela et à cet endroit ? Puis, machinalement, sans penser à mal, on met sa trouvaille dans sa poche. Si elle semble avoir une certaine valeur, on se promet de la rapporter à la gendarmerie la plus proche. Un an et un jour plus tard, si l'on y pense encore, on ira la réclamer.

Voilà la démarche honnête que tout citoyen au nord de la Loire accomplit en paix avec sa conscience et sans arrière-pensée. Mais en Quercy, en Languedoc, en Provence même, un tel geste est bien imprudent ! Ramasser un objet perdu sur un chemin, c'est tenter le diable, se prêter à ses colères aussi violentes qu'imprévisibles. Se baisser et tendre la main, c'est entrer en guerre ouverte contre le Drac.

Oui ! Vous avez bien lu : le DRAC ! Tel est le nom de ce mauvais génie qui hante nos campagnes. C'est lui qui se cache dans ces objets dont vous croyez qu'ils sont là, sur vos pas, par la seule loi du hasard. C'est lui, l'infâme, qui glisse des clous sous les pneus de votre vélo ou de la voiture familiale et vous immobilise loin de tout village, sous une chaleur torride.

Jadis, lorsqu'on retrouvait dans les granges deux bœufs attachés par la queue ou une mule dont la crinière était tressée avec soin comme les cheveux d'une jeune fille, il était inutile de chercher bien loin le fautif. L'auteur de telles facéties était toujours le Drac ! Songez que

son pouvoir était tel qu'il arrivait à se changer en cheval ! Il se livrait alors à des forfaits et maléfices qui l'entraînaient parfois à commettre des meurtres.

On raconte ainsi qu'à Luzech, dans la vallée du Lot, un matin de foire, il s'était caché au bas de la côte de Bouldouyre. Voyant les fermiers descendre des villages de Sauzet et de Fargues, leurs paniers chargés de poules, de canards et d'œufs, le Drac se jura de leur jouer un bon tour. Prenant l'apparence d'un cavalier sur son cheval, il pria d'abord un pauvre vieillard au dos voûté, fatigué par le trajet, de monter en croupe derrière lui. Celui-ci accepta avec joie et l'étrange équipage prit le chemin de Luzech au petit trot.

Une centaine de mètres plus loin, un second paysan monta en croupe, cinquante pas plus loin, un troisième ! En arrivant aux premières maisons de Saint-Vincent-Rive-d'Olt, le dos de l'animal s'était allongé d'une façon ! Vous auriez cru un mille-pattes ! À la Croix-de-Rigal, alors qu'on entendait déjà mugir les bêtes sur le foirail, un dernier piéton demanda à monter. Il se préparait à sauter lestement sur l'échine de la bête, après avoir confié son panier garni de cèpes à l'un des passagers, lorsque de jeunes garçons qui observaient la scène de l'autre côté de l'eau s'aperçurent que ce transport en commun insolite ne pouvait être qu'un charme du Malin. Le Drac emmenait ses otages tout droit en enfer... Il fallait intervenir !

Épouvantés, ils s'écrièrent d'une seule voix :

— Signez-vous vite ou vous êtes perdus !

Le dernier passager obéit, bien qu'il manquât souvent la messe le dimanche et, par réflexe plus que par croyance, il fit le signe de croix. Aussitôt, les vingt-trois autres malheureux tombèrent à la renverse, cassant dans leur chute des centaines d'œufs, dans un envol bruyant de poules et de canards affolés. Le cavalier ? Le cheval ? Ils s'étaient évanouis comme par enchantement. Seule une voix pleine de colère se fit entendre à la cime des peupliers qui bordaient le chemin :

— Sans ce *nomine patris*, vingt-quatre j'en noyais !

Il faut croire que le Drac appréciait tout particulièrement les rives du Lot.

C'est à Labastide-Marnhac en effet, à une vingtaine de kilomètres de Luzech, que se situe cet autre épisode dont le héros malgré lui fut un fermier un peu benêt, qui répondait au nom cocasse de Bonjournal. À Labastide comme à Cambayrac, le village voisin, le Drac était connu de tous. Au centre de ces deux hameaux, il existait un puits et notre mauvais génie avait eu l'audace d'élire domicile au fond de ceux-ci. Par souci de justice, il séjournait six mois de l'année dans l'un et les six autres mois dans l'autre. De splendides lieux de villégiature,

assurément ! Lorsque le Drac était à demeure, on ne pouvait passer devant ces puits sans voir s'y refléter une chèvre blanche ou trois lumières vives et vacillantes comme des feux follets. Le Drac jouait ainsi à cache-cache avec les curieux et son grand souci était d'effrayer petits et grands, quitte à ce que tous refusent un jour d'aller puiser de l'eau.

Bonjournal, brave cultivateur de Labastide, avait quelques dettes : deux ans de mauvaises récoltes avaient mangé toutes ses économies. Pour calmer ses créanciers, il se résolut à vendre son bœuf et amena la vaillante et docile bête à toutes les foires qu'on lui signalait, à dix lieues à la ronde. Hélas ! La plupart des fermiers de la région étaient eux aussi dans une bien mauvaise passe, et notre Bonjournal hanta en vain les foirails. Aucune proposition sérieuse ne lui fut faite. Les plaisantins lui offraient deux oies en échange de son bœuf de cinq cents livres, et les plus sérieux un vieil âne boiteux.

Le fermier décida de tenter sa dernière chance à la foire de Castelnau. Avant de partir, au petit matin, après avoir avalé d'un trait une grande assiettée de soupe au pain allongée de piquette, il grommela à l'adresse de sa femme qui épluchait en silence quatre pommes de terre rabougries :

— Cette fois, je ne ramène pas lou *béou*(19) à la maison. Je le céderai au diable lui-même s'il le faut !

Ses yeux noirs jetant des éclairs de colère, le cœur serré, mais nourrissant pourtant un secret espoir, Bonjournal claqua derrière lui la porte mal ajustée de sa ferme et, d'un pas décidé, tenant l'aiguillon d'une main, piquant et repiquant les flancs du bœuf, il prit le chemin poudreux menant à Castelnau.

Le malheureux n'était pas au bout de ses peines. Arrivé sur la grand-place de Castelnau, il découvrit avec stupeur vingt autres bœufs, tous plus beaux les uns que les autres, qui attendaient eux aussi un acheteur éventuel ! Chaque fermier se tenait près de sa bête, vantant ses qualités, s'en prenant sans ambages à celle de son voisin. C'était là un bien curieux spectacle... Fallait-il que chacun de ces hommes ait besoin de quelques écus pour survivre !

Deux heures avant le coucher du soleil, Bonjournal n'avait toujours pas placé son *béou*. Assis sur un banc, tailladant à grands coups de couteau rageurs le bois de son aiguillon, le fermier de Labastide n'espérait plus l'impossible miracle. Il se leva soudain et, sans saluer personne, sans même aller boire la traditionnelle goutte, chez Marthe, au Café de la Place, il prit la direction de Castelnau comme un condamné celle du cachot humide de sa prison.

Il marcha ainsi une bonne heure et déjà, dans les sous-bois qu'on apercevait du sentier, les formes des arbres et des buissons devenaient moins précises et se faisaient inquiétantes. Les chouettes s'installaient

pour la nuit au sommet des chênes et les lapereaux regagnaient à la hâte leurs terriers.

Fatigué et malheureux, Bonjournal décida de se reposer quelques instants et de réfléchir, pour se trouver des excuses. Comment annoncer aux siens que ce maudit bœuf était invendable comme les vingt autres qu'il avait vus sur le champ de foire ? Cela paraissait incroyable ! Au village, on le traiterait d'incapable et on aurait raison. Il était préférable de perdre l'animal dans le bois le plus proche et de dire qu'un voleur le lui avait dérobé, sous ses yeux.

L'esprit agité par ces sombres pensées, Bonjournal ne vit pas s'approcher un cavalier bien vêtu, au visage noble, fièrement monté sur une fringante jument alezane.

L'inconnu s'avança et, touchant de son étrier droit l'épaule de Bonjournal, il le fit sursauter comme s'il venait de lui donner par ce seul contact une violente décharge.

— Eh bien ? mon brave, interrogea le cavalier d'une voix hautaine et déplaisante. Tu me sembles bien mal en point ! Te faut-il quelque monnaie pour t'acheter de quoi déjeuner ? ajouta-t-il en fouillant dans le gousset de son gilet de soie, caché par une élégante houppe grise.

— Je n'en suis pas encore à mendier ! maugréa Bonjournal, agacé par le ton protecteur de l'importun. Voulant se justifier, il ajouta cependant :

— Je voulais vendre ce *béou* à Castelnau, mais personne n'en a voulu.

— Mais c'est bien normal ! s'exclama le cavalier en riant de bon cœur, ton bœuf m'était destiné ! Oui, reprit-il, appuyant ses paroles d'un hochement de tête devant la mimique incrédule du fermier. Je t'achète cette bête douze écus !

— Douze écus ! Douze écus ! s'écria Bonjournal, se relevant d'un bond et ôtant sa casquette pour saluer cet acheteur inattendu et généreux.

— Tu as bien entendu : douze écus ! assura l'étranger d'une voix calme qui tranchait avec la joie subite du fermier. Mais je te demande un service : conduis cet encombrant quadrupède jusque chez moi, de l'autre côté du vallon. Cela me serait trop pénible de le guider du haut de mon cheval. Nous concluons l'affaire là-bas, tu boiras un verre de liqueur de genévrier et tu rentreras chez toi avec les premières étoiles, la bourse bien garnie !

Les mains tendues vers les nuages et la voûte dessinée par les branches d'arbres au-dessus de lui, Bonjournal remercia le Ciel de cette rencontre, puis se mit en route. Il vola plutôt qu'il ne marcha sur le chemin de la demeure de son bienfaiteur... Oui ! sans doute n'avait-il jamais vu cet homme dans la région, mais celui-ci était d'emblée son

ami puisqu'il le sauvait ainsi de la misère.

Le convoi arriva bientôt devant un magnifique château caché au fond d'un parc immense. Deux énormes chiens au poil noir et luisant gambadaient devant les grilles largement ouvertes. Ils leur firent escorte jusqu'au pied du grand escalier de pierre.

Le cavalier arrêta son cheval et d'un signe de la main indiqua à Bonjournal la direction des dépendances puis lui donna ses ordres :

— Va mettre ton bœuf à l'étable et viens me rejoindre dans la salle de garde. Tu auras un dédommagement pour cette promenade forcée, et les douze écus promis pour ta bête. Fais vite ! En attendant, je te fais servir une liqueur qui t'aidera à reprendre la route du bon pied.

Dans l'étable, Bonjournal attacha prestement le bœuf à une crèche avec une longe trouvée au milieu des bottes de foin, puis il se dirigea au pas de course vers le château. De beaux meubles sculptés, des tapisseries aux couleurs chatoyantes donnaient à la salle de garde un aspect accueillant. D'énormes bûches se consumaient en craquant joyeusement, lançant dans l'âtre des milliers d'étincelles. Le fermier de Labastide n'en croyait pas ses yeux, lui qui une heure auparavant était au bord du désespoir. Le maître des lieux s'avança vers lui, entoura amicalement ses épaules de son bras et lui dit sur le ton de la confiance :

— Aimes-tu l'argent ? Comme tout le monde sans doute ? Je veux te montrer ce qu'un coffre bien rempli veut dire. Aujourd'hui, tu prendras ton dû et tu partiras. Mais, à chaque fois que tu seras dans le besoin, viens me rendre une petite visite. On tâchera de s'arranger !

Les oreilles de Bonjournal commençaient à bourdonner. Rêvait-il à la fin ? Et si cela était, quand se réveillerait-il ?

Les deux hommes s'approchèrent d'un coffre en chêne de belle taille, sur lequel étaient sculptées d'étranges armoiries d'où se détachait un dragon à sept têtes. L'inconnu souleva légèrement le couvercle qui s'entrouvrit sans un grincement, et une lueur vive s'en échappa. Le coffre était plein de beaux écus blancs : il suffisait de se baisser pour les ramasser à pleines poignées.

— Qu'attends-tu ? s'exclama le châtelain à l'adresse de Bonjournal, pétrifié à la vue d'un tel trésor. Comptes-en douze et ajoutes-en un pour le trajet. Ils sont à toi ! Me crois-tu un homme sans parole ? Tiens ! Pour te remettre, bois ceci, ajouta-t-il en lui tendant un petit verre décoré de fines perles multicolores et contenant un liquide couleur de topaze.

Bonjournal but d'un trait et il sentit la liqueur brûler son palais et sa gorge comme s'il venait d'avalier des flammèches de feu. Il se pencha enfin vers le coffre, hésita un instant, se releva, les lèvres tremblantes d'émotion. D'un signe de tête, son hôte l'encouragea à nouveau. Le pauvre fermier tendit la main puis soudain, pris de crainte, la retira et

fit un signe de croix. Le seul geste, vous l'avez compris, que son acheteur ne pouvait supporter.

Une lumière aveuglante l'éblouit alors et, quand il put à nouveau ouvrir les yeux, il se retrouva seul, assis sur un tronc d'arbre, au bord du chemin qu'il avait quitté deux bonnes heures plus tôt pour suivre l'inconnu jusqu'à sa demeure. Un bruit de branches brisées lui fit tourner la tête vers les fourrés. En meuglant, comme s'il venait d'être roué de coups, son bœuf sortit des ronces et des fougères.

— Comment diable ! s'exclama Bonjournal, les joues empourprées de colère. Tu es encore là ! Je t'ai pourtant vendu à ce cavalier.

Le bœuf soutint son regard, de ses gros yeux ronds, comme s'il adressait à son maître des reproches pour sa crédulité.

— Qu'ai-je encore ? s'écria Bonjournal qui n'aimait pas être contrarié. Si tu n'étais pas invendable, poursuivit-il en brandissant d'un geste menaçant son aiguillon, toutes ces aventures ne nous seraient jamais arrivées ! Voulant essuyer son front couvert de sueur, le fermier porta la main à sa poche et poussa aussitôt le plus énorme juron, qu'il m'est, hélas ! interdit de vous répéter !

— Des galets ! J'ai douze galets dans ma poche au lieu de mes douze écus. Maudit Drac ! C'était donc toi...

Agitant les bras au-dessus de sa tête, criant comme un possédé et troublant sans égards le silence de la forêt, Bonjournal prit la direction de Labastide, suivi au petit trot par son compagnon d'infortune, dodelinant du mufle.

Décidément, ce Drac était un fieffé garnement et Bonjournal n'était pas de taille.

Personne ici ne se sent capable de lutter avec lui ! Savez-vous que jadis il se permettait même de lever la dîme, en vrai seigneur de la contrée ? En Quercy, par exemple, à chaque fournée de pain allumée, on lui faisait son *flambadèl*(20) et à ce *cocon del Drac*(21) il était défendu de toucher !

Entre Toulouse et Narbonne enfin, chez tous les meuniers, il était recommandé de laisser le cheval de tournée un jour par semaine à l'écurie afin que le Drac s'en serve dans ses folles courses !

Allons, Bonjournal ! Pourquoi crier et pleurer ? Il te reste à le vendre, ce bœuf ! Plus une seconde à perdre... C'est jour de foire, demain !

L'ermite d'Arles



Il y a fort longtemps, en Arles, arriva sur la place des Hommes, au cœur de la ville, une sorte d'ermite à longue barbe blanche et à robe de bure.

On ne savait qui il était ni d'où il venait, mais en une semaine, il était connu de tous les Arlésiens. Il allait, appuyé sur une canne blanche, de la grande église Saint-Trophime à celle de la Majour, des arènes au théâtre romain, parlant de la bonté de Dieu et de nos devoirs sur terre, s'arrêtant au coin des rues, s'agenouillant et priant. Il parlait bien et fort.

Autour de lui, pour l'écouter, le public se fit chaque jour plus nombreux. Ses paroles avaient le don d'émouvoir et de rendre meilleur. Après l'avoir entendu, les maris rentraient vite au logis, évitant de s'arrêter dans les tavernes pour y boire jusqu'à plus soif. Les voleurs rapportaient leurs larcins en s'excusant auprès de leurs victimes. Les enfants devenaient sages (au moins pour un jour) et les chiens obéissaient à leurs maîtres.

Arles avait changé. On y respirait à présent un air de liberté et de solidarité qu'on n'aurait pu trouver nulle part ailleurs, en Provence.

Les meilleures choses ont une fin, vous le savez comme moi.

L'ermite déclara un jour, en finissant un de ses sermons, qu'il lui fallait quitter la ville. Un murmure de désappointement parcourut l'assistance. Qu'allait-on devenir en Arles si le sage venait à partir ? Aveugle et vieux, il était devenu plus utile à la cité que vingt gendarmes, cinq libraires et trois curés. Le matin de son départ, ils étaient plus d'un millier à l'accompagner jusqu'à la porte nord des remparts. Certains pleuraient, d'autres voulaient embrasser sa robe, ses mains, ses pieds. On chuchotait déjà que s'il avait voulu faire des

miracles, il l'aurait pu. Pour le guider dans sa route, vers la Crau – un vrai désert de pierres à cette époque – les Artésiens lui donnèrent pour guide un jeune garçon, un peu simplet, que tous appelaient Joanet.

Ils partirent d'un bon pas. De temps à autre, le vieil ermite touchait de sa main droite l'épaule de Joanet pour s'assurer qu'il ne l'avait pas perdu en route. Les toits rouges et les tours d'Arles n'étaient plus que des taches sombres dans le lointain. Sur les bords du Rhône, un simple fil d'argent à présent, les rangées de peupliers paraissaient des brins d'herbe.

Très vite le chemin devint caillouteux, et les rayons du soleil s'acharnaient sur nos voyageurs. Ce jour-là, le mistral s'était égaré, oubliant de passer par le delta du Rhône. Son souffle puissant les aurait rafraîchis !

Joanet n'aimait guère la marche et conduire un aveugle vers la Crau, un saint homme de surcroît... non vraiment, ce n'était pas son genre. Il préférerait chaparder les fruits aux étalages des marchés, descendre à cloche-pied tous les gradins du théâtre romain ou dévaler les ruelles tortueuses de la ville en bousculant au passage les ménagères aux bras chargés de provisions. Une idée, pas très charitable sans doute, germa dans la tête du jeune guide, une idée du *tron de l'ér* comme on dit en Arles. Il s'arrêta, retint l'aveugle par le bras et lui demanda d'une voix douce :

— Dites-moi, mon bon apôtre, n'avons-nous pas assez marché à présent ? Ne faudrait-il pas que vous prêchiez un peu ?

— Mon enfant, je suis toujours prêt à évoquer le royaume de Dieu. Mais pour qui le ferais-je aujourd'hui ? Pour toi, Joanet ? Tu m'as déjà entendu, je crois, à la cathédrale et au théâtre. Cela serait monotone ! Les mots fatiguent à la fin, comme la marche.

— Ce n'est pas moi qui souhaite vous entendre, noble vieillard, répondit le jeune garçon d'un ton sournois et flatteur. Quel dommage que vous ne puissiez les voir ! Les paysans de la Crau sont là. Plus de cinq cents ! Ils n'ont pu venir écouter votre sainte parole en Arles et souhaitent ardemment que vous leur parliez de Notre-Seigneur, ici même, en pleine nature comme dans les Évangiles ! Tenez ! Ils se pressent autour de vous et s'assoient maintenant sur le rebord du fossé. Vous ne pouvez les entendre ! Ils ont si peur de manquer le moindre mot de votre sermon qu'ils retiennent déjà leur souffle. Ils ont les yeux fixés sur vous comme si vous étiez une apparition ! Il faut leur parler, je vous l'assure. Quelle déception ce serait pour tous ces braves gens si vous ne répondiez pas à leur attente !

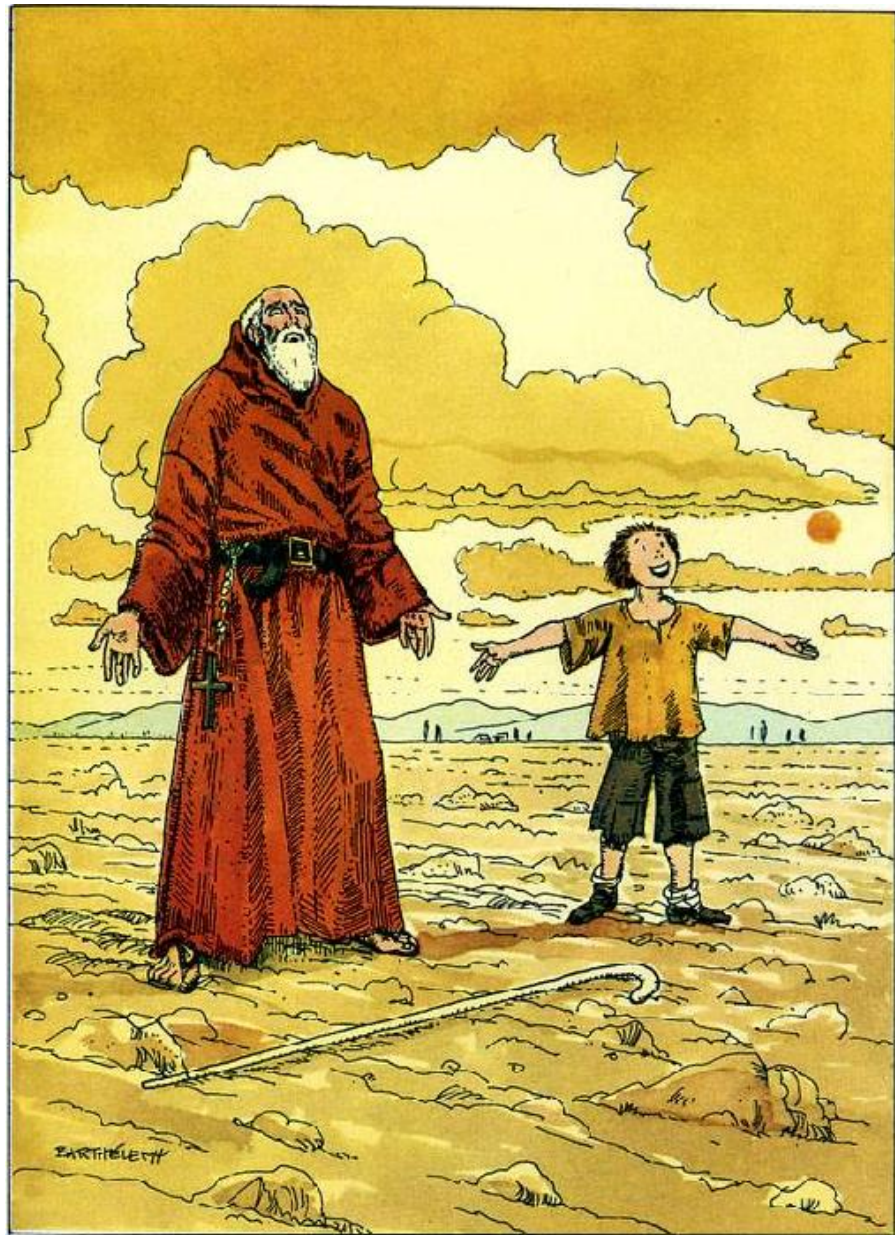
— C'est bon ! soupira l'ermite d'une voix lasse. Cette longue route m'a ôté mes dernières forces, mais j'ai le devoir de leur transmettre le message de Dieu. Mène-moi jusqu'à eux et tape sur mon épaule lorsqu'il sera souhaitable que je commence. Assure-toi que tous

puissent m'entendre dans les meilleures conditions.

— Si vous vous placez ici, ce sera parfait ! dit Joanet en posant ses mains sur les épaules du saint homme et en lui faisant faire un demi-tour sur lui-même. Ils vous écoutent bouche bée... Commencez quand vous voudrez !

L'apôtre se lança dans un de ses sermons les plus poignants. Il parla sans détours de nos peines sur la terre et de notre joie future au paradis. Il évoqua la compagnie des anges qui, un jour, nous ravirait le cœur et l'esprit. Il rappela les multiples façons dont nous pouvions mériter la grâce divine. Jamais, sans doute, l'ermite d'Arles n'avait évoqué avec tant de ferveur et d'humilité ce que devait être, ce que pouvait être le royaume des Cieux.

En dépit de sa grande fatigue, sa voix claire et sonore s'élevait dans ce paysage désertique comme un appel confiant dans la fraternité des hommes.



L'ermite aveugle croit prêcher devant une foule...

Hélas ! Joanet avait trompé l'aveugle. Sur la Crau, au sol caillouteux, aux maigres herbes roussies par le soleil, seuls les criquets et les sauterelles prêtaient leurs antennes aux paroles de paix du prédicateur. De fidèles, il n'y en avait point ! Une heure durant, l'ermite exhorta l'assistance. Il supplia les bons de rester proches de Dieu et ceux qui s'étaient écartés un jour du droit chemin de s'interroger en eux-mêmes sur ce qu'aurait dû être leur vie.

À quelques pas de là, mimant les gestes et les intonations du vieillard, Joanet savourait le succès de sa cruelle plaisanterie. De retour en Arles, il raconterait son aventure à tous ses camarades. Lui aussi pouvait être malin, à l'occasion ! Ce n'était pas si difficile...

Mais les phrases, lancées comme des cantiques ou des litanies, ont un étrange pouvoir. Le sermon allait bientôt s'achever et Joanet ne riait plus. Il écoutait avidement l'apôtre et ses yeux s'embuaient de larmes ! Ces mots tendres et généreux s'adressaient à lui aussi, et jamais encore on ne lui avait parlé sur ce ton bienveillant. Le soleil était toujours aussi ardent et de grosses gouttes de sueur coulaient du front jusqu'à la barbe de l'ermite. À la dernière phrase, une brise légère et caressante se leva. Elle parcourut la Crau à la vitesse de ces chevaux de Camargue, blancs et sauvages, lorsqu'ils traversent la lande au galop. Au dernier mot, tous les cailloux d'alentour — et Dieu sait s'ils étaient nombreux — dirent ensemble un *Amen* ! si sonore qu'on aurait pu croire à un coup de tonnerre.

En entendant ce miracle, Joanet s'approcha. Il s'agenouilla devant l'ermite et embrassa avec ferveur le bas de sa robe. Des larmes d'émotion dans la voix, il lui dit ces simples mots :

— Je t'ai trompé, vieil homme. Il n'y a jamais eu personne d'autre ici que nous deux, mais tu m'as montré combien il était inutile de provoquer Dieu. La leçon est bonne et nécessaire. À présent, je te suivrai partout où tu iras et c'est toi qui me guideras.

La plaine désolée avait retrouvé aussi soudainement son calme. La mante du désert, grise et silencieuse, agitait ses pattes antérieures. Elle aussi était entrée en prières.

Les deux hommes s'éloignèrent, côte à côte. On raconte qu'à la mort de l'ermite, une dizaine d'années plus tard, Joanet devint lui aussi aveugle et continua l'œuvre de son maître avec autant de foi et de courage.



L'olifant de dame Carcas



VOUS passerez un jour, si ce n'est déjà fait, devant la bonne ville de Carcassonne. En avant des tours narbonnaises, sur le pilier droit du portail, à l'est de cette cité que monsieur Viollet-le-Duc a tant bien que mal restaurée, je vous demande alors de lever le nez un instant. Vous découvrirez une sculpture, assez grossièrement exécutée il est vrai, mais qui a le grand mérite de donner un visage à une haute figure du Languedoc : dame Carcas.

Si, naïvement, vous évoquez ce personnage dans le Carcassez(22), il faut vous attendre à trois réactions bien différentes de la part de vos interlocuteurs ! Ou ils vous tourneront le dos pour ne plus jamais vous parler, ou ils s'entre-tueront devant vous, et de ce fait vous n'en apprendrez pas grand-chose ou enfin – et c'est ce que je vous souhaite – ils seront intarissables ! Songez aux risques inouïs que je prends maintenant pour vous conter quelques épisodes de la très édifiante et courageuse vie de dame Carcas ! À la fin de ce chapitre, je serai fâché avec tous mes cousins de l'Aude, je recevrai trente à quarante lettres de menaces et vous oserez me dire que, sur le sujet, je ne suis guère à la hauteur. Eh bien, soit ! Je prends mes responsabilités. À nous deux, dame Carcas !

Un brin d'histoire nous fera du bien à tous ! Charlemagne, l'empereur à la barbe fleurie, celui-là même qui eut le malheur d'inventer les salles de classe – nous le maudissons encore pour cela – Charles I^{er}, roi des Francs, était de retour d'Espagne. Sur son visage ridé, pâle de fatigue, pouvaient se lire douleur et désespoir. Roncevaux venait de coûter la vie du comte Roland et de centaines d'hommes de l'arrière-garde, pris dans une embuscade tendue adroitement par les Vascons et les Sarrasins.

Devant Narbonne, tenue par le roi sarrasin Matrandus, tous les preux barons du roi franc avaient voulu l'abandonner pour s'en retourner au plus vite au pays d'Orléans, en douce France. Il les avait tant injuriés, ceux qu'il croyait ses fidèles compagnons, les Bretons, les Lorrains, les Flamands, les Bourguignons, qu'Hernaut de Beaulande avait fini par proposer les services de son fils, Aymery. Et Aymery s'était emparé de la ville !

À présent, il fallait regagner Toulouse, en longeant les monts des Corbières. Au cœur de l'armée de Charlemagne et en dépit de cet assaut victorieux contre Narbonne, l'humeur était sombre. Un roi des Francs qui a douté de ses serviteurs se sent seul.

Soudain, sur l'horizon flamboyant du couchant, se découpèrent de lourdes fortifications, de puissantes tours. Un murmure de stupeur et d'effroi parcourut les rangs serrés des chevaliers francs. Quelle était donc encore cette cité aux murs redoutables ? Allait-il falloir en faire le siège et perdre ainsi de longues semaines avant de retrouver les siens ? En tête de ses troupes, Charlemagne se dressait de temps à autre sur ses étriers pour mesurer de son mieux les défenses de la ville. Bientôt les colonnes de soldats longèrent les épaisses murailles. Derrière les meurtrières, les Sarrasins guettaient chaque geste, chaque ordre donné par les barons. Échelles, cordes, grappins et tours de bois furent apportés de l'arrière-garde et, rompus par une longue expérience, les guerriers francs préparèrent l'assaut jusqu'à la nuit tombée.

À l'aube, Charlemagne lança ses troupes par vagues successives. Flèches, cailloux, lances plurent comme grêle sur les assaillants. La partie serait difficile ! Sous sa tente, Charlemagne interrogeait deux espions qui avaient réussi à se glisser dans la citadelle avant que toutes les portes n'en soient fermées et qui avaient su en ressortir sans être inquiétés :

— Qui commande cette cité ? demanda, d'une voix inquiète, le roi au plus âgé. Celui-ci répondit :

— Il s'agit d'un chef sarrasin nommé Balaak, Messire. On le dit cruel et déterminé. La ville attendait votre venue et s'est organisée pour soutenir le siège pendant plusieurs mois si cela est nécessaire.

— Et les femmes de la ville ? poursuivit Charlemagne en se tournant vers le deuxième espion qui ressemblait encore à un jeune écuyer. Comment ont-elles réagi à l'annonce de notre arrivée ? Leur moral est aussi important que celui de leurs époux, estima le roi en hochant la tête.

— Elles sont aussi redoutables que les hommes ! répliqua le soldat. J'en ai vu transporter des pierres que je ne pourrais même pas remuer. Elles entassent la nourriture dans les caves et les greniers et celle qui les commande est la femme de Balaak, une certaine dame Carcas. Je

l'ai aperçue ! On dirait une furie, prête à tout pour nous repousser !

Charlemagne ne répondit rien. Ces nouvelles l'attristaient encore davantage. Des centaines de morts viendraient s'ajouter à ceux que lui avait coûtés sa campagne d'Espagne. Le siège dura plus longtemps encore qu'il n'aurait pu le soupçonner. Pendant cinq ans, à raison d'un assaut par semaine, minutieusement préparé, les troupes de Charlemagne tentèrent en vain d'emporter la place forte.

Les Sarrasins savaient résister avec ruse et courage. Ils réussirent même à empoisonner les ruisseaux qui, autour de leur campement permettaient aux assaillants de se désaltérer et de laver leurs effets. Charlemagne en personne découvrit cette sombre machination et, de colère, il ficha la lance qu'il tenait à la main dans le sol rocailleux des Corbières. Un prodige inouï se produisit alors... À l'endroit même où la lance s'était plantée, une source d'eau prit naissance, une eau claire et pure qui sauva à coup sûr les Francs d'une mort atroce.

Un autre jour, alors que le roi des Francs faisait à pied le tour des fortifications, encore plus ombrageux et morose qu'à son habitude, essayant de déceler une faille dans le système de défense des assiégés, chaque homme de l'escorte, barons et soldats réunis, virent se dérouler sous leurs yeux un phénomène extraordinaire. Au moment du passage du cortège, comme si elle souhaitait montrer et signaler à tous son allégeance, une tour, oui, une tour faite de moellons, s'était inclinée dans un salut respectueux. Effrayés par ce signe, certains gardes s'étaient enfuis à toutes jambes, désertant le camp ; d'autres, au contraire, retrouvèrent courage et confiance. Qui pouvait, dès lors se mesurer à ce roi hors pair : Charles le Grand, capable d'être respecté même des tours de guet !

Les assauts se firent plus fougueux et, derrière les murailles de la cité, la situation devint précaire. Les Sarrasins faiblissaient et les vivres venaient à manquer. Pour stimuler ses troupes, Balaak vint combattre en personne sur les créneaux. Il repoussa du pied ces échelles qui, inlassablement, étaient dressées contre les murailles. Il décocha des flèches, rapide comme l'éclair, il fit des centaines de moulinets terrifiants avec son yatagan.

Un court instant, le roi sarrasin se trouva seul à l'endroit le plus chaud de la bataille. En un tournemain il se vit cerné par une dizaine d'assaillants. Il lui était impossible de s'échapper. Ses agresseurs le reconnurent à ses habits brodés d'or et à ses armes en argent ciselé. Ils s'emparèrent de lui sans ménagement. Prisonnier, il pèserait sur l'issue du siège plus que la mort de trois cents archers.

Pour les défenseurs de la cité, un chef prisonnier ne signifiait pas encore la fin des combats. Quand ils surent que Balaak venait d'être exécuté sur-le-champ car il ne voulait ni rendre sa ville ni se convertir à la doctrine chrétienne, les assiégés amenèrent alors leur nouveau

chef sur les créneaux. Le saluant de cris et de chants enthousiastes, ils montrèrent une fois encore leur farouche détermination. Leur maître bien-aimé serait à présent une femme, dame Carcas. Elle les ferait vaincre. En voyant cette longue silhouette féminine bondir de tour en créneau, lançant des ordres brefs et pleins de clairvoyance, aussitôt exécutés par trente démons aussi agiles que des singes, Charlemagne sentit une lourde lassitude l'envahir. Il n'en aurait donc jamais fini avec cette ville maudite ! S'il avait su pourtant quel drame se nouait derrière cette mascarade, jouée avec talent par des soldats à bout de forces !

La famine s'était à présent installée et décimait les défenseurs. L'estomac privé de nourriture depuis plusieurs semaines, lassés de combats sanglants, d'une rare violence et toujours inutiles, les Sarrasins mouraient un à un à leur poste. Seule dame Carcas trouva les ressources nécessaires pour continuer la lutte. Était-ce le souvenir de son mari qui lui donnait tant de courage ? Elle mena ses hommes sans faiblir un instant jusqu'au jour où, regardant autour d'elle et s'étonnant qu'aucun d'entre eux ne lui emboîtât le pas pour l'aider à colmater une brèche faite dans la muraille par d'énormes projectiles de pierre, elle se rendit compte qu'elle restait à présent l'unique soldat de la garnison. À sa place, nous aurions tous baissé les bras, peut-être même auparavant ! Dame Carcas, quant à elle, inventa une ruse diabolique. Elle courut d'une tour à l'autre et au sommet de chacune plaça des mannequins fabriqués avec de la paille et tenant des arbalètes. Utilisant les bonnets de ses compagnons disparus, elle parcourut les fortifications, coiffée de blanc, de bleu, de rouge et de gris. Au pied des murailles, les assaillants ne se doutaient de rien. Ils voyaient seulement que là-haut, des hommes répliquaient à leurs traits avec la même vigueur que deux mois auparavant, et qu'ils semblaient toujours aussi nombreux en dépit de lourdes pertes.

Charlemagne sentait la victoire lui échapper. Ses troupes étaient à bout de patience. Il fallait qu'un événement quelconque se produisît pour briser cette horrible attente. Lui-même avait perdu de sa superbe et rêvait comme un simple archer à des cieux plus cléments. Le roi des Francs et ses discours enflammés devant Narbonne sur les devoirs et l'honneur de ceux qui ont choisi de lutter pour la liberté de leur peuple... Tout cela, c'était déjà du passé ! Quelle sévère leçon de tolérance et d'humilité pour Charles le Grand, futur empereur d'Occident.

Ces sombres pensées, ruminées sous sa tente dans le vain espoir d'une reddition ennemie, Charlemagne ne pouvait les chasser et elles s'imposaient lentement à lui. Soudain, un de ses gardes souleva le lourd rideau de velours noir et or qui masquait l'entrée de sa retraite et s'avança, le visage livide et bouleversé, tenant sous son bras un

mouton bêlant de peur. De sa main libre, il laissa couler au sol des grains de blé qu'il venait sans doute d'extraire d'un sac.

— Qu'est-ce encore que cela ? s'écria Charlemagne, se levant d'un bond de son siège. Crois-tu le moment bien choisi pour faire des pitreries et te présenter ainsi devant moi ?

— Messire... Messire ! bégaya le malheureux soldat... Pardonnez-moi ! Les Sarrasins ont ouvert tout à l'heure une porte de la ville et ont laissé sortir ce mouton que je tiens sous le bras. D'autres ont renversé du haut d'une tour deux pleines barriques de blé !

— Que me contes-tu là ? s'exclama Charlemagne, lui coupant la parole et s'approchant du mouton l'air soupçonneux. Sont-ils devenus fous pour dépenser ainsi leurs réserves ? Ou alors... ajouta-t-il pour lui-même tout en pinçant l'oreille de la pauvre bête qui se mit à bêler deux fois plus fort, sont-ils à ce point à l'abri du besoin ? Je te remercie de m'avoir prévenu, reprit Charlemagne à l'adresse du soldat. Laisse ce mouton sous ma tente et cours avertir tous les preux que je souhaite les consulter. De graves instants se préparent !

Le messager exécuta les ordres de son roi avec promptitude et bientôt, du haut des créneaux, dame Carcas put voir les effets de son stratagème. Dans le camp des Francs, on démontait les tentes, on sellait les chevaux, on remettait flèches et javelines dans les carquois, en un mot on levait le siège.

L'épouse du roi Balaak sentit alors son cœur se serrer. Elle s'était battue avec tant de rage pour oublier la peine que lui avait causée la mort de son mari. Mais à présent, qu'allait-elle devenir si les ennemis auxquels elle s'était habituée l'abandonnaient ? Déjà, les colonnes de soldats se mettaient en route et prenaient la direction de l'ouest. Sans même jeter un regard derrière lui, Charlemagne s'éloigna. Il voulait fuir au plus vite cette cité maudite.

Dame Carcas se précipita alors vers la grand-porte. Des larmes coulaient sur ses joues creusées par les veilles et le jeûne. Elle se baissa pour ramasser au passage l'olifant d'un guetteur, tué à son poste, près d'une échaugette(23). Pour la première fois depuis de longues années, elle sortit enfin de la ville. La lumière inondait la vallée de l'Aude jusqu'aux contreforts de la montagne Noire. Dame Carcas escalada une butte, griffant ses jambes aux ronces et aux buis. Elle n'avait qu'une peur : l'armée des Francs n'était-elle pas déjà trop loin ?

On apercevait encore la poussière du chemin, s'élevant au-dessus du sol, sous les sabots des chevaux. L'épouse de Balaak prit alors sa respiration puis elle sonna de l'olifant. Une longue plainte s'éleva. Autour de Charlemagne, tous les preux étaient plongés dans leurs pensées. Cette humiliation subie devant une ville dont ils ne connaîtraient jamais que les murailles leur était lourde au cœur. À la

deuxième sonnerie du cor, un baron de la Champagne tressaillit. Cet appel s'adressait à eux ! Il donna un léger coup d'épéron dans les flancs de son cheval et se porta à la hauteur du roi Charles :

— Sire ! lui souffla-t-il lorsqu'il fut à ses côtés. J'ai cru entendre dame Carcas sonner du cor comme si elle vous appelait.

Charlemagne le regarda d'un air incrédule puis, levant le bras, fit arrêter son escorte. Au même instant une troisième sonnerie, si faible qu'elle ressemblait à un léger murmure du vent parmi les oliviers, lui parvint à l'oreille. Il tira aussitôt les rênes de son cheval sur sa droite et lui fit faire volte-face :

— Suivez-moi ! s'écria-t-il, laissant les preux médusés, je retourne vers cette cité. On nous y attend, à présent !

Et dame Carcas les y attendait en effet ! Ils défilèrent au milieu de rangées de cadavres, et Charlemagne lui-même fut effrayé par sa cruauté. Ils remontèrent les ruelles étroites et tortueuses, bordées de maisons blanches vidées de leurs occupants, jusqu'au palais du Sarrasin Balaak... Dame Carcas n'avait encore rien dit. En entrant dans la salle principale où se trouvait, sous un dais central fait de riches draperies, le trône du roi, tout en argent massif et serti de pierreries, elle fit enfin un geste et montra au roi des Francs la place qu'elle lui accordait maintenant, après l'avoir tant haï : celle de son époux.

Charlemagne appela près de lui l'un des deux espions qui l'avait renseigné sur les habitants de la ville au début du siège. Il lui demanda de traduire pour dame Carcas ses volontés. Elle aurait la vie sauve et il s'inclinait devant son courage. Si elle décidait de se convertir à la religion des Francs, elle demeurerait alors maîtresse de sa ville. Songeant à ses conquêtes futures et soucieux d'accroître les provinces sous sa dépendance, le roi ajouta habilement :

— Je souhaite t'anoblir, car ta vaillance est digne de celle de mes plus grands capitaines. Pour cela je te confie, en secondes noces un gentilhomme de ma suite, d'illustre race, le fidèle Roger... Pour nous souvenir enfin de cet épisode douloureux que fut le siège de ta ville, je te demande qu'elle porte dès ce jour ton propre nom. Qu'on joigne à celui-ci la noble manière dont tu t'es soumise. En sonnant du cor, comme mon pauvre Roland dans son vallon des Pyrénées, tu mérites notre estime et notre fidélité. Que vive Carcassonne !

Telle est la légende ! Je vous laisse libre de la croire ou non... Mais sachez que, si vous vous promenez un jour au milieu des vignobles du Carcassès, il se pourrait que vous entendiez, vous aussi, le son de l'olifant de dame Carcas. N'ayez crainte, il ne s'agira ni du fantôme de l'amazone sarrasine ni de vigneron mécontents après le refus de la chaptalisation⁽²⁴⁾ de leurs vendanges... Ce seront seulement quelques-uns de ces touristes béats qui partout dans le monde, sur des lieux

illustres, refont des gestes illustres. On les croise si nombreux à présent sur le chemin de ronde de la cité qu'ils seraient bien capables de nous jeter hors de chez nous !



Ceux de La Cisque et ceux du Bastit



POUR nous, Occitans, être mauvaise langue c'est un vrai plaisir, une institution et même une compétition, individuelle ou par équipes, comme au rugby ! Si je vous disais que, bon an mal an, nous cancanons deux heures par jour. Le temps ? Nous le prenons ! Où ? Partout : chez le boucher Vielhes-cazes en attendant ses côtes d'agneau, sur la pierre ronde du tilleul en écoutant le grillon, sur les chaises devant le portail en regardant le mouvement, mais surtout sur le parvis de l'église en sortant de la messe. Là, on engrange les nouvelles pour la semaine !

Rassurez-vous. On n'est jamais bien méchants, et puis, dire du mal du voisin, ça vous forge un caractère, ça vous délie la langue et ça aigüise l'accent. Certains arrivent même, sans y prendre garde, à vous dire en face vos quatre vérités comme s'ils parlaient d'un autre. C'est bien le comble ! Ils oublient qui vous êtes et ne songent qu'à placer leurs banderilles.

Si je vous parle sans vergogne de nos défauts comme s'ils étaient de rares qualités, c'est qu'avant tout nous avons le cœur sur la main... Tenez ! Nous volerions au secours de celui que nous venons de moquer de la voix et du geste, s'il était un seul instant dans le besoin ! Les querelles entre voisins, les querelles entre villages, c'est notre pain quotidien, et même une façon d'épicer la vie car elle n'est pas toujours bien gaie.

Je crois lire dans vos yeux de la crainte ou du doute. Vous ne saisissez pas bien ces subtilités ? Pour vous convaincre de nos bons sentiments, je veux vous conter les aventures drolatiques de mes voisins : ceux de La Cisque et ceux du Bastit. Il n'y a ni malice ni fiel dans tout ceci. Certains diront que ces épisodes sont d'un autre siècle

et qu'ils sont seulement capables de faire sourire nos grands-parents. Eh bien, ils se trompent ! Vieux ou jeunes, tous les Quercynois connaissent ces aventures et se les content avec force détails à la moindre occasion. C'est cela aussi la tradition.

La Cisque est un village très retiré, là-haut sur la causse, entre chênes nains et genévriers. Impossible de le repérer sur une carte d'état-major !

Au cœur du hameau, à deux pas de la place, il y a un grand lac. En Quercy, il est bon de le préciser, un lac est un peu plus grand qu'une bassine en émail pour laver les langes du nouveau-né mais c'est bien tout ! Sur la foi de panneaux indicateurs, bleu et blanc, combien d'estivants arrivent ainsi aux abords de nos lacs avec tout l'attirail du parfait pêcheur ! Imaginez leur déception. Au lac de La Cisque, les habitants ont pour habitude de venir faire boire le bétail. Quand sonne l'angélus, c'est un embouteillage d'ânes, de dindons, d'oies, de canards, de brebis et de chèvres. Il devait y en avoir un dans ce genre lors de l'embarquement sur l'arche du bon père Noé.

Un soir de pleine lune, un fermier de La Cisque amena boire son âne plus tard que de coutume. Il avait, paraît-il, confondu le son de la cloche et celui du marteau sur son enclume. La lune se reflétait à la perfection dans l'eau de la mare. Le fermier se pencha en fronçant ses sourcils noirs et épais. Il ne comprenait rien à ce mystère ! L'âne, tout à son plaisir, les yeux mi-clos comme un gourmet goûtant un nectar, buvait à longues et bonnes gorgées. La journée avait été si chaude ! Il avait une si grande soif ! Soudain il n'y eut plus de lune dans le lac.

Affolé, le brave homme se releva d'un bond et courut dans tout le village, frappant aux portes, criant à tue-tête :

— *Baptistou a bé la luna ! Senta Vèrges ! A bé la luna...*

(Baptistou a bu la lune... Sainte Vierge... Il a bu la lune !)

En cinq minutes, le village entier fut rassemblé au bord de la mare. Impassible, Baptistou se passait la langue sur les naseaux, satisfait de son breuvage. Son maître lui tapotait le ventre, essayant de repérer où pouvait se loger cette maudite lune. Les plus courageux soulevaient l'un après l'autre les sabots de l'âne – peut-être se cachait-elle dessous ? – et le guérisseur regardait à l'intérieur des oreilles s'il apercevait une lumière lui permettant de situer l'astre. Une vive émotion gagnait les rangs. On envisageait déjà les solutions radicales : ouvrir le ventre du Baptistou, faire descendre un hameçon dans son estomac à l'aide d'une ligne de pêcheur. La discussion était passionnée. On aurait pu se croire à la veille du lancement d'une fusée ou au matin d'une opération à cœur ouvert.

Soudain un cri de joie retentit :

— *Miré ! Es aquo !* (Regardez ! Elle est là !)

La lune qui s'était assoupie derrière un gros nuage venait de faire sa

réapparition, quelque peu confuse d'avoir semé un tel émoi. On fit cercle autour de la mare, on réfléchit encore au phénomène et, après avoir pesé ses mots et gratté le fond de sa gorge, le maire prit la parole :

— Il nous faut repêcher cette lune coûte que coûte.

Un murmure d'approbation courut dans l'assistance. Ce maire savait être à la hauteur des situations. Tous ses administrés tinrent à lui serrer la main sur-le-champ (ce qui prit déjà plus d'une heure !) puis on s'enquit d'un *rel*(25) auprès de Jeannot le meunier.

Toute la nuit on racla le fond du lac ! Du plus fort au plus rusé, chacun tenta sa chance... En vain ! La lune ne daigna pas bouger d'un millimètre. On fit boire à nouveau Baptistou mais il avait déjà le ventre si gonflé qu'il s'arrêta à la première gorgée. Harassés, la tête basse, alors que le gazouillement discret des moineaux annonçait l'aube, les habitants de La Cisque rentrèrent se coucher, en file indienne, comme une armée défaite. Le dernier volet venait à peine de se refermer que la lune prit elle aussi la décision de cesser le travail et céda sa place dans la mare au soleil levant.

Après vous avoir presque tout dit sur mes voisins de La Cisque, il faut, par souci d'équité, que je vous conte les heurs et malheurs de mes autres voisins, ceux du Bastit... D'eux, je vous l'avoue, nous en parlons sans mâcher nos mots avec ceux de La Cisque, car pourquoi ne pas dire du mal des uns avec les autres et vice versa ?

La Bastit est une bourgade paisible, sur l'autre rive de la Dordogne. Les toits des maisons sont en belles lauzes, patinées et chargées de mousse au fil des ans. À deux gamins près, le même nombre d'habitants qu'à La Cisque. Les bois sont si épais par là-bas que des familles de sangliers peuvent vivre dans leurs bauges sans frémir au bruit de la première branche cassée. Hélas, le manque d'information s'y fait cruellement sentir ! On ne peut tout avoir : la nature et le progrès ! Les exploits de Gagarine et, à plus forte raison, les vols supersoniques du Concorde, les performances d'un turbotrain... Ils ignorent tout cela, ceux du Bastit !

En été, le soir venu, quand tout le village est réuni sur la place pour goûter un peu de fraîcheur, on lève la tête, on voit le ciel et les étoiles, celles qui filent et celles qui ne filent pas et l'on se prend à rêver :

— Il doit y avoir de la place là-haut ! s'interrogeait ainsi à haute voix le père François qui passait pour le plus raisonnable du village. Pourquoi n'y monterions-nous pas ? Nous qui sommes un peu à l'étroit pour le tabac, le maïs et la vigne !

— Mais, comment faire ? répondirent d'une seule voix les habitants du Bastit, toujours disposés à prendre des initiatives, même les plus hardies.

— Et les échelles ? C'est fait pour quoi ? répliqua le père François,

énervé par le manque d'à-propos de ses compatriotes.

On courut aussitôt chercher les quatre échelles doubles du village. Mises bout à bout à l'aide de ficelles (une invention géniale !), elles firent ainsi d'un seul tenant une bonne quinzaine de mètres. Impossible cependant de les appuyer sur une grange assez haute. Vexé de cet échec, le père François ne s'avoua pas vaincu. N'était-il pas un stratège hors pair ? Il faut savoir un jour ou l'autre remettre en jeu sa réputation !

— Autant pour moi ! s'écria-t-il en repoussant sa casquette sur la nuque, signe chez ceux du Bastit d'une intense activité cérébrale... Je sais réparer mes erreurs !

Il s'éloigna vers un tronc d'arbre à l'écart du cercle de ses amis, s'y assit et resta plusieurs minutes la tête baissée, les yeux fixés sur la pointe de ses sabots. Puis, tel Archimède sortant de sa baignoire lorsqu'il eut compris le principe des corps plongés dans un liquide, François se leva d'un bond, les yeux hagards, les narines frémissantes.

— J'ai trouvé ! J'ai trouvé ! Pourquoi ne pas y avoir songé plus tôt ? LES TONNEAUX... Amenez tous vos tonneaux, barriques, barricous ! Vin blanc, vin rouge, rosé... Ça m'est égal !

Une heure plus tard, on aurait pu se croire aux heures chaudes de l'après-vendange, lorsque chaque propriétaire veut faire goûter à ses proches le vin nouveau, et qu'il y a grave péril pour qui veut garder la tête froide !

Tonneaux pleins et tonneaux vides, foudres et fûts formaient un étrange bataillon de soldats bien nourris prêts à servir les hautes ambitions des habitants du Bastit. On dressa les plans de la manœuvre cinq fois plus vite que Vauban ou Napoléon ne l'eussent fait et, les cœurs gonflés d'espoir, on commença de bâtir cette nouvelle tour de Babel.

Tout allait bien ! On se faisait la courte échelle, on se servait de tabourets, d'escabeaux, d'échelles courtes, d'échelles doubles, puis on dédoubla la grande échelle inutilisée tout à l'heure, on la redoubla par la suite. Tout le monde apportait sa barrique le sourire aux lèvres et l'échafaudage montait, montait ! On fit tant et si bien qu'il ne manqua plus qu'une barrique pour toucher le ciel et voir un peu comment c'était fait là-haut ! Juché sur la dernière barrique (car on lui avait accordé ce privilège en récompense de son talent d'inventeur), le père François n'était plus qu'un point minuscule dans le ciel étoilé, lançant des ordres presque inaudibles aux terriens du Bastit.

— ...La...der...nière ! Une...seu...le ! Vous...m'en...ten...dez ?

Une main placée derrière l'oreille, en guise d'écouteur, le visage tendu vers le ciel, chaque habitant du Bastit reçut le message et le comprit !

Ce fut un branle-bas général ! Chacun voulait que sa barrique

permette à François, leur héros, d'atteindre le firmament. On courut dans tous les sens, on fouilla toutes les caves, tous les greniers, tous les celliers. Hélas ! Il fallut bientôt se rendre à l'évidence. Plus une seule barrique, pas le moindre petit billot ne restait dans tout le Bastit. C'était la catastrophe ! Échouer si près du but ! Et le père François qui était là-haut avec des dizaines d'idées fourmillant dans sa tête. Ah ! si seulement il était au milieu de nous, il la trouverait, *lui*, la solution. On essaya bien de parlementer, d'expliquer la situation au cosmonaute du Bastit qui commençait à agiter ses bras comme un sémaphore, en signe d'impatience... Mais il semblait déjà ne plus comprendre le patois !

— *Como fa ? Como fa ?* se lamentaient en chœur tous les villageois.

Les anciens dodelinaient du chef gravement et les veuves essuyaient furtivement une larme au coin des yeux avec leur mouchoir brodé... Ce fut Pierrot, le fil aîné du tonnelier qui lança l'idée le premier :

— Et si on prenait la barrique du fond ? Celle qui est au sol ? On l'attacherait à la corde et il se la grimperait là-haut, notre François !

Il n'était plus temps de réfléchir... La première idée était sûrement la bonne !

Quatre hommes, les plus forts, pesant cent kilos pour le moins, se groupèrent autour du tonneau soutenant l'échafaudage et en tirant à hue et à dia, encouragés par tout le village, ils ébranlèrent l'ensemble ! On entendit bien un ou deux cris de prudence et même un appel au secours venu du ciel, mais, poussés par une force diabolique, les costauds du Bastit poursuivirent leur besogne et vous devinez déjà ce qui arriva...

L'immense colonne de tonneaux hésita, vacilla puis s'effondra dans un fracas de tonnerre. Était-ce déjà la fin du monde ?

On releva ce pauvre François dans un piteux état et on le porta en cortège jusqu'à sa demeure. Seul au milieu de dizaines de tonneaux brisés et de cerceaux épars, pris d'un fou rire interminable, les bras levés vers le ciel en signe de remerciement, Pierrot tournoyait sur lui-même comme une toupie. Il avait là du travail pour cinq ans !

Je pourrais vous conter d'autres épisodes qui ont eu pour théâtre les sous-bois et les clairières du Bastit ! Lorsque les villageois voulurent détourner le cours de la Dordogne, en enlevant le rocher des abeilles avec la laine des bergères qui filaient la quenouille... Lorsqu'ils se bagarrèrent avec ceux de Loupiac pour les limites de la commune et qu'ils partirent furieux, jurant que le combat était inégal puisqu'ils n'étaient que dix/vingt alors que les Loupiagais étaient trente... On y passerait des veillées entières et d'ailleurs (mais c'est hélas ! si rare à présent) on y passe encore de longues soirées à se les raconter pour la millième fois, tout en dénoisillant(26), en faisant les maniques(27) en égrenant le maïs.

Le chapelet de sainte Madeleine



'AUTOMNE de cette année 1582 venait seulement de faire jaunir les feuilles des arbres. Pour rattraper le retard de dix jours pris sur la marche du temps par le calendrier jusqu'alors en vigueur, celui de Jules César, le pape Grégoire XIII ordonna que le jeudi 4 octobre soit immédiatement suivi du vendredi 15 octobre ! Un bond en avant bien agréable pour les écoliers de l'époque.

Le jour où l'on redistribua les fêtes du nouveau calendrier aux différents saints ayant vécu en Europe, il y eut chez les délégués des saints auvergnats des mouvements divers et des protestations véhémentes.

Au milieu de cette très honorable assemblée plénière où chacun avait gagné mille fois le Ciel par ses bienfaits sur terre, saint Nectaire, le plus vindicatif d'entre eux, se leva soudain de son siège. Le visage rougeaud, avec force gestes, il laissa parler sa colère :

— Mes chers collègues, je vous réclame quelques instants d'attention ! Nous, Auvergnats, sommes toujours les dindons de la farce. Ce n'est pas un hasard si nous avons choisi l'Auvergne pour y vivre et y accomplir nos miracles. Les gens y sont accueillants et il faut pour cette raison les récompenser... En agissant ainsi vous brisez notre carrière !

— Qu'allons-nous raconter à nos camarades exclus si vous nous traitez de la sorte ? renchérit sainte Hélédie d'une voix fluette, brandissant, tel Jupiter son foudre, sa quenouille de bergère.

Le représentant du pape leva les bras en signe d'impuissance. Il avait des ordres. Il n'était là que pour les appliquer, en bon fonctionnaire.

L'affaire était cependant d'importance. Le nombre des saints ayant élu domicile en Auvergne et s'y étant manifestés d'une façon ou d'une

autre était tel que, pour ne pas défavoriser les autres régions de France, les responsables du calendrier s'étaient vus obligés d'en évincer certains. En dépit des plaidoiries de saint Nectaire et de sainte Hélédie, beaucoup n'y sont toujours pas inscrits.

Que de miracles, croyez-moi, ont eu pour cadre la terre auvergnate, ses fraîches vallées granitiques et ses landes sauvages, ses coteaux chargés de vignes et ses châtaigneraies, ses lacs romantiques et ses plateaux déserts où s'ouvrent les cratères des volcans éteints ! Il serait trop long de vous conter par le menu les exploits de saint Amable, de saint Julien ou de saint Flour. Songez que, jadis, la guérison de chaque maladie était attribuée à un saint qui s'en était fait une spécialité. Oui ! Comme un médecin aujourd'hui... Tenez ! La lèpre était le domaine réservé de saint Mein, et saint Flour, quant à lui, ne s'occupait que des problèmes de votre cuir chevelu. Les fontaines miraculeuses d'Orcival et de la Chapelle Pose étaient aussi fréquentées que les grands lieux de pèlerinage. Et les fêtes votives ! Que de processions magnifiques ont connu les vieux Auvergnats. Pour présider les cérémonies, on désignait un roi et une reine qui étaient alors les *reyes de la festa*. Chacun voulait tant s'enorgueillir de ce titre qu'on mettait souvent la charge aux enchères publiques, au plus offrant. Cela faisait des sommes rondelettes pour la paroisse. On soutient encore parmi les vieux Salersois qu'un habitant de la ville fit couler du vin dans les fontaines pour être élu !

Les pèlerinages étaient légions. À Riom, les *brayauds*(28) défilaient en costume, tenant la châsse, à Notre-Dame d'Orcival, toute la nuit précédant le jour de l'Ascension les pèlerins chantaient et marchaient à la lueur des flambeaux tenus à bout de bras. Au mois de juillet, on transportait la vierge noire de Besse jusqu'à la chapelle de Vassivière, en pleine montagne. La nuit du jeudi saint, les Pénitents noirs de Saint-Loup-de-Billom défilaient, portant la croix du Christ et faisant à chaque pas une génuflexion. À Saint-Cerneuf, on reconstituait au cours d'un grand pèlerinage toutes les stations de la Passion. Au Moyen Âge, pour célébrer la Saint-Gai, le seigneur de Chillac entrait dans la bonne ville de Langeac en lançant sur les habitants, du haut de son char, plus de quinze cents œufs !

De toutes ces fêtes, il ne reste plus grand-chose ou elles sont bien différentes à présent ! Mais la neige qui se souvient du jour où elle doit faire son apparition, par là-bas, sachant pourtant qu'elle ne sera pas éternelle, la neige d'Auvergne honore à sa manière les saints de l'almanach.

Écoutez ce dicton qui ressemble à une prière :

À la Saint-Michel, la neige est au ciel

À la Saint-Luc, la neige est au suc (sur les monts).

À la Toussaint, elle descend.

À la Saint-Martin, ferme la porte, car la voilà.

À la Saint-Biaise, il y en a jusqu'à la queue de l'âne.

À la Sainte-Agathe, la neige se fond.

Les saints font partie de la vie quotidienne des Auvergnats et ils sont un peu leurs amis... Ce dicton, on me le confia un jour de *mangogne*(29) autour de la longue table en chêne massif, dans une ferme proche d'Aurillac, après avoir immolé dans la cour le « vêtu de soie » et avant de déguster un superbe clafoutis aux cerises trempées dans l'eau-de-vie, dont je garde encore le souvenir ému. Mon interlocutrice portait le *boborel*(30) de fête sur lequel tombait, suspendue par une chaîne d'or, une magnifique croix couverte d'émaux. Cette Cantalienne, on l'appelait peut-être la Fanchon ou la Margotton, je ne m'en souviens plus très bien. Comme je lui demandais quels étaient les saints à qui elle se confiait volontiers et qui, bon an mal an, lui apportaient le plus de réconfort, elle rajusta son petit chapeau de paille noire qu'elle n'abandonnait qu'en de très rares occasions et, me fixant de ses yeux bruns et vifs pour s'assurer que ma question était vraiment sérieuse, elle consentit à me livrer son secret :

« En principe ce sont des choses qui ne se disent pas, commença-t-elle sur un ton sentencieux... Cependant, comme tu m'as aidée à préparer le boudin, je te dois bien ça. »

Elle leva la tête, semblant demander l'assentiment des intéressés eux-mêmes, puis continua :

« À dire le vrai, pour faire bonne mesure, j'en ai deux que je prie tour à tour... ça les fatigue moins. Mais quand je t'aurai conté leur histoire, tu verras qu'en fait on ne peut les séparer très aisément. Il s'agit de saint Victor et de sainte Madeleine... En voilà encore deux qui sont passés par chez nous », souligna-t-elle d'un hochement de menton énergique qui fit sursauter les trois ou quatre poils qui y gambadaient.

« Ils avaient élu domicile – je crois –, poursuivit-elle en plissant le front, dans l'arrondissement de Saint-Flour, à Massiac, là où justement on trouve de l'antimoine, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux. Un joli torrent traverse le bourg. Il s'agit de l'Allagnon. Saint Victor et sainte Madeleine habitaient un abri dans le rocher sur chacune des rives du cours d'eau, pratiquement en face l'un de l'autre. Je peux t'assurer que les deux roches qui les abritaient existent encore, insista la fermière en voyant mon air incrédule. Si tu ne crois pas ce que je te raconte, je m'arrête là ! »

Je protestai aussitôt, jurant que j'accordais au récit le plus grand crédit.

« La vie des ermites, des saints, des moines ou des anachorètes, comme disent tous ceux qui veulent montrer qu'ils sont allés à l'école, n'est pas amusante tous les jours, soupira la Cantalienne à présent prise elle-même par son récit. Pour se distraire, saint Victor taillait des branches de noisetier avec des silex, comme les hommes de la préhistoire, et sainte Madeleine ne cessait de faire le ménage dans sa grotte. Le reste du temps, ils priaient, priaient, priaient, inlassablement. Ils n'étaient pas très liants, ni l'un ni l'autre. Le matin, en s'apercevant à travers la brume qui courait sur le ruisseau, ils se faisaient un timide salut de la tête et, le soir, avant de souffler leur chandelle de suif, ils se souhaitaient bonne nuit d'un signe de la main. Ils vivaient une petite vie bien tranquille dans ce coin isolé de l'Auvergne. Hélas ! il en est des saints comme des chanteurs d'aujourd'hui. Certains sont à la mode, d'autres sont déjà passés de mode. Certains voient soudain leur cote d'amour monter plus haut que la flèche de la cathédrale de Clermont sans qu'ils aient accompli de nouveaux miracles, d'autres voient la leur descendre plus bas que le fond du lac Chambon sans qu'ils aient démérité pour autant. Pour saint Victor et sainte Madeleine, ce fut ce qui se passa.

Par un beau matin d'été, alors qu'il était agenouillé depuis deux heures déjà devant un autel sculpté par ses soins dans un tronc de châtaignier, saint Victor entendit des voix essoufflées se lançant des ordres et des bruits de chute de pierres, comme si des alpinistes peu aguerris tentaient l'ascension du piton rocheux sur lequel il avait installé sa retraite. Étonné par ces sons inhabituels, il s'allongea au-dessus du vide et se pencha pour voir ce qui se passait sous sa roche puisque ce tapage semblait venir de là. Il laissa échapper un Oh ! de surprise, ce qui pour un ermite est déjà un juron... Imagine le spectacle, si tu peux ! Une dizaine de pèlerins faisaient l'ascension de son rocher pour lui rendre visite et lui apporter vivres et présents comme jamais sans doute aucun saint n'en reçut ! La mode était lancée...

Il y eut bientôt tant de voyageurs venant d'Auvergne d'abord, puis de Guyenne, de Gascogne et même du Languedoc, qu'il fallut creuser un chemin à flanc de montagne pour éviter que les pèlerins ne se blessent en allant baiser les mains du saint homme. À dix kilomètres alentour, on installa des panneaux signalant les chemins qu'il fallait emprunter pour rejoindre la grotte au-dessus de l'Allagnon... Des marchands de chapelets, de cierges, de sabots et de cannes, d'objets divers qu'on certifiait avoir appartenu à l'ermite, des échoppes à l'enseigne de Saint-Victor, des gargotes où l'on pouvait se restaurer avant d'entreprendre l'ascension et boire du vin blanc frais

d'Entraygues en redescendant... tout cela poussa dans la vallée comme les cèpes à la fin septembre.

Saint Victor était ébahi de son succès. Homme simple et bon, il n'osait pas chasser tous ces profiteurs comme Jésus avait su le faire pour les marchands du Temple. Il préférait rester tout le jour, les yeux levés vers les nuages, interrogeant Dieu le Père sur ses intentions et se contentant de bénir la foule quatre fois, à heures fixes.

Sur l'autre rive du torrent, Sainte Madeleine contemplait avec stupeur l'incessant défilé qui agitant les abords immédiats de la grotte de l'ermite. Bien qu'une sainte ne puisse avouer sa jalousie naissante, un léger serrement de cœur la tenaillait de temps à autre en voyant le succès populaire obtenu par son voisin et ami Victor. Qu'avait-il donc fait de plus qu'elle pour lui être préféré par les habitants de la contrée ? s'interrogeait la jeune femme en rougissant d'oser se poser de telles questions. Dire qu'à présent elle ne voyait même plus dix personnes par mois alors que sa moyenne de visiteurs tournait d'habitude autour d'une centaine ! Aucun doute, Saint Victor lui faisait du tort et cela portait un nom en affaires : la concurrence déloyale ! voilà qui méritait un procès en bonne et due forme !

De longues heures, Sainte Madeleine médita sa vengeance et, alors qu'elle était prête à vendre son âme au diable – toujours présent dans ces moments-là –, un ange vint s'asseoir à ses côtés sur une pierre plate et lui parla en ces termes apaisants :

— Il est bien inutile de te fâcher pour si peu, ma sainte femme. Dieu te regarde et s'inquiète de te voir aussi troublée par le succès de ton voisin. Il m'envoie te dire que pour régler cette affaire Il est prêt à te venir en aide, mais Il n'interviendra que si tu Lui fais la promesse expresse de n'être plus envieuse et de continuer à Le prier le restant de ta vie dans l'humilité et la sagesse.

Le visage de Sainte Madeleine sembla aussitôt retrouver couleur et vie. Elle promit tout et tout de suite. Ce qui lui importait, c'était de ne plus être ainsi humiliée, devant ses propres murs, elle, Madeleine, une sainte de son rang ! Elle se tourna vers l'ange, le remercia et lui demanda, encore incrédule :

— Tu es bien certain que je peux demander ce qui me plaira ?

L'ange sourit tendrement à la sainte, comme un grand-père sollicité par sa petite-fille, la veille de Noël.

— Tout ce que tu voudras, mais nulle méchanceté évidemment !

Sur ces mots, il se leva, lissa les plumes de ses ailes du plat de la main après avoir déposé un peu de salive sur le bout de ses doigts, puis d'un battement sec s'envola et disparut aussitôt derrière un beau cumulus d'un blanc ouaté.

Sainte Madeleine choisit l'heure qu'elle savait la plus propice : le début de l'après-midi... La foule était alors la plus dense aux abords de

la retraite de Saint Victor et son intervention n'en aurait que plus de poids. Le temps était splendide, comme souvent en Auvergne à l'arrière-saison. Une brise légère venant de la chaîne des puys rafraîchissait l'atmosphère. Les pèlerins avaient tous le sourire aux lèvres, en s'engageant sur le chemin escarpé menant à l'ermitage de Saint Victor. De sa grotte, et pour la première fois depuis bien longtemps, Sainte Madeleine vit ce spectacle sans jalousie... Elle avait un plan ! Elle s'approcha du mur aux aspérités duquel elle suspendait ses objets de culte et saisit un chapelet en buis qu'un seigneur de Provence lui avait remis autrefois en cadeau pour un vœu qu'elle avait su exaucer. Les grains étaient à demi usés par les innombrables *Pater* et *Ave* qu'elle avait récités au cours de son adolescence. Sainte Madeleine ferma très fort les yeux et pria de tout son cœur :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Vous qui pouvez tant... Faites que ce chapelet s'étire, s'allonge comme une corde et se solidifie afin que je puisse traverser l'Allagnon pour aller saluer Saint Victor, votre serviteur et mon ami...

Il sembla à Madeleine qu'un ricanement malveillant venait du fond de son abri – c'était sans doute le diable, mécontent d'avoir été éconduit –, mais aussitôt, elle sentit son chapelet lui échapper des mains. Alors, impatiente, elle ouvrit les yeux : le miracle s'était accompli !

Le chapelet se balançait au-dessus du torrent et, sur l'autre rive, s'était fixé à quelques pas de l'entrée de la grotte de Saint Victor, à l'une des branches maîtresses d'un chêne centenaire. Devant ce prodige, la sainte n'hésita pas un instant. Les pieds nus, avec l'agilité d'une équilibriste répétant son numéro pour la cinq millième fois, les bras en croix pour assurer son équilibre, elle monta sur cette étrange passerelle et s'avança rapidement.

Elle avait déjà parcouru la moitié du chemin et se trouvait à plus de trente pieds au-dessus de l'eau lorsque des pèlerins l'aperçurent, accomplissant cet exploit extraordinaire. Bientôt, tous les visiteurs présents détournèrent la tête de la grotte où priait Saint Victor pour regarder cette frêle jeune fille dansant d'un pied sur l'autre et s'approchant d'eux à chaque pas. Distrain par les clameurs de la foule encourageant la sainte, Victor, l'ermite de Massiac, leva enfin la tête et vit la scène. Il n'écoula que son cœur. Lui seul pouvait sauver sa condisciple d'une chute certaine, si Dieu lui permettait de voler à son secours...

Tout en retroussant jusqu'aux genoux sa robe de bure, pour se donner plus d'aisance, il se récita à voix basse la prière des Urgences et se fraya difficilement un chemin au milieu des badauds pour se rendre sous le chêne où devait en principe « accoster » Sainte Madeleine. Il escalada le tronc fourchu, atteignit la branche maîtresse

où s'était amarré solidement le chapelet, avança un pied puis l'autre et s'élança vaillamment au son des Oh ! et des Ah ! d'admiration et d'étonnement... Quelques pas plus loin, il saisit la main tremblante de la sainte qui lui murmura du bout des lèvres un « merci » pincé et reconnaissant à la fois.

Dès qu'ils revinrent sur la terre ferme, Sainte Madeleine et Saint Victor furent très entourés. De chuchotements en confidences, de messes basses en exclamations, chacun sut alors qui était cette jolie femme qui venait de risquer sa vie pour qu'on parlât d'elle.

— Comment ! Une sainte vivait à deux pas de là et nous l'ignorions à ce point, s'exclamèrent les fervents partisans de Saint Victor, déjà prêts à changer de rive pour leurs dévotions.

— J'ai trois souhaits à faire exaucer, je ferais peut-être bien de demander à cette jeune fille, confiait une bigote à ses voisines de pèlerinage.

Ce fut un remue-ménage dans toute la contrée pendant plusieurs semaines.

Voilà comment Sainte Madeleine reconquit le cœur des Auvergnats et des autres, acheva ma Cantalienne en signifiant par une moue de dépit que nous étions bien influençables. Madeleine et Victor vécurent encore longtemps, chacun sur son rocher, tenant scrupuleusement à jour le décompte de leurs visiteurs, faisant même un bilan annuel de leurs dons et se partageant les bénéfices comme deux véritables associés. Qu'ai-je dit, malheureux ! s'interrompt soudain la conteuse, une main devant sa bouche. Ne va pas raconter cela sur tous les toits, sinon on nous dira que même nos saints ont l'avarice comme péché mignon ! »

Satan et le seigneur de Bainac



UR les bords de Dordogne, à la limite du Quercy et du Périgord, il y a un site que l'on pourrait croire béni des dieux.

Dominant la rivière qui prend à cet endroit l'aspect d'un estuaire, la falaise abrupte de Beynac est comme un observatoire privilégié. Ce n'est pas un hasard si les seigneurs du lieu ont de tout temps édifié là d'imposantes fortifications.

Notre histoire commence là-haut, en l'an 1200 pour faire bonne mesure et ne pas vous encombrer l'esprit avec des chiffres. Les neveux d'Adhémar de Bainac (c'est ainsi qu'on l'orthographiait à l'époque) sont de retour au pays et donnent une fête à rendre jalouse la belle Aliénor d'Aquitaine. Le fidèle serviteur de Richard Cœur de Lion, Mercadier, ancien propriétaire du château est mort, assassiné, il y a deux mois à peine. Adhémar n'ayant pas d'héritier direct, ses neveux s'installent... Quoi de plus naturel ?

Dans le bourg, dont les maisons s'étagent jusqu'au pied des remparts, on rit, on boit, on festoie tout autant que dans l'immense salle de réception du château. Songez qu'on a tué dans la seule journée cent vingt pintades, trente canards et quatre-vingts poulets et qu'au four seigneurial trois cents pains d'une livre ont été cuits en deux jours !

Pourquoi ce festin ? Comment, vous ne le savez pas encore ? Mais pour célébrer la charte qui vient d'être octroyée aux habitants de Bainac. Dorénavant ils n'auront plus de lourds tributs à payer à leur seigneur et gagneront leur vie plus aisément. Vive Aymeric de Bainac, leur nouveau maître ! Que les Cieux lui soient favorables et qu'il passe des jours heureux parmi ses sujets.

Aymeric était un jeune homme d'une vingtaine d'années, si aimable

et si gai qu'il savait se faire aimer de tous, rien qu'en circulant dans les ruelles en pente au pas lent de son palefroi. Un regard de ses yeux bleus et doux était aussi bienfaisant qu'un jour de repos dans la dure existence des paysans de Bainac. Si tous les seigneurs d'Oc avaient été comme lui, aussi justes, aussi bons, peut-être n'y aurait-il jamais eu dans l'histoire occitane de révoltes sanglantes et de luttes fratricides. Aymeric aimait par-dessus tout la poésie et la musique. Depuis sa récente installation, le château était devenu un rendez-vous de troubadours et de jongleurs. Il était même inutile de vouloir passer la porte principale si l'on ne connaissait les derniers couplets de Bertrand de Born ou de Bernart de Ventadour. Aymeric n'accordait son amitié que si vous lui récitiez trois poésies de deux cents vers chacune, l'une sur les oiseaux, l'autre sur les fleurs et la troisième sur les femmes. Faut-il l'avouer ? C'était la dernière qu'il écoutait avec le plus d'attention ! Galant homme, le seigneur de Bainac n'avait pas encore fait son choix et les nobles damoiselles de toute la Guyenne avaient les yeux fixés sur le donjon crénelé du castel de Bainac. Elles suppliaient leur père de les accompagner à l'une des réceptions données au château et se faisaient faire spécialement pour cette occasion robes, coiffes et ceintures toutes plus ravissantes les unes que les autres. Aymeric parlait et souriait à chacune, mais ne se décidait point ! Un soir pourtant, alors que les quatre musiciens en titre lançaient sur leurs luths et leurs vielles les premiers accords annonçant l'entrée des jongleurs, une frêle jeune fille souleva la draperie rouge et or qui masquait une porte dérobée donnant sur la grande salle.

Son visage extraordinairement pâle, ses longs cheveux aux reflets dorés retenus par un ruban parme et ses yeux immenses, noirs et brûlants, fascinèrent aussitôt Aymeric. Il se pencha vers son frère cadet qui se trouvait attablé à ses côtés et lui demanda, la voix cassée par l'émotion :

— Quelle est donc cette beauté qui vient d'entrer, si timide, si réservée ? Je ne l'ai jamais vue nulle part !

Guilhem se tourna vers le coin de la salle où Aymeric venait de faire sa découverte et sourit aussitôt de l'ignorance de son frère :

— Cette jeune fille aux cheveux blonds, avec le ruban violet sur le front ? Mais c'est la fille de notre voisin, le comte de Cazenac, lui murmura-t-il à l'oreille. Du vivant de l'oncle Adhémar, nous avons joué ensemble dans les prés derrière le château. Tu as la mémoire défaillante !

— Laisse donc ma mémoire et mes souvenirs en paix, répondit Aymeric sur un ton brusque qui lui était inhabituel. Ce que je sais, poursuivit-il en détachant les mots pour être plus solennel, c'est que ce soir je viens de trouver celle qui sera mon épouse !

Guilhem eut un haut-le-corps comme si l'on venait de lui annoncer

une nouvelle insensée... Son frère aîné se marier ! Eux qui ne se quittaient pas un seul instant ! Qu'allait-il devenir ? Les yeux d'Aymeric, brûlant d'une flamme nouvelle, fixés sur cette silhouette gracile, voilà pourtant un signe qui ne trompait guère. Si l'amour ne le consumait pas encore, cela ne saurait tarder !

Guilhem poussa un énorme soupir d'impuissance devant les sorts jetés par la fatalité, un soupir qui fit se lever d'un bond les deux lévriers assoupis à ses pieds, comme s'il venait de les siffler pour s'en aller chasser le cerf !

Le temps de se déclarer, de se promettre, de nouer une subtile alliance permettant aussi d'accroître les terres du domaine de Bainac, le temps des fiançailles et des cérémonies du mariage, deux années s'écoulèrent. Deux années de paix et de joie. Aymeric et Jeanne de Bainac formaient le couple le plus harmonieux et le plus envié de Guyenne. Les jeunes filles brodaient des tapisseries et des napperons à leur effigie. Chaque église nouvellement construite se voyait ornée par le sculpteur de statues d'un couple qui avait à coup sûr les traits des deux époux. On leur vouait un véritable culte, et ils acceptaient gentiment ces hommages sans agacement ni vanité.

Si dans un conte on vous dit que tout va pour le mieux entre deux êtres, c'est inévitablement pour vous préparer à quelque grande catastrophe qui va les séparer à jamais ! Comment alors l'histoire d'Aymeric et de Jeanne pourrait-elle y échapper ? Mais je peux déjà rassurer vos âmes sensibles, ils passeront ensemble, envers et contre tout, une grande partie de leur vie.

En 1202, Baudouin, comte de Flandre, et l'héritier de la famille lombarde des Montferrat, Boniface, prêchèrent une quatrième croisade pour tenter de reprendre le Saint Sépulcre aux Turcs seldjoukides. Trop jeune pour partir sur les traces de Philippe Auguste et de Richard Cœur de Lion, lors de la troisième expédition qui devait permettre au roi Richard de conquérir l'île de Chypre, Aymeric ne pouvait reculer devant son devoir de chevalier, même si cela devait lui coûter son amour et sa vie. Après des adieux déchirants à son épouse et aux villageois qui l'aimaient tant, le jeune seigneur suivit les traces de ses illustres aînés et de son frère Guilhem, parti deux mois plus tôt. Il chevaucha longtemps, longtemps, traversa le nord de l'Italie, se heurta comme ses compagnons à la colère des Vénitiens, poursuivit sa route à bord d'une galère, le long de la côte Adriatique, s'empara de la ville de Zara, contourna le Péloponnèse et, en dépit de la chaleur, de la fatigue et des maladies, se présenta, en compagnie de Guilhem, qu'il était arrivé à rejoindre, sous les murs de Constantinople. Le voyage avait duré deux ans ! Deux années au cours desquelles aucun message en provenance de Bainac ne lui était parvenu. Deux années de peur, de disette, et les cœurs s'étaient bien durcis !



Aymeric fait ses adieux à son épouse...

Aymeric et Guilhem étaient devenus des soldats résolus. Ils avaient accompli ce voyage pour la chrétienté, rien ne pourrait à présent leur résister.

Constantinople fut mise à sac. Dans les deux camps, la sauvagerie et la fureur de vaincre furent telles qu'on s'entre-tua même entre compagnons. Au cours de l'assaut victorieux, Guilhem trouva la mort d'un coup de pique, Aymeric échappa par miracle à deux coups de poignard donnés par trahison.

Le soir venu, sous sa tente, agenouillé au chevet de son frère, il se demandait pourquoi les hommes devaient sans cesse se battre, se montrer leur force, imposer à autrui leurs idées. Il se demandait aussi ce qui pourrait lui donner le courage et la force physique d'entreprendre le voyage de retour. Certes, son amour pour Jeanne était intact, mais l'attendait-elle encore, lui qui s'était permis de l'abandonner quelques semaines seulement après les noces ?

Toutes ces questions tournoyaient et se mêlaient dans sa tête et il se sentait incapable de débrouiller tout seul les fils de cet inextricable écheveau. Soudain, il crut entendre une sorte de ricanement, venant du sommet de la tente, sous l'un des deux mâts. À la faible lueur des lampes à huile placées de chaque côté de la table sur laquelle reposait Guilhem, il lui était impossible d'en discerner l'auteur.

— Qui donc es-tu ? s'écria Aymeric, la voix tremblante de fureur. Ne peux-tu respecter le sommeil des morts ?

— C'est justement pourquoi je rôde par ici ! répondit une voix aiguë et désagréable... Il y a beaucoup, beaucoup de travail ce soir et ce n'est pas pour me déplaire. Mais, dis-moi, ajouta encore la voix de fausset en se faisant pressante, je te sens morose ! N'aurais-tu pas besoin de mes services pour résoudre tes problèmes ? J'ai là de la ciguë, de jolis couteaux aux lames très effilées et même des scorpions à morsure instantanée ! Ne bouge pas... Je descends de mon perchoir pour que tu fasses ton choix !

Un curieux personnage, au visage semblable à celui d'une fouine, vêtu d'une sorte de grand tablier de cuir rouge et coiffé d'un bonnet en laine grossière, se laissa glisser comme un acrobate le long du mât et, ravi de son tour, tomba aux pieds d'Aymeric.

— Je préfère te le dire tout de suite ! Cela te montrera que je suis dans de bonnes dispositions à ton égard, s'exclama l'étrange arrivant. Ton frère est chez mon adversaire de toujours, au paradis ! Allons ! Pourquoi me regardes-tu avec ces yeux effarés ? poursuivit-il, légèrement agacé. Je suis Satan en personne ! C'est vraiment bizarre : il suffit que je me montre tel que je suis pour que personne ne me reconnaisse ! Faudra-t-il bientôt que je me mette des cornes, une longue queue et que je tienne un trident à la main ? À vous, pauvres

mortels, il vous faut toujours des panoplies !

Aymeric n'en croyait pas ses yeux. Comment ! Satan, là, devant lui, essayant de le convaincre que dans sa situation mieux valait renoncer à la vie, souhaitant le faire entrer dans son sac de soie noire réservé aux âmes perdues ! Voilà qui ne manquait pas d'intérêt et redonnait le goût de guerroyer. C'était un adversaire de taille avec lequel il fallait compter ! En dépit de son chagrin, et bien qu'il ne voulût pour rien au monde abandonner son frère sans sépulture, Aymeric échafauda un plan.

« Satan peut tout ! se dit-il... Si je sais l'intéresser à mon sort, il peut me ramener à Bainac en moins de temps qu'en filant tout droit comme une étoile, par la Voie lactée ! Il faut que je lui propose un marché de dupe et qu'il se pique au jeu. »

Le croisé se prit la tête entre les mains, réfléchissant à toutes les solutions possibles, pendant que Satan faisait le tour du propriétaire, cherchant si par hasard il n'y avait pas sous cette tente d'autres forfaits à accomplir.

— Écoute-moi ! s'écria tout à coup Aymeric en se levant du coffre sur lequel il s'était assis dès l'arrivée fantaisiste du Malin. Je te propose un pacte et si tu le respectes, tu seras peut-être encore plus puissant que Notre-Seigneur ! C'est bien ce que tu souhaites, n'est-ce pas ?

Satan s'était approché d'Aymeric, intrigué par sa proposition. Le maître de Bainac vit briller dans les yeux injectés de sang du maître des Ténèbres une lueur de convoitise. C'était gagné ! Satan voulait savoir...

— C'est très simple ! poursuivit Aymeric en s'efforçant de garder son calme... Il jouait sa vie et le savait ! Il suffit que tu me ramènes le plus vite possible jusqu'à mon village de Bainac, en Périgord, et là-bas je t'offrirai pour tes services un objet unique, magique, qui donne à celui qui le possède la force, la lumière et la chaleur !

Satan pesa le pour et le contre de cette offre insolite puis se frotta les mains, comme s'il allait conclure une excellente affaire :

— Eh bien, j'accepte ! dit-il en ricanant, certain de gagner au change. Toutefois, si tu m'as trompé, je me réserve le droit de venir te tourmenter toutes les nuits et ne cesserai mon manège que lorsque tu auras deviné mon âge ! Si, au bout d'une année, je n'ai pas obtenu la bonne réponse, je t'emmènerai avec moi pour un second voyage... en enfer !

Aymeric acquiesça et remercia même Satan de son obligeance. Il ne lui restait plus qu'à dire un dernier adieu à son frère. Il fit préparer un linceul immaculé et Guilhem fut enterré, à quelques pas de la tente, la tête tournée vers la terre occitane.

La cérémonie terminée, le diable et le seigneur de Bainac firent leurs

préparatifs. Aymeric dut échanger, contre un pourpoint élimé et des hauts-de-chausses trop étroits, sa tenue de croisé, car Satan ne voulait pas d'un passager revêtu d'un tel costume. Il entra enfin dans le havresac de son convoyeur avec une certaine appréhension. Et si c'était lui la dupe ? S'il se retrouvait en enfer dès à présent, sans espoir de retour ? Il était déjà trop tard ! Satan lui criait à travers le sac de bien se cramponner et, par un trou minuscule qu'il pratiqua dans la toile à l'aide d'un ongle, Aymeric s'aperçut qu'il venait d'entrer dans un nuage aussi épais que de l'ouate.

En trois jours, ce voyage qui avait duré deux années à l'aller fut accompli ! Satan, impatient et fébrile, ne voulut s'arrêter ni pour manger ni pour dormir. Aymeric sommeilla bien quelques heures, épuisé par la fatigue, mais le sac était si inconfortable et le froid si vif à une pareille altitude !

Le long ruban bleu, vert et noir que dessine la Dordogne dans les paysages du Périgord, aux différentes heures du jour, se déroula bientôt sous leurs pieds.

— Nous y voilà ! s'exclama Satan. C'est à toi de tenir ta promesse, mon cher Aymeric !

— N'aie aucune crainte... Je suis aussi sérieux en affaires que tu peux l'être. Je te demande une seule faveur avant de te donner l'objet en question, c'est d'embrasser Jeanne, mon épouse, que je n'ai pas vue depuis tant de mois.

— Rien à faire ! gronda Satan en amorçant une descente vertigineuse vers les tours de Bainac. À présent, c'est moi seul qui commande ! Et gare à toi si tu as cru pouvoir me jouer un tour !

L'atterrissage sur le donjon fut sans doute l'une des plus belles figures d'acrobatie de l'histoire des tapis et des sacs volants ! Aymeric sortit aussitôt de son habitacle et, suivi comme son ombre du diable réajustant son bonnet déplacé par les alizés, il pénétra dans la salle de garde où brûlait un grand feu de bois. Quelques soldats du château s'y trouvaient rassemblés. Ils le regardèrent avec de grands yeux ronds, abasourdis par son retour inopiné, sa tenue insolite et, surtout, par le petit homme à tête de fouine et à tablier de cuir rouge qui l'accompagnait d'un pas décidé.

— Ne restez pas là immobiles comme si la foudre venait de vous frapper ! s'écria Aymeric à ses hommes. Toi, Renaud, cours prévenir mon épouse que je suis de retour, mais qu'elle ne vienne me trouver ici que dans une heure. Toi, Gontran, cours me chercher aux cuisines un grand sac de noix de la dernière récolte.

Les deux soldats s'exécutèrent et Aymeric s'avança près du feu pour se réchauffer après son voyage insensé.

Gontran était déjà de retour et le seigneur de Bainac, tout en dénouant la ficelle tenant le sac fermé et en retirant une poignée de

fruits, s'adressa au diable en ces termes :

— Voilà, maître vénéré de l'enfer, le fruit divin dont je t'ai parlé. Son suc donne une huile qui alimente les calels et nous donne la lumière, sa liqueur que nous appelons le brou de noix est pour ceux qui manqueraient de forces et enfin, ajouta-t-il en joignant le geste à la parole, si tu jettes les coquilles dans l'âtre tu verras se lever de plus belles flammes que par chez toi !

Médusé par la démonstration aussi logique que rigoureuse d'Aymeric, Satan resta quelques instants les yeux rivés au sol, le front plissé. Puis il releva la tête et pointa un index vengeur en direction du seigneur de Bainac. Ses yeux ressemblaient à deux billes de feu. D'une voix sourde, détachant les mots, il maugréa :

— Tu m'as fait faire un tel voyage pour un sac de noix ! Je t'avais pourtant mis en garde contre ce genre de félonie. À présent, il te faudra compter avec moi. Toutes les nuits, je viendrai troubler ton sommeil. Tu n'auras de repos que si tu devines mon âge ! Mais cela, ce n'est pas pour demain... ajouta-t-il avec un sourire méchant. Cependant, pour te montrer comme je suis magnanime, je t'accorde cette première soirée pour fêter tes retrouvailles avec ton épouse. D'ailleurs, j'ai besoin moi aussi d'un peu de repos. Notre prochain rendez-vous sera pour demain !

Satan tourna les talons et remonta quatre à quatre les escaliers du donjon. Son rire sardonique résonna par deux fois sur les épaisses murailles, glaçant d'effroi les serviteurs d'Aymeric.

Lorsque Jeanne entra en courant dans la salle de garde, ayant bien à contrecœur respecté le délai imposé par son époux, ce dernier répondait avec calme aux questions de ses pages et de ses soldats.

Il serra longuement sa femme dans ses bras puis tout deux s'éloignèrent pour gagner leurs appartements. Aymeric conta tout le soir ses rudes combats, la perte de ses amis, celle de son frère, son incroyable odysée sur le dos de Satan, sa ruse pour rejoindre Jeanne, l'horrible sort que lui réservait le diable s'il ne réussissait pas à deviner son âge.

— Et comment comptes-tu résoudre cette énigme ? lui demanda Jeanne, la voix nouée par la crainte, comprenant que le retour de son époux ne signifiait pas pour autant la fin de ses tourments.

— Nous avons le temps d'y penser ! soupira Aymeric en esquissant un sourire. J'ai gagné la première joute ! Pourquoi ne gagnerais-je pas la seconde ?

Une brume légère et mouvante montait de la rivière. Elle enveloppa bientôt la falaise de Bainac. La nuit de paix accordée par le diable s'annonçait douce et tendre pour les amants à nouveau réunis.

Parole de diable est parole d'or. Dès le lendemain soir, Satan était au rendez-vous. Il évita de se montrer discourtois, mais fit cependant un étrange cadeau au seigneur de Bainac : un superbe boulier de trois cent soixante-cinq pièces permettrait dorénavant à Aymeric de retrancher, chaque matin en se levant, un jour sur son crédit total. Une aimable façon de se rappeler à son bon souvenir !

Les six premiers mois, le seigneur de Bainac fut trop occupé au château pour songer véritablement à résoudre cette énigme qui pouvait cependant lui coûter la vie. Il reprit en main les affaires de son domaine, multiplia les réceptions pour fêter son retour et se livra aux plaisirs de la chasse et de la table. Certes, au hasard de ses rencontres, il consultait les sages et les philosophes de Guyenne et même des magiciens et des sorcières, mais rien ne pressait... D'ailleurs aucun n'osait se prononcer. L'âge du diable, voilà qui ne s'inventait pas !

Aymeric se rendit compte au bout de ces six mois qu'il lui faudrait à nouveau ruser s'il voulait sortir sain et sauf de ce piège. Il commença alors à se plonger dans les calculs les plus extravagants et fit venir de vieux grimoires de Bordeaux et de Toulouse. Il échafauda des théories, observa les astres ; hélas, les résultats étaient fort approximatifs ! La seule solution, elle se trouvait là : il fallait que le diable lui-même donnât la réponse !

Les semaines passèrent. Comment faire parler le diable ? Il ne restait plus à présent que trois petites sphères d'ivoire sur le boulier offert par Satan. Aymeric ne mangeait plus, ne dormait plus. Tout le château était dans l'attente d'un miracle qui, seul, pourrait sauver le seigneur de Bainac. Les souvenirs venaient par centaines à la mémoire du châtelain, comme ils viennent, dit-on, hanter l'esprit d'un condamné à l'approche de la mort. Il revoyait son départ pour la Terre sainte, le siège de Zara, sa première rencontre avec ce personnage à l'accoutrement bizarre. Soudain, en songeant à ce que lui avait alors dit le diable : « Faudra-t-il bientôt que je me mette des cornes, une longue queue et que je tiennne un trident à la main ? », une idée germa dans l'esprit d'Aymeric. Le diable était curieux. Il s'était laissé duper une première fois à cause de ce défaut. Pourquoi ne pas le tenter à nouveau ?

Au cours de l'une de ses apparitions nocturnes dans la chambre du châtelain, le diable lui avait fait une confidence : il aimait se reposer en fin d'après-midi dans un verger planté de pommiers sur l'autre rive de la Dordogne. Il suffisait d'aller l'y rejoindre dans le plus étrange des costumes. Devant un inconnu, peut-être sa langue se délieraient-elle, et livrerait-il son secret ? Pris d'une inspiration subite, Aymeric appela deux de ses serviteurs et leur demanda de lui ramener sans tarder tout le miel et toutes les plumes qu'ils pourraient trouver au château. À

leur retour, sous leurs yeux effarés, le châtelain s'enduisit le corps de miel puis se roula dans un tas de plumes ramené des cuisines dans une draperie. Il devint ainsi, en quelques secondes, le plus extraordinaire volatile qu'on ait vu de mémoire de Périgourdin.

Aymeric était prêt. Le soleil était encore haut dans le ciel. En secret, le seigneur de Bainac se fit conduire sur la rive gauche de la Dordogne. Là, il renvoya la barque, ôta le long manteau de laine dont il s'était enveloppé et entra seul dans le verger. Il se hissa sur une branche d'un pommier bien feuillu et prit l'attitude d'un oiseau.

L'attente fut longue. Le cœur battant, Aymeric guettait l'arrivée du diable. Celui-ci se présenta enfin à l'entrée du verger, toujours vêtu de son grand tablier de cuir rouge et coiffé de son bonnet. Il détacha un fruit d'une branche basse, le mordit avec appétit et, sans doute à la recherche d'une place bien ombragée, s'avança vers l'arbre sur lequel le seigneur de Bainac s'était « posé ».

Pour attirer l'attention de Satan, Aymeric poussa alors de petits cris plaintifs, semblables à ceux d'un oiseau blessé. Le diable leva la tête et, stupéfait, s'exclama :

— Par l'enfer ! Quel monstre est-ce là ? Je n'ai jamais rien vu d'aussi laid sauf peut-être mon propre visage !

Le diable tourna autour de l'arbre à pas lents pour mieux examiner le phénomène sous tous les angles. Il poursuivit comme pour lui-même :

— Quatre mille quatre cent quarante-quatre ans à faire le mal et à contempler les misères humaines, et c'est bien la première fois que quelqu'un ou quelque chose me répugne à ce point ! Quittons ce lieu au plus vite ! Il me semble sous un étrange pouvoir... Cela me déplaît !

Faire peur au diable, n'est-ce pas déjà une belle victoire ? Sans s'attarder davantage, Satan jeta un dernier coup d'œil sur ce volatile insolite, toujours imperturbable sur sa branche, puis il s'éloigna à reculons, et Aymeric le vit même s'enfuir en courant sitôt qu'il eut rejoint le chemin !

Le seigneur de Bainac se laissa glisser de son perchoir et poussa un profond soupir de soulagement lorsqu'il posa de nouveau les pieds sur la terre ferme. Sa ruse avait réussi ! Il avait la réponse à la plus délicate des énigmes : le diable avait quatre mille quatre cent quarante-quatre ans. Il lui restait à savourer, le moment venu, le plaisir de sa victoire.

Au soir du trois cent soixante-cinquième jour, le diable fut exact au rendez-vous. Allongé sur son lit, face à l'immense cheminée de pierre qui occupait un pan entier du mur de sa chambre, Aymeric semblait s'être assoupi. Le diable glissa le long du conduit de cheminée et tomba bruyamment au milieu de l'âtre. Il se redressa, épousseta ses

vêtements noircis par la suie et s'écria à l'adresse du jeune homme :

— Holà ! Réveille-toi ! Il est grand temps que tu me donnes ta réponse. J'ai déjà été trop bon avec toi.

Aymeric se cala au milieu des coussins qui encombraient son lit et répondit à Satan d'une voix calme et lasse :

— Je crois qu'il te faudra partir sans moi, mon cher Satan. Il fait trop bon dans mon lit. Comment pourrais-tu me suivre d'ailleurs ? Je marcherais trop vite pour tes vieilles jambes de quatre mille quatre cent quarante-quatre ans !

En entendant ce chiffre, les yeux du diable semblèrent soudain lancer des éclairs. Il se mordit le poing de rage et réfléchit dans le même temps à l'erreur qu'il avait commise pour qu'Aymeric ait pu deviner son âge.

Soudain, il comprit :

— C'était donc toi, cet oiseau de malheur perché sur un pommier ! Comment me suis-je laissé tromper à ce point ?

— C'est comme cela ! répondit Aymeric, fataliste. On ne peut gagner à chaque fois. Mais tu dois vraiment vieillir, ajouta-t-il d'une voix ironique. Où allons-nous si, deux fois en un an, un pauvre mortel comme moi a pu éviter tes pièges ?

Satan le foudroya du regard, tapa sur les dalles d'un pied rageur et disparut sans ajouter un seul mot.

Aymeric s'en alla rejoindre Jeanne et ils vécurent heureux de longues années. Ne vous disais-je point tout à l'heure qu'il était bien inutile de vous faire du souci pour eux ?



La dame-serpent de Sassenage



JE dois l'avouer, à présent que nous sommes, je l'espère, entre amis, une étrange silhouette à hanté mes rêves de jeunesse. Chacun d'entre nous a, ne lui en déplaise, son Croquemitaine, sa fée Carabosse, son Barbe-Bleue qui le réveille en sursaut au milieu de la nuit et que seul un baiser maternel parvient à chasser des abords immédiats de son lit.

Pour moi, bien davantage que ces personnages inquiétants, je le concède, il est une fée qui m'a toujours fasciné. Comment vous la décrire ?

Moitié femme, moitié serpent, coiffée de longs cheveux bruns qu'elle prend plaisir à broser, elle est d'ici et d'ailleurs, a beaucoup voyagé, bâti plusieurs villes : Lusignan, Vouvant, Mervent, toutes villes du Poitou, jeté des charmes, hanté grottes et fontaines et fait cent autres choses encore.

Il s'agit de Mélusine⁽³¹⁾.

Je l'ai retrouvée récemment en Dauphiné dans un petit village près de Grenoble qui se nomme Sassenage. Et puisque très souvent, dans les recueils de contes, on oublie de la citer, ma « dame-serpent », car elle a eu parfois le courage de se montrer cruelle avec les hommes, je prendrai un malin plaisir à rompre cette conspiration du silence et vous parlerai sans détour de Mélusine, la fée de mes huit ans.

Au temps lointain des croisades, un certain seigneur de Lusignan, parti comme des milliers d'autres chevaliers pour reconquérir les lieux saints, devint roi de Chypre et même roi de Jérusalem à sa grande surprise, à celle de ses vassaux, de ses serfs et de ses vilains.

Qu'avait-il fait de plus que ses compagnons pour mériter ces titres ?

Carnets de route et grimoires de l'époque, quand ils existent encore, restent muets sur cette promotion. Les Poitevins sont gens de bon sens, mais lorsqu'un mystère se pose, ils n'ont de cesse de le résoudre, même s'ils doivent pour cela faire appel aux forces occultes. Leur seigneur était devenu l'une des gloires des croisades ? Il le devait à Mélusine, la petite sirène de Lusignan, et rien ni personne ne les ferait changer d'avis. Très vite, parmi les croisés rentrés dans leurs provinces – toujours un peu jaloux des succès obtenus sur les champs de bataille par leurs voisins – on se renseigna sur cette Mélusine qui savait se faire la complice de Notre-Seigneur pour accorder les plus hautes récompenses. Puisqu'elle semblait être si influente, pourquoi dorénavant ne pas se recommander d'elle ?

Des filles de Mélusine, des cousines, des nièces virent ainsi le jour un peu partout en France. On trouve encore leurs images sur les chapiteaux et les voussures des églises romanes, où des artistes à l'imagination féconde leur sculptèrent et peignirent queues de sirène et écailles polychromes.

Voilà pourquoi, partie de Lusignan, Mélusine s'arrêta un jour en Dauphiné. Elle élut domicile à Sassenage. Certains historiens dauphinois assurent même qu'elle y résidait bien avant l'époque des croisades, mais il s'agit là d'opinions partisans qui ne vous importent guère. Dans le bourg et dans les environs de ce charmant village de l'Isère, on ne compte plus les endroits où Mélusine s'est promenée, s'est reposée, s'est baignée, a cueilli des fleurs. Dans les ruisseaux qui descendent du massif de la Chartreuse, on trouve encore des calcédoines dont elle se faisait des colliers et des bracelets. Placées sous les paupières, elles ont – dit-on – le pouvoir d'apaiser les maux d'yeux.

La fée habitait alors un lieu féerique et cela est bien naturel ! Cet endroit, devenu depuis un but de promenade dominicale pour les Grenoblois, se nomme les grottes du Furon. Au milieu des rochers couverts de lierre et de mousse, Mélusine s'était ouvert un chemin étroit qui la menait jusqu'à l'entrée de la grotte. Elle y avait installé ses cuves. Dans l'eau verte et pure, elle prenait tous les bains que doivent prendre les sirènes et dames-serpents pour rester en excellente santé. Un matin, alors que le soleil venait à peine de percer la brume épaisse qui s'étendait sur la vallée, le seigneur de Sassenage, de retour d'une chasse solitaire, vint à passer devant les grottes du Furon.

Il aperçut dans l'eau cette ravissante créature qui nageait avec la grâce d'une déesse, ses longs cheveux bruns décrivant derrière sa nuque des courbes délicates. D'un coup de poignet vigoureux, le châtelain arrêta sa monture et contempla ce spectacle charmant. Son cœur s'emplit soudain d'une tendresse nouvelle, lui qui ne pensait jusqu'alors qu'à poursuivre cerfs et sangliers et à provoquer les

seigneurs du voisinage dans des joutes cruelles et inutiles.

Pourtant, ce jour-là, le seigneur de Sassenage poursuivit son chemin sans même adresser la parole à la belle Mélusine. De retour dans sa demeure, cette image troublante resta présente à ses yeux. Rien ne put le divertir de tout le jour et chaque heure lui parut interminable. Il questionna ses valets et son régisseur, des vilains qui travaillaient au défrichage dans les bois près des grottes. Personne ne connaissait une jeune fille correspondant à sa description.

Avait-il rêvé ? Était-il victime d'un sortilège ?

Dès l'aube, sans avoir pu trouver le sommeil, il enfourcha sa monture et se dirigea à bride abattue jusqu'au site sauvage du Furon. Derrière les fougères et l'herbe tendre, poussées avec les dernières pluies, on distinguait avec peine la surface de l'eau. Seul, le son cristallin d'un filet d'eau s'écoulant entre deux rochers donnait au visiteur matinal un bien fragile repère. Le seigneur de Sassenage s'accroupit, comme un gamin qui surveille les pièges qu'il vient de poser. Les yeux grands ouverts, le cœur battant, il attendit le retour de son apparition...

Le soleil était déjà haut dans le ciel, réussissant même à trouver le rideau de feuillage. La fatigue pesait aux genoux du châtelain lorsqu'il lui sembla qu'un arbuste frissonnait, sur l'autre rive, près de l'entrée des grottes. Il retint son souffle et une gracieuse demoiselle, aux longs cheveux bruns, écarta timidement une branche de noisetier sauvage. C'était bien elle ! Aussi troublante que la veille... Une longue tunique blanche lui tombait jusqu'aux pieds et sur sa tête une couronne de fleurs d'églantier, tressée avec délicatesse, donnait à son visage une douceur singulière et accentuait son mystère.

Le seigneur de Sassenage sut qu'il avait enfin devant lui celle qu'il attendait depuis bientôt dix ans. Qu'elle soit servante, fille de serf ou sorcière, peu lui importait à présent. Elle serait sa femme. Il en faisait le serment ici même. La voix tremblante d'émotion, il osa cette fois lui adresser la parole :

— Holà ! gente demoiselle... m'entendez-vous ?

La jeune fille releva la tête et le châtelain put apercevoir ses immenses yeux bleus et craintifs cherchant parmi les fougères l'endroit d'où pouvait provenir cette voix.

— Je suis de ce côté ! Regardez-moi, s'écria le seigneur en se levant de sa cachette et en esquissant un timide geste de la main. Pardonnez mon audace, mais je n'ai pu résister à l'idée de vous revoir, après vous avoir surprise hier, dans ce même lieu, alors que vous preniez votre bain.

Le visage de Mélusine s'empourpra. Ce gentilhomme avait-il deviné sa véritable identité en la surprenant dans ses ablutions matinales ? Cela était impossible car, alors, serait-il revenu ?

Notre femme-serpent fit comme toutes les jeunes filles lors d'une rencontre inattendue. Elle répondit poliment, mais avec distance, aux questions pressantes du châtelain, ajoutant cependant qu'elle était la fille d'un pauvre seigneur qui avait dû quitter son domaine mis à feu et à sang par une horde de brigands. Le temps qu'il aille rendre visite à son suzerain pour obtenir réparation des dommages subis, son père avait décidé de la laisser au milieu de ces bois, cachée dans ces grottes peu hospitalières.

Le seigneur de Sassenage eut un sursaut d'indignation lorsque Mélusine lui fit ce récit et galamment il lui proposa aussitôt son aide :

— Il est fort dangereux, Madame, que vous demeuriez dans cette tanière aussi incommode jour et nuit. Les ours et les loups sont nombreux dans ces parages, et il vous serait bien difficile de vous défendre si vous veniez à faire leur rencontre. Mon château est à deux lieues seulement. Vous y serez accueillie avec les égards dus à votre rang. Si vous acceptez ma proposition, je vous envoie un écuyer et une monture avant l'heure du déjeuner. Je serais alors le plus heureux des hommes si vous daigniez le partager en ma compagnie.

— Oh ! non, je vous en prie. Les chevaux me font peur et je n'ai jamais su les mener s'écria la jeune fille, épouvantée par l'offre de Sassenage.

— Qu'importe ! s'exclama le seigneur en esquissant un sourire compréhensif. J'ai connu cela moi aussi, lorsque j'étais plus jeune et pourtant je suis un homme ! Je vais rentrer vous faire atteler une charrette confortable et, guidée par mon meilleur page, vous serez au château pour goûter le lièvre que j'ai tué hier soir avant d'avoir la plus aimable apparition de ma vie !

La politesse du châtelain séduisit Mélusine. Elle ne sut refuser ni encore moins avouer qu'elle était une fée doublée d'une sirène. Le fier et beau visage de Sassenage lui inspirait tendresse et confiance et, ce matin-là, elle se sentait le besoin d'être protégée.

Bien vite, la présence de Mélusine dans la froide demeure du seigneur dauphinois devint indispensable. Elle décorait les pièces avec goût, ajoutant des tapis de laine, des étoffes brodées sur les meubles, des tapisseries aux couleurs vives sur les murs de pierre. Les repas devenaient joyeux et choisis, les fêtes se multipliaient, rassemblant les meilleurs musiciens et jongleurs de la contrée. Mélusine était devenue la fée du château de Sassenage. Parfois, quelque invité, poussé par la curiosité, lui demandait des nouvelles de son père ou souhaitait connaître exactement ses origines, mais, devant son visage embarrassé, son hôte déviait aussitôt la conversation et jetait un regard sévère à l'importun.

Les tendres sentiments qui liaient le seigneur du lieu et sa belle invitée n'étaient plus un secret pour personne. On chuchotait déjà,

parmi les intimes, les dates possibles du prochain mariage. Un soir, enfin, à l'issue d'un repas au cours duquel chaque convive avait lancé un compliment respectueux à la belle Mélusine, Sassenage se leva, demanda le silence et prit la parole :

— À vous tous, nobles seigneurs réunis ici par ma grâce, j'ai le devoir et le plaisir d'annoncer maintenant mes épousailles. J'ai choisi pour compagne celle qui a donné une âme à ce château, celle que nous appelons tous Mélusine. Nous serons mariés d'ici une quinzaine de jours et, à cette occasion, ma table et cinquante tonneaux du meilleur vin seront livrés à vos appétits d'ogres.

Un triple « hourra » salua cette annonce. Mélusine, restée discrètement assise aux côtés de son futur époux, songeait au destin qu'elle ne pouvait plus dès lors maîtriser. L'heure serait bientôt venue où son mari comprendrait à quel monstre il venait de lier ainsi sa vie, et sa colère serait sans doute terrible. Une seule fois, avant son mariage, elle se décida à lui parler et parvint à lui demander une grâce :

— Mon bon ami, lui murmura-t-elle, alors qu'elle s'était agenouillée près de lui devant la grande cheminée où flambait un feu d'enfer, posant tendrement sa tête sur ses genoux, j'ose vous demander une faveur, lorsque nous serons époux.

— Dites, ma douce amie, lui répondit Sassenage, vous êtes déjà exaucée.

— Il faudra que vous évitiez de me voir, le samedi de chaque semaine et cela toute notre vie. Je vous demande de tenir votre promesse afin qu'il ne nous arrive point malheur.

Surpris par cette étrange requête, le châtelain regarda la jeune femme avec inquiétude, mais son tendre visage sur lequel se dessinaient les ombres dansantes des flammes le rassura. Quel secret pouvait-elle cacher qui pourrait aller à l'encontre de leur amour naissant ?

— Il sera fait selon votre désir, assura Sassenage en déposant un doux baiser sur le front de sa fiancée. Les samedis, je partirai pour de longues chasses et vous aurez ainsi le loisir de faire ce que bon vous semblera.

— Je vous en remercie, murmura Mélusine, espérant encore que tout pourrait s'arranger selon ses désirs.

S'il lui fallait assurer son rôle de fée et de femme-serpent, elle s'apercevait que chaque jour davantage elle tenait à présent à son rôle de future épouse.

Les premières semaines du mariage, tout se passa à merveille pour le jeune couple. Les samedis, dès l'aurore, le seigneur de Sassenage partait pour ses terres du plateau de Chambaran et y chassait jusqu'à la tombée de la nuit. De son côté, Mélusine se rendait aux grottes du

Furon. Là, elle se baignait et nageait jusqu'à l'épuisement dans les deux cuves creusées par l'eau dans le sol rocheux. Elle reprenait alors sa forme première. Son corps gardait jusqu'au tronc sa silhouette féminine puis il devenait semblable à celui d'un python de taille adulte et se couvrait d'écailles brunes et grises. Après ce bain de Jouvence dans lequel Mélusine trouvait la force de reprendre son apparence humaine le restant de la semaine, la fée rentrait au logis, aussi lasse que son mari.

Bientôt, des soupçons naquirent dans l'esprit du seigneur de Sassenage. Qu'allait faire sa femme pour revenir ainsi, épuisée et livide, après une journée passée en solitaire ? Il résista cinq semaines, mais, le samedi de la sixième, il n'y tint plus.

Il prit comme de coutume le chemin caillouteux menant au plateau de Chambaran et, après avoir chevauché quelque temps, il fit faire demi-tour à sa monture. Le château l'attirait comme un aimant. Il découvrirait le secret de son épouse aujourd'hui ou jamais ! Lorsqu'il la vit passer le pont et se diriger vers les grottes du Furon, le remords lui envahit le cœur. Il eut un pressentiment. Sa jalousie allait gâcher cet amour si parfait jusqu'alors. Hélas ! son désir de savoir fut le plus fort ! Il suivit Mélusine à distance et la vit s'arrêter à deux pas des grottes, se dévêtir et plonger dans l'eau fraîche. Une joie soudaine pouvait se lire sur son visage. Ce n'était donc que cela ? Sa femme aimait à se baigner tout le jour et lui la soupçonnait d'être infidèle !

Mais il dut déchanter lorsqu'elle sortit de l'eau pour la première fois et il ne put s'empêcher de retenir un cri de surprise et de douleur. Sa femme était devenue serpent !

Le châtelain s'enfuit à toutes jambes à travers la forêt. Il erra tout le jour, insensible aux ronces et aux épines qui déchiraient ses chausses. Le cœur brisé par le chagrin, il songea à mourir. Comment pourrait-il retrouver son épouse et chasser de sa mémoire la vision terrible qu'il avait eue ce matin même aux grottes du Furon ?

Il rentra pourtant et, prenant une décision soudaine, appela le capitaine des gardes. Sans même le regarder, il lui adressa ces quelques mots d'une voix sèche :

— Dès que mon épouse aura franchi la porte, vous vous saisirez d'elle. Je veux que cette sorcière soit pendue haut et court !

Stupéfait par tant de cruauté, le capitaine n'osa cependant répliquer. Les ordres du seigneur de Sassenage furent respectés et on ne revit plus jamais aux grottes du Furon se baigner une certaine Mélusine.

Son souvenir reste toutefois bien vivace dans le cœur des Dauphinois et nombreux sont ceux qui viennent en début d'année à l'entrée des grottes et se penchent sur les cuves. Si elles sont pleines d'eau, les récoltes seront belles, si elles sont vides, la terre restera insensible aux soins qu'on prendra d'elle. Encore un sortilège de la

dame-serpent de Sassenage !



Les treize gâteaux du seigneur de Vie



A ruse est souvent une alliée de la dernière chance. Elle permet aux faibles de terrasser les dragons et de franchir les obstacles que le destin se plaît à dresser sur leur route. Voyez comment le troisième Horace sut venir à bout des trois Curiaces, champions de la ville d'Albe, en simulant la fuite. Il permit ainsi à Rome de vaincre sa rivale. Mieux encore ! Comment les Grecs purent-ils entrer dans Troie, cité imprenable ? En se servant d'un gigantesque cheval de bois qu'ils semblaient avoir laissé en hommage à leurs vainqueurs !

Après de tels exemples, je peux l'avouer sans aucune honte : l'une des qualités majeures des Occitans – car c'en est une à n'en pas douter – est leur ruse. Et, si d'aventure on organisait un concours de rusés compères en Occitanie, savez-vous de quelle région serait le vainqueur ? De Gascogne, assurément ! La Fontaine lui-même en était déjà convaincu. N'a-t-il pas loué dans une de ses fables l'esprit d'à-propos du renard gascon sachant intelligemment sauver la face devant des raisins trop verts pour son goût ?

Les Gascons doivent cette réputation d'hommes vifs et rusés à un épisode tragique et cocasse à la fois de leur histoire locale. Je me dois de vous le conter.

Cette année-là, sur les terres du seigneur de Vie, les récoltes de blé et de fourrage étaient catastrophiques. Gelées, pluies diluviennes, épidémies... Tous les maux du ciel semblaient s'être ligüés pour s'abattre au même moment sur cette partie de la Gascogne. Une année

si mauvaise que les vieillards du petit village de Saint-Lézer s'interrogeaient : en avaient-ils connu d'aussi sombre ?

Saint-Lézer était un hameau de trois cents âmes, perché sur une colline dont les blocs de granite parsemés d'éclats de quartz scintillaient parfois, à la belle saison, lorsque le soleil daignait montrer le bout de ses rayons. Serrées les unes contre les autres, les maisons aux toits de chaume transpercés par les pluies et la grêle, aux murs de pisé lézardés par l'âge, abritaient tant bien que mal les serfs et leurs familles. Tous travaillaient pour le seigneur de Vie et tous maudissaient ce prince sans cœur qui les laissait dans le dénuement le plus extrême.

Jamais un laboureur de Saint-Lézer n'avait senti l'odeur exquise du pain blanc sorti encore fumant d'un fournil. Pourtant, qui, sinon lui, peinait tout le jour, retournant la terre lourde de la dernière pluie, semant, regardant lever *son* blé avec amour ?

Jamais un vigneron de Saint-Lézer n'avait goûté le vin lourd et sucré que, chaque année, les vignobles des coteaux produisaient par cuves entières. Le seigneur de Vie prenait tout, gardait tout et, de temps à autre, pour éviter des morts trop nombreuses, distribuait à ses sujets du pain noir et moisi qu'il n'aurait pas voulu jeter à ses chiens. Deux ans auparavant, les vignerons de Saint-Lézer avaient eu le courage de réclamer un tonnelet de vin pour fêter la nouvelle récolte. Le châtelain, pris d'une violente colère, s'était écrié :

— Vous buvez l'eau de mes sources ! Elles ne vous suffit donc plus ? Prenez garde ! Je pourrais l'empoisonner si vous osez m'importuner de la sorte !

Et cette année, si dure que personne dans le village ne se souvenait d'en avoir connu de telle, le seigneur de Vie se conduisit d'une façon plus ignoble encore :

— Comment ! s'exclama-t-il en voyant trois charrettes apporter au château les dernières récoltes. C'est là votre travail d'une année ? Quinze charrettes ont passé le pont-levis le dernier été. M'auriez-vous volé, brigands ?

Les serfs de Saint-Lézer baissaient la tête, ayant trop peur d'expliquer leurs malheurs et de prendre pour excuses les intempéries. Rassemblés dans cette cour de château où, selon la coutume, ils devaient remettre au seigneur le produit de leur labeur, ils semblaient les rescapés d'un terrible désastre. Vêtues de guenilles, les femmes portaient dans leurs bras des enfants affamés qui pleuraient sans cesse, et les travailleurs, les joues creusées par le jeûne, avaient le visage tragique et soumis.

— Je vous laisse vingt semaines ! reprit le seigneur de Vie en transperçant un sac de blé d'un coup d'épée rageur. Vingt semaines ! Passé ce délai, treize nouvelles charrettes devront franchir le pont. S'il

en manque une seule, vingt d'entre vous périront !

Un frisson de peur parcourut l'assistance.

Comment un tel chargement pourrait-il être réuni en si peu de temps ? Sans répliquer, craignant des représailles, les habitants de Saint-Lézer reprirent le chemin caillouteux menant à leur village. Ils passèrent le pont de pierre lancé sur l'Échez, le ruisseau toujours en crue depuis quatre mois, grimpèrent avec peine la dernière côte et se rassemblèrent sur la place du hameau. Quel funeste avenir était le leur ! Les hommes hochaient la tête et levaient les bras au ciel, en signe d'impuissance. Quel miracle pourrait dès lors sauver les villageois ?

Un jeune garçon aux yeux noirs, aux longs cheveux blonds s'avança soudain vers le centre de la place. D'une voix énergique et sonore qui contrastait avec sa silhouette chétive, il s'écria à l'adresse de ses compagnons comme le ferait un chef d'armée, la veille d'une bataille décisive :

— Nous avons tous assez souffert. Deux de mes frères sont morts de faim. Moi, Guiraud, fils aîné du berger de Saint-Lézer, j'ai décidé que notre vie devait changer. Le seigneur de Vie est un voleur, une brute qui se croit tout permis. Il nous faut le tuer ou il nous exterminera tous, les uns après les autres. Le premier jour où le soleil refera son apparition, nous irons saluer cet ignoble personnage comme il le mérite : avec fourches, faux et serpes ! Que ceux qui veulent vivre et travailler dans la dignité se rangent à mes côtés !

Un long silence s'installa. Personne ne bougeait. Par trois fois, Guiraud renouvela son appel. Enfin, Louis, le menuisier, fit un pas en avant et vint serrer la main de Guiraud, lui murmurant quelques mots pour le féliciter de son courage. Puis ce fut Jean, le bûcheron, puis François, le charron. Bientôt tout le village se trouva aux côtés du jeune homme.



« Nous avons tous assez souffert ! »

La faim et la misère étaient oubliées. On s'embrassait, on se donnait de grandes tapes amicales dans le dos. Le village entier revivait. Il suffisait d'attendre le retour du soleil pour mettre le plan de Guiraud à exécution. Chacun retrouvait le plaisir de converser après tant d'années passées à pleurer en silence sur son infortune. Un sourire éclaira même le visage de Fernande, l'épouse du bûcheron.

Une semaine s'écoula. Après une nuit de tempête au cours de laquelle des rafales de vent emportèrent une toiture et déracinèrent les deux tilleuls situés à l'entrée du village, le jour se leva sur un ciel purifié. Le soleil brilla si soudainement que les habitants de Saint-Lézer, debout devant leurs maisons, crurent voir l'horizon s'embraser.

Le jour tant attendu était arrivé !

Gravement, tous les hommes valides rentrèrent et prirent chez eux les armes de fortune qu'ils avaient eu soin de fourbir depuis une semaine. Les lames des faux et des faucilles étaient lisses et coupantes. Les tranchants des couteaux et des haches lançaient des éclairs sous le soleil levant. Pâle, échevelé, Guiraud prit la tête de la troupe. Au pas de course, en poussant des cris terribles, jetant toutes leurs forces dans cette aventure bien téméraire, les villageois dévalèrent la colline comme une meute de loups affamés. En entendant les menaces proférées contre leur maître, les hommes de garde du seigneur de Vie qui bivouaquaient dans la plaine se replièrent en hâte pour prévenir le châtelain et chercher des renforts. Une troupe fut levée sur-le-champ pour châtier les manants.

Le choc eut lieu près du pont de pierre sur l'Échez. Il fut terrible. Les habitants de Saint-Lézer luttèrent vaillamment. Ils repoussèrent même les soldats jusqu'au pont-levis. Hélas ! Des hommes épuisés par le jeûne ne peuvent combattre longtemps des soldats rompus au maniement des armes et convenablement nourris. Le soleil avait décrit la moitié de sa courbe journalière lorsque la troupe venue appuyer les hommes de garde se rendit maîtresse du terrain. Elle comptait cependant dans ses rangs nombre de tués et de blessés. Le seigneur de Vie qui avait suivi tout le combat du haut des créneaux renonça à décimer le groupe de villageois qui remontait vers Saint-Lézer en emportant ses morts. Il demanda seulement qu'on lui amène ce jeune homme aux cheveux blonds qui s'était battu avec tant de vaillance.

— Eh bien, mon garçon ! Voilà une journée bien remplie, s'exclama le châtelain d'une voix enjouée en voyant entrer dans la grande salle ce jeune homme si frêle, titubant de fatigue.

Avec sa chemise de lin en lambeaux, souillée de larges taches rougeâtres, ses bras malingres zébrés d'estafilades, Guiraud était à peine reconnaissable.

— Je dois convenir d'une chose, poursuivit le seigneur de Vie en le

regardant fixement de ses yeux cruels, tu t'es bien battu. Mais quelle mouche vous a donc piqués pour vous rebeller de la sorte ? acheva-t-il en prenant soudain un ton menaçant. Qui est le maître de cette contrée ?

— Vous, Messire ! s'entendit répondre Guiraud comme dans un rêve. Mais le sort que vous nous faites est indigne d'un gentilhomme. Depuis cinq ans la moitié des villageois de Saint-Lézer a disparu, par votre faute, car vous nous avez laissés mourir de faim. Vous faites trop peu cas de vos sujets. Nous ne sommes ni des rats ni des sots !

Dès que Guiraud eut pris la parole, le seigneur de Vie se leva de son siège comme pour se jeter sur lui et l'étrangler de ses propres mains. Mais la voix de Guiraud était ferme. Le jeune homme avait trop attendu ce moment. Pouvoir dire à son seigneur ce qu'il pensait de lui, c'était déjà une grande victoire !

Le châtelain s'était assis lentement. Ses mains agrippèrent les accoudoirs du fauteuil comme pour l'aider à contenir sa colère. Une force mystérieuse le poussait à écouter le jeune serf faire son procès.

C'est d'une voix calme, presque bienveillante, qu'il répondit enfin à Guiraud :

— Tu as su te montrer le plus brave, au combat comme ici, devant moi, sans craindre le sort que je réserve d'habitude à ceux qui me résistent. Je t'accorde la vie sauve et j'exaucerai le vœu que tu formuleras, quel qu'il soit.

— Je ne souhaite qu'une chose, répliqua Guiraud sans hésiter un instant : rendre aux miens leur dignité. Qu'ils aient du pain pour manger à leur faim, tel est mon unique vœu !

— Je donnerai des ordres pour qu'il en soit ainsi, assura le seigneur de Vie en hochant la tête. Un tiers des récoltes ira dorénavant aux habitants de ton village. À charge pour toi de répartir entre les tiens ce qui vous reviendra. Je ne veux plus jamais entendre la moindre réclamation ! De votre côté, il vous faudra chaque année, le jour anniversaire de cette bataille, vous présenter aux portes du château et m'apporter comme tribut treize gâteaux !

Guiraud regarda le châtelain avec étonnement. C'était là une curieuse exigence qui tranchait avec la cruauté habituelle du seigneur. Des gâteaux pour cet homme qui avait pris l'habitude de régler ses différends par des assassinats ! Perdait-il la raison ? Était-il touché par la grâce divine ou vieillissait-il ?

Il était plus prudent de ne pas le contredire. Guiraud promit que, chaque année, à cette même date, treize gâteaux seraient apportés au château en signe de soumission. Il remercia le seigneur de Vie de sa bonté, s'inclina, sortit à reculons de la grande salle et, sitôt dans le couloir, prit ses jambes à son cou pour porter la bonne nouvelle aux habitants de Saint-Lézer.

Le châtelain tint sa promesse et les serfs vécurent enfin décemment, travaillant les terres et recevant un tiers de chaque récolte. Le premier jour anniversaire de cette bataille historique, les villageois descendirent en cortège jusqu'au château. Les plus vieux portaient sur des plateaux d'étain les treize gâteaux, énormes et superbes, décorés de crème fraîche et garnis de fruits. Derrière eux, tous les habitants s'étaient armés de faux, de fourches et de pioches comme certains d'entre eux l'avaient fait, un an auparavant, pour crier leur colère et gagner un semblant de liberté.

Guiraud était en tête, entouré de ses plus fidèles compagnons : Louis, le menuisier, Jean, le bûcheron. Seul manquait François, le charron, qui avait payé de sa vie l'assaut le plus hardi mené par des serfs contre un seigneur de Gascogne.

Arrivés dans la grande salle aux murs tapissés de bannières et de pennons aux couleurs chatoyantes, Guiraud fit s'aligner les treize vieillards qui portaient solennellement les treize gâteaux. Puis, d'une voix claire et assurée, il s'adressa au seigneur du lieu :

— Messire, nous vous apportons les treize gâteaux comme nous en étions convenus tous deux l'an passé, à cette même date. Cependant, nous n'avions pas décidé ce que nous en ferions. Comme nous les avons préparés avec les parts de farine et de lait qui nous reviennent, nous les remportons pour les manger. Cela nous semble équitable !

Un silence pesa soudain sur l'assemblée. Les gardes du seigneur de Vie s'étaient avancés en entendant ce fier discours. Les piques pointées sur la poitrine de Guiraud et des siens ne laissaient guère de doutes sur les intentions des soldats. Ils attendaient seulement un ordre du châtelain. Le seigneur de Vie plissa les yeux, semblant peser sa décision. Le visage impénétrable, il se leva et s'approcha lentement de Guiraud.

Tous les habitants de Saint-Lézer retenaient leur souffle. Si leur héros était tué ou fait prisonnier, qu'adviendrait-il d'eux ?

— Tu me sembles avoir encore accompli des progrès, mon brave Guiraud, murmura le châtelain lorsqu'il fut à un pas du jeune homme. Tu es plus rusé qu'un renard ! Je te laisse remporter tes gâteaux sur ta colline et les manger en paix avec les tiens. Mais je t'ordonne dès demain de me rejoindre au château. Tu seras mon conseiller !

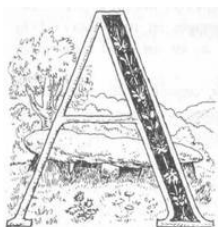
Une immense clameur secoua les murs de la salle. Les villageois entourèrent Guiraud et le félicitèrent comme le vainqueur d'un tournoi. Puis le cortège se reforma et reprit le chemin caillouteux menant au hameau. Pendant toute la nuit les gens de Saint-Lézer burent et dansèrent. Les treize gâteaux furent découpés en parts égales pour que chacun puisse en goûter et, au matin, il n'en restait plus une miette !

Guiraud devint en effet le conseiller du seigneur de Vie, mais, dans

toutes ses recommandations, il prôna la ruse plutôt que la force et, dans tous les cas, la justice et le respect des hommes.



La pierre de la Maille



U soleil levant, sur le plateau de la Planèze, au cœur de l'Auvergne, non loin de Saint-Flour, les dolmens dressés aux temps jadis par des bergers, ancêtres des Arvernes(32), ressemblent à d'énormes moutons pétrifiés. Ils attendent – sait-on jamais dans un pays de légendes – qu'une fée, qu'un bon génie, d'un coup de baguette magique, leur redonnent vie.

Sur ces hauteurs, il y a bien longtemps de cela, vint se poser une hirondelle, de retour des pays chauds. Elle choisit une branche de coudrier fourchue. Dans les prés alentour, fleurs de coucou, jonquilles et œillets de Pâques agitaient au vent léger leurs corolles chargées de fines gouttes de rosée. On était aux premiers jours du printemps et la fonte des neiges avait donné naissance à des centaines de ruisselets descendant lentement vers les cascades d'Albepierre.

L'hirondelle reprit son souffle, lissa de son bec quelques plumes dérangées par les alizés, attrapa au passage un moucheron égaré, puis reprit son vol, filant droit vers le village de Talizat.

Le hameau était encore endormi. L'hirondelle fit un aller et retour au-dessus de la grand-rue, prit une allée transversale menant au foirail, hésita un instant puis se posa sur une humble maisonnette en pierres sèches et au toit de chaume. Elle sautilla d'une extrémité à l'autre du toit, comme si elle cherchait avec exactitude un emplacement connu, puis, sur le côté de la maison donnant sur la rue, à quelques centimètres du rebord de la toiture, elle commença à maçonner son nid avec application.

L'oiseau porte-bonheur qui s'en venait joyeusement annoncer le retour des beaux jours aux habitants de Talizat avait bien mal choisi son nouveau domicile !

Sous ce toit vivait en effet une sorcière que tout le village redoutait.

On osait à peine prononcer son nom de peur d'être l'objet de ses maléfices ! La Pezon voyait tout, entendait tout !

Ceux qui osaient lui parler lorsque tous les matins, à la même heure, elle balayait le pas de sa porte, rapportaient qu'elle ne manquait jamais d'évoquer son long séjour à l'île de Sein, au rendez-vous des druidesses du soleil qui pouvaient à leur guise faire naître et apaiser les tempêtes. Mais la Pezon était surtout une prêtresse de l'ombre, un suppôt de Satan, l'amie des sorcières de Macbeth. Les audacieux qui tentaient de jeter un coup d'œil à l'intérieur de la chaumière par *lou gisclit*, ce petit vasistas pratiqué dans les portes des maisons d'Auvergne, reculaient aussitôt, glacés d'effroi. Le spectacle était terrifiant ! Dans la cheminée, sur un feu ardent alimenté par des touffes de bruyère desséchées, le contenu d'un vaste chaudron chauffait en permanence et dégageait un panache de fumée noirâtre. De temps à autre, la Pezon attrapait une louche et, se mettant de côté, remuait l'inquiétante mixture. On pouvait alors l'apercevoir en plein travail et, croyez-moi, ce souvenir restait gravé dans votre mémoire ! Le front proéminent, le menton pointu, un rictus moqueur au coin des lèvres, les yeux rougis par la fumée s'élevant sans cesse du chaudron, la Pezon était l'une de ces sorcières que nous redoutons de rencontrer dans nos rêves.

Dans cette pièce, faiblement éclairée par la lueur vacillante de l'âtre, sa mante courte en serge bleue et son chapeau rond à larges ailes, semblables à ceux des femmes du village, prenaient des formes et des teintes inhabituelles.

Le matin où notre hirondelle se posa sur le toit de cette chaumière inhospitalière, les villageois se levèrent tôt. Non pour l'accueillir car, si on remarque dans le ciel ce signe annonciateur du printemps, on l'oublie trop vite, pris par ses obligations. Mais les jeunes de Talizat, comme les anciens, avaient, ce jour même, fort à faire, car les fêtes de la Saint-Lambert qui débutaient étaient chaque année les plus importantes du canton. Mille tâches restaient à accomplir : installer les tréteaux pour les joueurs de cabrette, fleurir la terrasse du cabaret, recouvrir de nappes éblouissantes les tables dressées dans les granges pour le déjeuner, allumer les feux de bois sous les daubières, chaudrons et marmites.

Pendant ces journées de liesse, chacun en oubliait la diabolique présence de la Pezon, au cœur même du village. Celle-ci évitait d'ailleurs de balayer le devant de sa porte car, disait-elle, les gens joyeux la rendaient malade et les farandoles dans les ruelles faisaient tourner ses potions ! Cette année-là, les fêtes de la Saint-Lambert furent particulièrement réussies et l'humeur de notre sorcière s'en ressentit !

Le printemps s'était installé. Les rosiers sauvages qui poussaient à

l'entrée du village s'étaient habillés de blanc et, dans l'air, flottait un léger parfum de bruyère.

L'hirondelle avait terminé son logis. Le mois de mai finissant et le temps des amours aidant, une couvée de six oisillons s'y pressa bientôt en piaillant.

En faisant son ménage quotidien devant sa maison, la Pezon découvrit cette belle nichée, et ses yeux levés vers le toit brillèrent alors d'un étrange éclat.

La Saint-Jean approchait et, pour le sabbat le plus important de l'année, la sorcière de Talizat avait reçu commande d'une potion nouvelle. Aussi commençait-elle à réunir les ingrédients nécessaires. Le chaudron contenait déjà des baies sauvages cueillies à la pleine lune, sept cailloux tachetés de la Durance, cent pattes de grenouilles pêchées dans le lac de Cheylanes, trois haches celtiques trouvées aux Chazes de Corent et lavées au lait de chèvre.

Pour que la recette fut exactement respectée, il manquait encore quelques fruits exotiques qu'elle trouverait au marché de Saint-Flour et... deux yeux de jeune hirondelle !

La cruauté de la Pezon ne s'arrêtait pas à de tels détails. Elle attendit que la nuit fût tombée et, sans être vue de ses voisins, elle sortit une échelle d'une grange attenante, l'appuya sur le mur, côté rue, et grimpa lestement jusqu'au nid. Elle s'empara d'une jeune hirondelle toute tremblante, la mit dans la poche de son tablier, redescendit précipitamment et rentra dans sa tanière en claquant la porte derrière elle.

Quelques instants plus tard, son forfait accompli, elle remonta jusqu'au nid, remit l'oisillon aveugle et sanglant au milieu des autres nouveau-nés et se laissa glisser de l'échelle telle une acrobate. Son horrible potion n'attendait pas ! La mère hirondelle revint bientôt au logis, des vermisseaux plein le bec. Il lui fallait faire tant de voyages pour nourrir tous ses petits affamés ! En posant ses pattes sur le rebord de ce nid qu'elle avait bâti avec tant d'amour, l'hirondelle porte-bonheur sentit aussitôt qu'un drame venait de se produire pendant son absence. En dépit de l'obscurité, elle repéra son enfant mutilé et le plaça sous son aile droite, le protégeant instinctivement contre une autre agression et voulant lui apporter un peu de réconfort.

Ses cris perçants déchirèrent la nuit.

Elle laissait enfin parler sa colère. Il fallait que tous les habitants de Talizat l'entendent, la Pezon la première ! À l'aube, le silence s'installa enfin dans la ruelle. La mère hirondelle s'était soudain envolée, comme si son chagrin lui était devenu insupportable. Et si un nouveau malheur arrivait ?

Les cloches du rustique campanile venaient de sonner onze coups lorsque l'hirondelle surgit dans le ciel, à l'entrée du village, comme

elle l'avait fait quelques semaines auparavant, si joyeuse de trouver un havre après son épuisant voyage. Dans son bec, elle ne tenait ni mousse, ni paille, ni vermisseaux, mais un petit caillou blanc aussi nacré qu'une perle. Elle le plaça habilement à la pointe de son bec et, à plusieurs reprises, le frotta contre les paupières de son enfant aveugle. Elle répéta ces soins pendant une semaine et, au matin du septième jour, l'oisillon recouvra la vue. Toute la couvée poussa des gazouillements joyeux pour fêter l'événement.

La Pezon était allée rejoindre ses compagnes de sabbat. Après cinq nuits de danses effrénées, elle s'en revint au village, le visage hagard, les yeux rougis de fatigue. En apercevant les hirondelles mener leur ronde autour de son logis, insouciantes et gaies, la sorcière s'inquiéta. Comment ce nid pouvait-il encore être là ? Pourquoi cette hirondelle s'obstinait-elle à nicher sous son toit après le cruel traitement qu'elle avait fait subir à l'un de ses enfants ? Aux premiers jours d'octobre, brumeux et froids, la Pezon eut la réponse à cette énigme.

L'hirondelle aligna ses six petits sur l'enseigne du sabotier, face à la maison de la sorcière, et vint déposer sur le pas de sa porte la pierre qui lui avait permis de guérir son oisillon. Puis elle s'envola, suivie de sa petite colonie, et prit la direction du sud, d'où elle était venue à l'orée du printemps.

Les hirondelles sont des oiseaux qui, dit-on, rendent le bien pour le mal. En sortant au matin, son balai à la main, la sorcière aperçut la pierre et la ramassa d'un geste vif, comme une voleuse dérobant un bijou.

Elle sentit alors un grand calme l'envahir et son visage, d'habitude si fourbe et si renfrogné, sembla s'éclairer d'une joie et d'un bonheur subits.

Dès ce jour, la Pezon abandonna son chaudron, ouvrit sa porte à tous, oublia les jours de sabbat et reçut ses voisins comme des amis de toujours. Les paysans de Talizat et ceux du plateau de la Planèze dont les yeux étaient malades et même des aveugles de naissance de Saint-Flour et de Riom vinrent bientôt lui emprunter la pierre laissée par l'hirondelle. Une seule friction suffisait ! La guérison était assurée ! L'oiseau porte-bonheur avait cédé à la Pezon, la plus sorcière des sorcières d'Auvergne, la pierre qui guérit, la pierre de la Maille.

On ne revit jamais la généreuse hirondelle.

Savez-vous pourtant quel nouveau miracle s'opéra, l'année suivante, à Talizat, le premier soir des fêtes de la Saint-Lambert ? La Pezon dansa la farandole avec les jeunes du village !



Jeanne l'Armagnacaise



E sais ! Il est bien difficile d'y croire et vous allez penser que nous avons de l'aplomb de revendiquer aussi cette gloire nationale qu'est Jeanne, la Pucelle d'Orléans. Pourtant, l'Occitanie et les gentilshommes gascons s'enorgueillissent d'avoir été les premiers et les plus fidèles partisans de cette Lorraine, fille de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée, enfant de Domrémy. Et, le saviez-vous ? on lui a même donné le nom de Jeanne l'Armagnacaise !

C'est une longue histoire que je vais vous conter en coupant au plus court à travers les guerres et les ans, pour ne pas vous ennuyer, mais cela s'est vraiment passé ainsi, je vous l'assure.

Lorsque, le 13 mai 1428, Jeannette, une robuste brunette d'un mètre soixante environ, vêtue d'un jupon rouge, se présente, accompagnée de son cousin Durand Laxart devant Robert de Baudricourt, gouverneur de la cité de Vaucouleurs et représentant de Charles VII, le dauphin, héritier de Charles VI, le roi fou, la France est dans un piètre état !

Depuis quatre ans déjà, les Anglais, commandés par le Régent, le duc de Bedford, sont sur le sol français. Ils tiennent sous leur joug tout le nord du pays et entreprennent méthodiquement la conquête du centre.

Philippe, le nouveau duc de Bourgogne, successeur de Jean sans Peur, assassiné sur le pont de Montereau, est leur allié. Il a voulu faire preuve de mansuétude en accordant une trêve aux troupes du Dauphin, mais celles-ci comptent-elles encore ? Elles errent quelque part entre la Seine et la Loire, en guenilles, démunies de tout... On trouve dans leurs rangs des Écossais, mais surtout des Armagnacs, les plus farouches ennemis des Anglais et des Bourguignons. Lorsque Jean

sans Peur vivait encore et s'était donné pour hommes de main deux brigands sanguinaires, Caboché et Capeluche, tout Gascon était un mort en sursis.

Si l'on voulait du mal à son voisin, il suffisait de crier « À l'Armagnac ! » en le désignant du doigt et la soldatesque bourguignonne accourait, l'épée à la main.

Les semaines et les mois ont passé. Des mois de misère et de haine. Au printemps 1429, au cœur de la Gascogne, dans ces bourgs aux noms chantants qui pour l'heure ressemblent à des cités dévastées par la peste, à Mirande, Nérac, Lectoure et Condom, la révolte gronde, des nobles barons aux plus humbles. Les poings se serrent à l'idée de voir bientôt le beau pays d'Armagnac, souvent balayé par le *bent de daouan*⁽³³⁾ ce vent chaud qui vient du Languedoc et dessèche les récoltes, être cette fois la proie d'un autre souffle dévastateur : celui de l'envahisseur anglais. Tard dans la nuit, dans les *pousterles*⁽³⁴⁾ étroites d'Auch, entrecoupées de marches grossièrement incrustées de cailloux roulés sur lesquelles ils s'assoient, des hommes discutent à voix basse et préparent leur révolte. Ils se battront à un contre vingt s'il le faut, mais qui prendra leur tête et saura leur insuffler la rage de vaincre ?

À Nérac, sur les bords de la Baïse, dans la demeure de la famille d'Albret, se tient à la lueur vacillante des torches un véritable conseil de guerre. Un homme aux pommettes saillantes, aux yeux noirs et vifs, vêtu d'un habit sombre, vient de prendre la parole. Toute l'assistance l'écoute dans le plus grand silence. Il s'agit du sieur Étienne de Vignolles que l'on surnomme La Hire. Il revient de Poitiers, où s'est réfugié le Dauphin, avec d'étranges nouvelles. Une jeune fille, une paysanne, est venue demander une armée à Charles VII. Elle affirme que Dieu lui a donné pour mission de libérer le peuple de France et de faire sacrer Charles roi, à Reims. La Hire l'a vue pendant trois semaines subir les questions des conseillers du roi et des docteurs de l'Université. À tous, elle a su répondre avec habileté...

— Voilà, nobles Gascons, conclut La Hire en haussant le ton. Je vous ai rapporté tous ces faits avec exactitude car Jeanne la Pucelle nous mande à ses côtés pour reprendre la lutte. Elle partira de Blois d'ici une semaine pour faire le siège d'Orléans. Je suis décidé à l'assister dans cette noble épreuve car nous n'avons déjà que trop tardé. Ceux qui, ce soir, se joindront à moi sont assurés de remplir avec honneur leur devoir de chevalier.

Un long silence suivit le discours poignant d'Étienne de Vignolles. Têtes baissées, tous les plus grands noms de la noblesse armagnacque semblaient méditer leur réponse.

Quelle femme était donc cette Jeanne et qui la poussait à agir de la sorte ? Dieu ou le diable ? Fallait-il l'aider ou l'empêcher de nuire au

plus tôt ? Le premier, Jean Poton de Xaintrailles, un capitaine réputé pour son courage sur le champ de bataille et ses colères démesurées, donna sa réponse en ces termes :

— Je commençais à me sentir le plus honteux des hommes. Toute cette misère autour de moi et pas le moindre geste de notre part. Voilà l'occasion qui s'offre à nous de montrer quel sang circule dans nos veines. Je selle mon coursier dès demain et je pars pour Blois avec une escorte de vingt hommes. Cette paysanne de Lorraine mérite déjà toute mon estime. Nous devons la soutenir dans la noble tâche qu'elle s'est donnée.

D'autres gentilshommes étaient réunis dans la salle du château de Nérac : Arnaud Guilhem de Barbazan, un combattant farouche en dépit de son âge avancé. (Dans tout le sud de la France il n'était connu que sous le pseudonyme de « Chevalier sans reproche »), Guillaume, l'héritier de la maison d'Albret, le seigneur de Verduzan, un spécialiste des sièges de bastides, le comte de Coaraze, un champion de la lance...

L'un après l'autre, ils se rangèrent à l'avis de La Hire. Ce soir-là, en leur nom, le pays gascon se lançait dans une nouvelle bataille. Derrière l'étendard blanc de Jeanne, sur lequel elle avait fait peindre par un artiste tourangeau l'image de Jésus-Christ tenant une fleur de lis dans la main, ils jurèrent de se battre jusqu'à l'extrême limite de leurs forces. Tous ces nobles barons dont le passe-temps favori était le maniement des armes se soumettant sans condition aux ordres d'une jeune fille de dix-sept ans qui ne savait même pas tenir une épée, c'était déjà là un premier miracle !

Pour entrer dans la bonne ville d'Orléans, après avoir traversé la Loire et su éviter la redoutable bastide de Saint-Loup, tenue par l'ennemi, Jeanne, montée sur un cheval blanc, vêtue d'une cuirasse et armée de pied en cap comme le plus vaillant des soldats, a fait placer La Hire à sa gauche. Aux yeux de tous ceux qui se pressent sur son passage, elle était déjà Jeanne la partisane, Jeanne l'Armagnacaise.

Le 18 juin de la même année, jour de la grande bataille de Patay, les lances d'Armagnac, de La Hire et de Xaintrailles feront encore la décision. Deux mille Anglais périront et la route de Reims, la route du sacre pour Charles VII sera enfin libre.

Hélas ! les heures difficiles viendront bientôt ! Jeanne est arrêtée au cours d'une embuscade, jetée en prison. Son long procès débute et ses partisans se font plus rares. La Hire et ses compagnons de la première heure ne l'abandonneront pas pour autant. À la tête d'une centaine de lances, le seigneur de Vignolles descend la Seine et plante avec une rare audace ses tentes sous les murs mêmes de Rouen ! Il lui faut délivrer Jeanne coûte que coûte. Geste symbolique et brave, digne d'un vrai chevalier, geste désespéré. La petite troupe est balayée

comme fêtu de paille, mais les rares survivants de cette mission suicide regagneront pourtant leurs demeures gascognes en ayant le sentiment que Jeanne n'était pas montée pour rien sur le bûcher.

Si je me suis permis de vous remettre en mémoire ces quelques pages d'histoire, ce n'est certes pas que je veuille, au détour d'une phrase, jouer les mentors. Mais la vie de Jeanne est une légende qu'on a toujours plaisir à conter et il n'était que justice de signaler comment les nobles gascons surent prendre leur part de risques dans cet épisode tourmenté de notre histoire. Jeanne était Lorraine, assurément, mais son titre d'Armagnacaise lui allait bien ! Je souhaite que ces quelques lignes, peut-être un peu graves, vous aident à mieux connaître les Gascons. D'Artagnan est notre héros, mais il n'est pas le seul !

Patchi-Patcha, l'Uillaout et l'Amassas



EN 1877, à l'époque de la ruée vers l'or, aux États-Unis, pionniers et chercheurs venus de tous les coins du monde ne connaissaient pas d'une façon très précise les endroits où ils pourraient trouver ces fameuses pépites qui leur apporteraient richesse et prospérité. En pariant sur leur chance, ils passaient au tamis le sable du lit des torrents, attaquaient à la pioche et à la pelle les flancs d'un canyon et, parfois, le miracle se produisait. C'était alors une rude bataille pour les concessions et les colts s'en mêlaient. Vous avez tous vu cela dans les westerns, les meilleurs comme les pires.

« Pourquoi partir si loin alors qu'on a Fortune sous ses pieds ! »

Voilà la phrase sibylline que murmuraient pour eux-mêmes les habitants d'un petit village du Dauphiné, à une trentaine de kilomètres de Sisteron, en lisant au siècle dernier, dans les journaux, les dépêches relatant cette marche effrénée de milliers de colons jusqu'aux confins des plaines de l'Ouest américain.

À Orpierre, en effet, cette ruée vers le métal précieux apparaissait comme une équipée insensée et bien inutile. Songez que le bourg était bâti sur de vrais filons qui le traversaient de part en part comme si une araignée géante avait tissé dans le sous-sol une toile faite de veines d'or !

Oh ! ça ne datait pas d'hier, ce privilège, puisque les Romains eux-mêmes, lorsqu'ils séjournèrent dans cette partie des Hautes-Alpes avaient donné pour nom au village : *Aura Petra* (la Pierre d'or). Chaque Orpierrois est fier de vous conter tout cela, mais ce qu'il omet de vous dire, si vous n'avez l'à-propos de le lui demander, c'est que jamais personne n'a trouvé dans le sol le moindre caillou qui, pour un minéralogiste averti, saurait faire illusion avant un examen

microscopique ! Et pourtant, nombreux sont ceux qui ont passé leurs nuits à creuser au clair de lune.

Les seules découvertes qui aient été faites à Orpierre – et ce n'est déjà pas si mal – sont, d'une part, une superbe statue du dieu gaulois Sucellus, toujours armé de son maillet et, de l'autre, un menhir qui s'était glissé par erreur dans la botte de Gargantua au cours d'un de ses voyages dans le Midi et que le bon géant laissa en cadeau au village en se déchaussant pour voir ce qui le gênait. Mais d'or, pas un gramme ! Vous le voyez, l'imagination va bon train dans l'esprit des Dauphinois !

Le croiriez-vous à présent ? Tout cela n'est rien et relève de la simple anecdote à côté de ce qui se complote tous les jours que le Bon Dieu fait dans les bois épais qui revêtent d'une pelisse sombre les pentes de la montagne de Suillet. J'ai pris mes renseignements à diverses sources, dans l'espoir de vous rapporter des faits précis et de mettre en forme un récit solide, mais, de nos jours, les gens parlent de moins en moins. Surtout sur de tels sujets ! Ils s'imaginent qu'ils perdent leur temps à vous renseigner et que vous les prenez pour des benêts de croire pareilles coquecigrues !

Voici cependant mon butin. Je vous le livre sans aucune garantie d'authenticité et avec les réserves d'usage quant aux personnages mis en cause. Vous ferez vous-même le tri et garderez ce qui vous semblera le plus digne de figurer dans votre répertoire personnel de facéties, diableries et pitreries.

Non loin d'Orpierre et à égale distance d'un autre village dauphinois, Lagrand, dans les sous-bois humides de la montagne de Suillet, vivait au siècle dernier – mais peut-être y avait-il élu domicile quelques décennies plus tôt – un être si étrange que j'hésite encore à lui donner un qualificatif. On l'appelait... Attendez que j'écrive cela au mieux pour que vous puissiez prononcer son nom aisément : Patchichatcha ou encore Patchi-Patcha ! Pour le décrire, plusieurs témoignages concordent, heureusement : il portait un chapeau mou ou cloche, peu importe, mais rouge c'est certain. Autour de son cou, chaque matin à son réveil, il passait un collier de perles de buis et, entre deux perles, un grelot de la taille d'une noix s'agitait à chacun de ses mouvements. Quel tintamarre lorsqu'il se mettait à courir ! Été comme hiver, un solide manteau de laine, comme en portent les bergers du Limousin, couvrait ses épaules et, sur toutes les coutures, étaient disposées en rangées régulières de minuscules clochettes qu'on aurait pu accrocher au cou d'un moineau.

Des originaux, il y en a partout, et Patchi-Patcha n'en aurait été qu'un de plus s'il ne s'était livré en outre à toutes sortes de farces et de

taquineries laissant supposer qu'il était une créature du diable !

Il pouvait par exemple rétrécir et grandir à volonté, ce qui lui permettait de passer par les chatières ou les conduits de cheminée, d'entrer dans les maisons, de réveiller les enfants endormis dans les berceaux, de secouer le bahut de la cuisine comme s'il s'agissait d'un tremblement de terre ou de ranimer le feu dans l'âtre de telle sorte que vous pensiez que la maisonnée était la proie des flammes ! Il mettait ainsi les pièces sens dessus dessous deux heures durant, disparaissait comme sur un coup de baguette magique et avait le toupet de se présenter ensuite à votre porte, le sourire aux lèvres, pour demander l'aumône !

Lorsque des bûcherons avaient la surprise de le rencontrer, soucieux et pressé comme à son habitude, sur quelque chemin forestier, ils tentaient toujours d'en savoir davantage sur ses étranges expéditions :

— Bonjour, Patchi-Patcha ! lui lançaient-ils d'un ton jovial, assez peu rassurés cependant. Où vas-tu de ce bon pas ?

— Je n'en sais rien moi-même ! grondait notre homme de sa voix grave et bourrue, sans même lever les yeux. Le vent me pousse ! Le vent me pousse... Et prends garde que je ne sois chez toi avant ton retour !

Vous pouvez être sûr que, ce soir-là, le bûcheron ne s'attardait pas à boire un dernier verre avec ses compagnons. Patchi-Patcha était un plaisantin, mais qui tenait parfois parole, au gré de sa fantaisie.

Ainsi, il rencontra un jour ce pauvre Jeannot qui aimait ne rien faire et se promenait tout le jour, les mains dans les poches, le nez au vent, sur la route menant d'Orpierre à Lagrand, dans l'espoir de gagner quelques sous sans trop se fatiguer, au hasard du chemin. Patchi-Patcha n'aimait pas les oisifs, lui qui avait toujours une affaire en cours. Il le mit brutalement en garde :

— Il va falloir te refaire une conduite, mon vieux Jeannot, sinon tu auras affaire à moi, grommela Patchi-Patcha qui avait le pouvoir de connaître le moindre travers de chaque habitant de la contrée.

Jeannot ricana, haussa les épaules et continua sa route. Par trois fois, l'homme au chapeau rouge et au collier à grelots renouvela sa menace. En vain ! Jeannot se trouvait bien à ne rien faire et n'aurait modifié son mode de vie pour rien au monde.

Patchi-Patcha décida de lui donner une bonne leçon. Il se changea en agneau tout frisé et dodu (il savait aussi faire cela en cas de besoin) et se cacha dans un buisson, sur le parcours habituel de ce fanfaron de Jeannot. Quand il le vit approcher, il bêla par trois fois, comme une bête perdue suppliant qu'on lui vienne en aide. Jeannot était ravi de l'aubaine. Un agnelet de cette taille, aussi propre et bien portant, il en tirerait un bon prix à la foire prochaine ! L'agneau-Patcha tenant mal sur ses pattes, il l'installa derrière sa tête, sur sa nuque, les pattes de

devant et de derrière sur chacune de ses épaules, comme les bergers ont coutume de le faire pour transporter les nouveau-nés malingres lorsque les troupeaux changent d'alpage. Il prit ensuite le chemin de sa demeure pour cacher au plus vite son larcin. Il n'avait pas fait cent pas que cet agneau, si fragile qu'il pouvait à peine se tenir debout, commença à lui peser sur la nuque aussi lourdement qu'un sac de plomb.

Soudain, derrière son dos et alors qu'il lui était impossible de se retourner, il entendit un ricanement, puis une voix grave qu'il crut reconnaître sans pouvoir y mettre un nom prononça ces quelques mots ironiques :

— Alors, Jeannot ! Ne suis-je pas trop encombrant ? Te voilà enfin au travail... Tu vois ! Ce n'est pas si facile !

Ce pauvre bougre de Jeannot sentit alors une morsure à son oreille droite, et son fardeau se fit si lourd qu'il plia les genoux comme un bougnat venant de livrer son dixième sac de charbon au quatrième étage d'un immeuble. Seul l'appât du gain le fit tenir bon.

— Nous y voici tout de même ! s'exclama notre brigand, le souffle court, en apercevant la porte de son logis. J'ai cru mourir en route ; écrasé ! Si au moins cet agnelet avait pris du poids.

En disant ces mots, Jeannot voulut se débarrasser de son colis gênant. Mais sur sa nuque, plus d'agneau ! Envolé... Furieux de s'être laissé duper, Jeannot se retourna d'un bond. La route était déserte et seuls résonnaient au loin les grelots familiers d'un certain collier de perles en buis.

C'est peut-être à cause de cette aventure que l'on se sert encore de Patchi-Patcha pour faire peur aux jeunes Dauphinois qui préfèrent rêver au fond de la classe en regardant par la fenêtre les monts couronnés de blanc, plutôt que de noircir leurs cahiers d'une écriture appliquée.

Dans la montagne de Suillet, mais sur l'autre versant, plus sauvage encore, Patchi-Patcha avait un ami auquel il aimait rendre visite car tous deux se racontaient les bons tours qu'ils jouaient aux autochtones, et cela les distrayait de leur solitude. Cet ami de Patchi-Patcha était un cyclope qui répondait au nom d'Uillaout. Si Patchi-Patcha prêtait plutôt à rire avec son accoutrement bizarre et son air affairé, le dénommé Uillaout faisait franchement peur. Certes, des cyclopes nous en avons tous vu en feuilletant des livres de mythologie, mais Uillaout avait la particularité d'être un cyclope phare ! La nuit, son unique œil brillait à quatre lieues à la ronde, et personne n'osait sortir de peur d'être pris dans le faisceau de son œil. Le diable seul savait alors ce qui pouvait vous advenir. On n'a jamais très bien su quelles étaient les occupations d'Uillaout dans sa tanière, une sorte de grotte dont l'entrée était dissimulée par de hauts sapins, sinon jouer le

rôle de Croquemitaine local pour remettre dans le droit chemin les enfants désobéissants.

Je suis en mesure aujourd'hui de vous apporter certaines précisions qui me semblent intéressantes. Je vous les livre telles quelles, et tant pis si je passe à vos yeux pour un hurluberlu ou plutôt un « fadat » comme on dit chez moi.

À mon avis, Patchi-Patcha et Uillaout étaient deux chercheurs d'or. Ils n'avaient pas élu domicile pour rien près du village d'Orpierre !

Alors que Patchi-Patcha distrait les habitants avec ses facéties, que pouvait faire Uillaout ? Eh bien ! il cherchait de l'or et se servait de son œil phare comme d'une lampe de mineur. Il s'intéressait à la moindre cavité du sol, s'accroupissait et plongeait son regard lumineux jusque dans les entrailles de la terre. Si quelque chose brillait, scintillait, jetait le moindre reflet, il creusait avec un courage inouï pour atteindre la pierre convoitée. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent il était déçu. Il ne s'agissait que d'un morceau de gypse ou de quartz, mais parfois, il en trouvait, de l'or ! Pas de pépites, rassurez-vous. Seulement quelques pièces gauloises ou romaines que les pluies et les glissements de terrain avaient ensevelies, deux mille ans auparavant.

Je dois enfin évoquer avec vous le troisième membre de ce triumvirat de personnages fantastiques qui règne sur les légendes dauphinoises. Il ne me semble pas du tout sympathique et je ne ferai rien pour améliorer son image de marque. Patchi-Patcha et Uillaout n'allaient lui rendre que de simples visites de politesse et n'auraient voulu pour rien au monde se trouver mêlés aux accusations dont il était journellement l'objet. Il vivait à Lagrand, tout au bout du village, au milieu de bâtiments en ruine, envahis de lierre et de chèvrefeuille. Sa seule description vous fera frémir ! Il avait un corps de salamandre et une tête de chat. Pouvez-vous vous imaginer cela ? Mais ce qui le différenciait surtout de ses compères, alors que ceux-ci étaient en dépit des apparences plutôt inoffensifs, c'était que lui tuait... Et il pouvait le faire de son seul regard, comme le basilic, ce monstre né d'un œuf de coq qui eut le malheur d'être couvé par un crapaud. Son nom ? L'Amassas ! Un substantif à vous glacer d'effroi sur place.

Lorsque Patchi-Patcha et Uillaout s'aventuraient aux abords du domaine de l'Amassas, pour lui demander par exemple des précisions sur la composition des roches du site (chose utile pour des chercheurs d'or et qu'il connaissait parfaitement pour se faufiler chaque jour sous le moindre rocher de la montagne de Suillet), ils ne s'approchaient qu'à reculons pour éviter d'être eux-mêmes victimes de l'arme secrète du cruel Amassas.

Un soir, comme Uillaout soupçonnait l'Amassas de détenir quelque secret d'alchimiste et de cacher, sous les décombres des maisons où il

avait élu domicile, un trésor inestimable, le cyclope sortit de sa grotte et marcha vers Lagrand. Son œil éclairait la route à cent mètres devant lui et par bonheur tout le monde dormait déjà au village. Il approcha de la tanière de l'Amassas aussi doucement que le lui permettait son énorme carcasse, prenant même la précaution de tenir sa main droite, les doigts écartés devant lui pour diminuer la puissance de son faisceau. L'Amassas s'était assoupi. La nuit ne lui convenait guère puisqu'il ne pouvait exercer son pouvoir. Uillaout dégagea avec précaution les quelques pierres qui obstruaient l'entrée du refuge du lézard à tête de chat. Il allait enfin savoir ce que cachait cette maudite bête qu'on ne pouvait jamais approcher. Soudain son pied glissa sur une mousse et, pour éviter de chuter, il dut se retenir à la branche inférieure d'un sapin qui se brisa sous le poids...

— Qui va là ? s'écria l'Amassas qui, malheureusement pour lui, n'y voyait plus à vingt centimètres.

Uillaout profita de cette question pour repérer avec exactitude d'où venait la voix de l'Amassas. Il baissa la tête brusquement et de son œil phare éblouit l'animal. Puis il lui lança :

— Tu es à présent à ma merci... Je peux t'écraser de mon pied à tout moment... Il va falloir que tu me montres où tu caches ton trésor, sinon...

L'Amassas sentit que le cyclope était prêt à tout. À présent, l'essentiel pour lui était de gagner du temps et, au matin, dès la première lueur de l'aube, on verrait qui des deux serait le plus fort !

— C'est bon ! lui dit-il, la voix faussement résignée. Tu vas me précéder et je te montrerai ma cachette. Prends la première porte à droite, sous la voûte, puis tu t'engageras dans le couloir.

Comme un maître son chien, le cyclope attacha l'Amassas à une cordelette qu'il avait pris le soin d'emporter avec lui, et ils descendirent à pas comptés un ancien escalier de cave aux marches disjointes, éclairés par l'œil magique d'Uillaout. Les murs de pierre, fissurés et humides, laissaient penser que cette partie du village était bâtie au-dessus de sources et, en prêtant l'oreille, on pouvait entendre comme le grondement d'une rivière souterraine. Plusieurs fois, du plafond soutenu par des étais de bois, tombèrent d'épaisses mottes de terre. Le cyclope s'était vu obligé de se mettre à quatre pattes pour circuler plus aisément dans l'étroit couloir. Les deux monstres arrivèrent bientôt devant une nouvelle porte, aux gonds énormes et rouillés, mais à la serrure parfaitement entretenue sur laquelle se voyait encore une tache d'huile.

— Nous y sommes ! s'exclama l'Amassas comme s'il venait de perdre un pari. La clef est sous cette pierre, à ta droite. Prends-la si tu veux et ouvre si tu peux !

Impatient, le cyclope tâtonna quelques instants puis, sous une pierre

plate, découvrit une grosse clef rouillée qui semblait ne pas avoir servi depuis dix ans.

Il l'introduisit dans la serrure et donna un premier tour, sans résultat. Au second tour, sur la gauche, rien ne bougea. Furieux, l'Uillaout darda son œil sur son prisonnier et l'insulta :

— Te moques-tu de moi, à la fin ? Cette porte n'a jamais été ouverte ! Gare à toi si tu cherches à gagner du temps !

L'Amassas tourna le dos au cyclope avec mépris et, d'un ton calme, lui répondit :

— Qu'y puis-je si tu n'as pas assez de force pour manœuvrer cette clef ?

Vexé, le cyclope se remit à l'ouvrage, empoigna à deux mains la clef, essayant de la faire fonctionner.

Le pêne bougea enfin et se dégagea lentement de la gâche. Poussée par un violent courant d'air, la porte s'ouvrit d'un coup, obligeant le cyclope à se plaquer contre le mur. Avec souplesse, l'Amassas s'était dressé sur ses pattes de devant et, toujours attaché au poignet du cyclope par la cordelette, s'était cramponné à la paroi à l'aide de ses griffes.

La porte s'ouvrait sur le vide. Tout au fond du gouffre, cent mètres plus bas peut-être, la rivière souterraine grondait comme un orage sur le point d'éclater.

— Eh bien ! balbutia le cyclope, impressionné par l'étrangeté de sa découverte, mais n'en oubliant pas pour autant le but de son expédition. Ce trésor ? Où est-il ?

— Éclaire donc l'autre rive de ton œil et tu auras la réponse ! suggéra l'Amassas d'un ton moqueur.

L'Uillaout s'exécuta. Son œil balaya un court instant les ténèbres, s'égarant dans l'énorme gouffre béant qui s'ouvrait devant eux, puis se fixa sur la lointaine paroi.

Le cyclope poussa alors un cri de surprise que l'écho reprit par trois fois. De l'autre côté de l'abîme, les rochers scintillaient sous la lumière de son œil. Toute la paroi était couverte d'une pellicule de cristaux et d'or.

— Jamais tu n'arriveras là-bas, mon pauvre Uillaout, murmura l'Amassas à ses côtés. J'ai déjà échafaudé tous les plans imaginables et j'ai renoncé. À midi, par une étroite faille dans le rocher, le soleil vient frapper exactement ce pan de rocher et tous les jours je viens contempler ce spectacle. Un vrai feu d'artifice ! Hélas, nous ne pourrons jamais en tirer le moindre profit !

Une longue minute, l'Uillaout resta pensif. Puis, de rage, il saisit la pierre sous laquelle il avait découvert la clef de la porte et la lança dans le gouffre en poussant un cri de colère. Un cri à faire trembler les voûtes d'une cathédrale !

Les deux monstres entendirent alors un grincement puis plusieurs craquements, et des tonnes de pierres et de graviers s'effondrèrent sur eux, les tuant net tous deux, le cyclope comme le lézard...

Voilà une histoire de chercheurs d'or qui finit bien mal ! Pardonnez-moi si je vous ai déçu !

Et Patchi-Patcha ? Ne voyant plus ses collègues errer dans les parages, il devint encore plus sombre et plus affairé. Pensez ! Il devait à présent faire peur pour trois... Pour assurer son service dans les meilleures conditions, il se fit confectionner un nouveau chapeau rouge et tailler un manteau avec deux fois plus de grelots !

1 L'Occitanie – sachez-le pour toujours ! – englobe sept régions : la Gascogne (*Gascunya*), la Guyenne (*Guièna*), le Limousin (*Llemosi*), l'Auvergne (*Auvernya*), le Dauphiné (*Delfinat*), la Provence (*Provença*) et le Languedoc (*Llenguadoc*).

Le pays Basque et le Roussillon, qui constitue la Catalogne française, ne sont pas occitans. En revanche, le val d'Aran espagnol, les vallées alpines du Piémont sont rattachés à la zone d'influence occitane. Certains occitanistes considèrent même le Poitou, l'Angoumois et la Saintonge comme partie intégrante de l'Occitanie.

2 Dans le lexique rabelaisien, un « tupin » signifie un pot en terre.

3 S'engravar : s'ensabler en patois quercynois.

4 Maigres : les eaux basses d'une rivière.

5 Pâla : rame en patois.

6 Cébénas : les falaises découpées dans les causses par les méandre de la rivière.

7 Paillassou : corbeille en paille tressée pouvant contenir de la farine ou de la pâte à pain.

8 Cabrette : la cabrette ou chabrette est un instrument de musique que l'on pouvait trouver dans les orchestres populaires. Voisine de la cornemuse, elle était fabriquée à l'aide d'une peau de chèvre (cabre) d'où son nom...

9 La foire de la Saint-Clair dite « foire de la canaille » se tient encore de nos jours le 1^{er} juin à Souillac. C'est la foire la plus importante de l'année, mais les journaliers n'y trouvent plus d'employeurs. Les ouvriers agricoles, souvent non originaires de la région, étaient appelés la « canaille » car on ne connaissait guère leur passé et un préjugé défavorable les faisait considérer comme des gens peu recommandables, même s'ils étaient de très honnêtes travailleurs.

10 Psalliotès : champignons comestibles brun-noir à lames et à anneau.

11 Les Gabalitains sont les habitants du Gévaudan, un ancien comté situé entre la Margeride et l'Aigoual.

12 « L'homme est un loup pour l'homme. » C'est une citation du poète latin Plaute voulant signifier que très souvent l'homme fait du mal à ses semblables.

13 Brives était l'orthographe ancienne de la cité gaillarde.

14 *Lou chalel* ou *tsolel* était une petite lampe à queue particulière aux campagnes du Midi et du Centre. Cette lampe, à plusieurs becs, était alimentée par de l'huile de noix ; on n'y brûlait d'autre mèche que de la moelle de jonc, plus tard du coton.

15 Le *Courbassou* est un personnage légendaire, dont les parents se servent pour faire peur à leurs enfants lorsque ceux-ci oublient d'être

sages. En Occitanie, notre Courbassou est proche parent du père Fouettard ou de Croquemitaine.

16 Les nadalets ou nadalous sont les chants de Noël que les enfants entonnent dans la période de l'Avent, d'une maison à l'autre pour gagner leurs étrennes.

17 *Las madinas* sonnaient du 12 au 24 décembre pour annoncer la nouvelle de la venue au monde de Jésus.

18 Les *cantous* appelés aussi *quaires* et *querels* étaient les sièges réservés aux anciens de chaque côté de la cheminée et, par extension, le « coin cheminée » de la maison.

19 *Béou* : le bœuf.

20 *Flambadèl* : gâteau quercynois cuit à la flamme.

21 *Cocon del Drac* : le gâteau du Drac.

22 *Carcassès (ou ssez)* : comme le Narbonnais ou le Limousin (pour Narbonne et Limoges), il s'agit de la région située dans les proches environs de la ville de Carcassonne.

23 *Échauguette* : sur une muraille fortifiée, sorte de guérite en pierre où se mettait à l'abri le guetteur.

24 *Chaptalisation* : c'est un procédé permettant de relever le degré en alcool d'un vin par une addition de sucre. La chaptalisation est interdite dans le midi de la France et en Italie. Les viticulteurs subissant de mauvaises vendanges souhaitent très souvent utiliser ce palliatif pour mieux vendre leur récolte.

25 *Lou rel* était un instrument à long manche qui permettait de retourner le pain lors de sa cuisson dans le four.

26 Après la récolte des noix (époque de la Toussaint), on se réunissait à tour de rôle dans les maisons des villages quercynois pour casser les coquilles de noix à l'aide de petits maillets en bois afin d'en sortir le fruit. Ces réunions entre voisins et amis donnaient lieu à une petite fête au cours de laquelle on chantait et on se racontait des histoires (celles de La Cisque et du Bastit, par exemple).

27 *Manoques* : une « manoke », pour un planteur de tabac, est une petite botte de vingt-cinq feuilles de même qualité (feuilles basses, médianes ou de tête). Deux cents manoques formeront une balle qui, par la suite, sera transportée à la manufacture la plus proche.

28 Les brayauds : on trouvait jadis en Limagne où se situent les plaines fertiles d'Auvergne des costumes de fête locaux très originaux. Ils se composaient d'une casaque et de braies en serge blanche, d'une ceinture de cuir attachée par une large boucle et d'un chapeau rond à larges ailes. À la procession de Saint-Amable, à Riom, les brayauds tenaient la châsse et étaient précédés de deux jardiniers portant entre deux brancards une roue garnie de fleurs qu'ils faisaient tourner sans cesse tout à tour.

29 *La mangogne* : le jour où l'on tue le cochon est jour de fête dans le

Cantal et dans beaucoup d'autres provinces d'Occitanie, même de nos jours. Il était alors de mise de faire bombance avec les voisins et parents. La « grillade », sorte de grosse crêpe faite avec du sang de l'animal était portée en signe d'hommage à l'instituteur du village.

30 Le boberel : corsage de fête des Cantaliennes.

31 Les versions de la légende de Mélusine sont nombreuses et varient dans leurs péripéties selon les régions (Poitou, Bretagne, Champagne). Si j'ai choisi de vous conter celle-ci plutôt qu'une autre c'est, d'une part, qu'elle se situe en Dauphiné, donc en Occitanie et, d'autre part, que la famille des Sassenage est l'une des plus anciennes du sud-est de la Loire. Son arbre généalogique aurait même des branches antérieures à celles des Lusignan. J'ai donné pour ces deux raisons la préférence aux Sassenage. Partisans des Lusignan, je vous prie de ne pas m'en vouloir !

32 Les Arvernes, ancêtres des actuels Auvergnats, étaient une des nations les plus puissantes de la Gaule. Les richesses de leurs chefs étaient fabuleuses. L'un d'eux, Luern, apparaissait à son peuple sur un char d'argent, entouré de meutes de chiens de chasse.

L'arrivée des Romains en Gaule porta un coup funeste à l'empire arverne. César se heurta aux Arvernes sur les flancs de l'oppidum de Gergovie, et c'est un jeune noble de la cité, Vercingétorix, qui lui infligea le seul échec important de sa conquête.

33 En Armagnac soufflent deux sortes de vents.

On appelle le vent d'ouest, venant de l'Atlantique et le plus fréquent, le *benl de darré*. Il est froid, et les maisons ont été construites de façon à lui présenter le côté inhabité. Le vent venant du Languedoc et de la Méditerranée est le *benl de daouan*. C'est le vent d'autan ; il est tiède, parfois chaud.

34 Les *pousterles* d'Auch sont des ruelles charmantes, aux noms délicieux... La *pousterle* des Oumettes compte cent huit marches et celle des Couloumats cent trente-deux. Le terme de *pousterle* viendrait de l'italien *pusterla* : poterne.